


Ex libris.
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais



LES ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE
CHAMPMESLÉ.

NOMS DES LIBRAIRES.

PIERRE GANDOUIN, Quay des Augustins.

PIERRE-MICHEL HUART, rue Saint Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, rue Galande, près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, Fils, Quay des Augustins.

JACQUES CLOUZIER, MARC BORDELET, MICHEL-ANTOINE DAVID, Fils, } rue Saint Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT Fils, Quay des Augustins.

LOUIS-ESTIENNE GANEAU, rue Saint Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE, Quay des Augustins.

LES ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE
CHAMPMESLÉ.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires associés.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE

DES PIECES CONTENUES dans cette premiere Partie.

A

DELIE

PASTORALE.



ACTEURS.

DE'LIE, Bergere.

LICIDAS, }
CE'LIANTE, } Bergers Amoureux de Délie

ORPHISE, Bergere, Amante de Céliante.

PHILENE, Berger, Amant de Délie.

FLORICE, Bergere, Amante de Philene.

CE'LIDAN, Berger de l'Isle de Smyrne.

PERIANDRE, Envoyé du Roi de Trace, pour le Tribut qu'il tiroit tous les ans de l'Isle de Scyre.

GARDES DE PE'RIANDRE.

La Scene est en l'Isle de Scyre.



AU LECTEUR.

COmme tous les Auteurs ſe donnent trop de loüanges, ou condamnent trop leurs Ouvrages, & que je ne veux faire ni l'un, ni l'autre, j'aurois bien voulu ne point donner de Préface. Mais le Libraire qui a crû que cette Comedie auroit plus de débit, ſi je diſois qu'elle a été repréſentée devant le Roi, a deſiré que le Lecteur en fût averti. Je l'ai donc ſatisfait, ſans avoir néanmoins la penſée pour cela que Sa Majeſté l'ait trouvée belle. Ce grand Monarque n'étant pas moins galant que

grand Politique & grand Guerrier, connoît aussi bien les défauts d'un Ouvrage, que ceux d'un Escadron & d'un Bataillon. Tout ce que j'ose dire, est que quelques endroits ne lui ont pas pas déplû; & que si je n'en étois assûré, je ne prendrois pas la liberté de lui en présenter l'Impression.





AU ROI.



IRE,

Je ne prèsente à VOTRE MAJESTÉ *que des Bergers, ne trouvant point de Grands Hommes dans l'Antiquité, qui approchent d'um Monarque qui nous fait voir en sa seule*

Perſonne, tout ce qui a rendu leurs Noms Illuſtres. En vain, je tâcherois d'ébaucher votre Tableau ſur le leur, vous n'avez de modele que Vous-même. Je ſçai que ſi je conſidere ſéparément les Fondateurs de l'Empire Romain, je verrai un courage en Romulus, digne d'éterniſer ſon Nom ; une politique en Numa, qui a fait, par la force des Loix & de la raiſon, ce que ſon Prédeceſſeur avoit commencé par ſa valeur ; & je verrai, enfin, Tullus mettre par la magnificence de ſes Bâtimens, la derniere main à cette Monarchie. VOTRE MAJETE' *n'a pas fondé celle des François ; mais par la grandeur de ſes Actions, elle l'aſſûre, & en étend les bornes,*

Elle ne donne pas des Loix à un nouvel état ; mais elle en réforme les abus : & enfin ses Bâtimens surpassent tous ceux de l'antiquité. Si laissant Rome en son Berceau, je l'examine dans sa plus haute splendeur, pour y trouver des crayons proportionnez à ceux qui doivent faire la peinture de VOTRE MAJESTE', *je la verrai, toute superbe, me présenter la grandeur d'Ame de César, & ses Victoires ; la Clémence d'Auguste, dans le Pardon de ses Ennemis ; la Sagesse de Justinien, dans l'établissement des Loix ; & la Piété de Constantin, dans la déference de la Religion ; mais je ne verrai qu'en la seule Personne de* VOTRE MAJESTE' *toutes leurs Vertus ensemble*

ſans aucun de leurs défauts. Je trouvera en Elle, un Prince victorieux, comme Céſar, par ſa propre valeur; clément, comme Auguſte; équitable, comme Juſtinien, dans la réforme de la Juſtice, & pieux, comme Conſtantin, en adoptant l'hereſie. Tant de vertus, SIRE, *m'impoſent le ſilence; & ſi j'oſe encore parler, ce n'eſt que pour proteſter que je ſuis,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéïſſant, & très-fidele Serviteur, & Sujet,



DÉLIE,

PASTORALE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LICIDAS *seul.*



IEUX charmans, aimable séjour
Que je crûs éloignez des chagrins de la vie,
Bois à qui, si souvent, j'ai conté mon amour,
Préparez un Triomphe à la belle Délie,



Beaux Arbres, qui rendez ces demeures si
sombres,
Tilleuls, qu'elle aime tant, hâtez-vous de
fleurir :
Et ne songez plus qu'à mourir,
Quand elle quittera vos ombres.



Favoris du Printems, agréables Zéphirs,
Pour la mieux recevoir, répandez dans ces
plaines,
La douce odeur de vos haleines :
Et, si vous le pouvez, sans troubler ses plaisirs,
Pour servir mon Amour, portez-lui mes
soupirs.



Vous la verrez bientôt, puisque cette Bergere
Vient, pour se promener, en ces lieux,
chaque jour ;
Mais lâs ! ce qui me désespere,
Elle est insensible à l'Amour.



En vain pour l'aimer moins, je fais tout mon
possible,
Mon ame, trop avant, a ressenti ses coups ;
Et ses yeux ne sont pas moins doux,
Pour avoir un Cœur insensible.



SCENE II.

LICIDAS, CE'LIANTE.

CE'LIANTE.

QUoi donc, cruel Amour..... Mais je voi Licidas.

LICIDAS.

Dieux! je vois un Rival que j'aime trop, helas!

CE'LIANTE *à part*.

Fuyons,... Mais je vois bien qu'il m'a pû reconnoître.

LICIDAS *à part*.

Tâchons de l'éviter... Mais il m'a vû, peut-être.

CE'LIANTE.

Ah! vous vouliez me fuir, j'en suis trop éclairci.

LICIDAS.

J'ai crû que vous tâchiez de m'éviter aussi.

CE'LIANTE.

Votre amour bien plûtôt, si j'en crois l'apparence,
Vous faisoit, d'un ami, redouter la présence.

LICIDAS.

Nous devons l'un de l'autre avoir, tous deux, pitié.

CE'LIANTE.

Pourrois-je avoir, encor, part à votre amitié?

LICIDAS.

Ah! plût au Ciel, avoir même part à la vôtre.

CE'LIANTE.

Si nous sommes Amis, pourquoi nous fuir l'un l'autre.

LICIDAS.

Vous devez me haïr.

CE'LIANTE.

Connoissant mon amour;
Ne devez-vous pas haïr, à votre tour?

LICIDAS.

Quoi que nous soupirions pour la même Bergere;
Comme elle nous paroît également sévere,
Sans cesser d'être Amis, il faut l'aimer tous deux,
Et ne nous rendre point, doublement malheureux.

CE'LIANTE.

Elle n'aime encor rien, mais elle peut se rendre,
Au violent amour dont brûle Périandre:
Et ce crüel penser fait mon plus grand souci.

LICIDAS.

Ce Rival trop puissant, vient d'arriver ici,
Pour lever le Tribut qu'on doit au Roi de Thrace.
Quand ce Roi nous conquit, il crût nous faire grace,
Et faire à sa colere, un violent effort,
Ne prenant tous les ans, selon le choix du Sort,
Que deux de nos Bergers, & deux de nos Bergeres.

CE'LIANTE.

Que de telles bontez ne nous obligent guéres!
De ce Roi, Périandre étant fort estimé,
Je croi que de Délie, il pourroit être aimé.
Lorsqu'il vint l'autre année, il la trouva si belle,
Qu'il ne pût s'empêcher de soûpirer pour elle;
Et s'il revient, encor, avec autant d'amour,
Peut-elle s'empêcher de l'aimer à son tour?
L'éclat de sa grandeur éblouïra son Ame.
L'ambition, souvent, fait naître de la flâme;
Elle a trop de pouvoir dessus un jeune Cœur,
Et peut aider l'Amour à s'en rendre vainqueur

LICIDAS.

Je voudrois n'aimer plus cette Beauté crüelle
Mais, helas! je ne puis, en la voyant si belle...

CE'LIANTE.

Je voudrois bien, aussi, la pouvoir moins aimer;

Mais je sens que ses yeux ont trop sçû me charmer.

LICIDAS.

C'est pour l'amour de vous, que je voudrois éteindre....

CE'LIANTE.

Non, non, cessez, pour moi, cessez de vous contraindre,

Nous pouvons soûpirer, en même tems, tous deux;

Du Monde entier, Délie a merité les vœux;

Et ce seroit lui faire une offense mortelle,

Si l'un de nous cessoit de soûpirer pour elle.

LICIDAS.

Je vois cette Beauté qui nous tient sous ses Loix.

CE'LIANTE.

On la trouve, souvent, qui rêve dans ce Bois.



SCENE III.

DE'LIE, LICIDAS, CE'LIANTE.

Délie veut se retirer dès qu'elle les apperçoit.

LICIDAS.

HE' quoi ! toujours, me fuïr, insensible Bergere !
En vous offrant mon Cœur, ai-je pû vous déplaire ?

CE'LIANTE, *l'arrêtant aussi de son côté.*

Bergere, où courez-vous ? Ah ! de grace, arrêtez :
Et souffrez que je rende hommage à vos Beautez.

LICIDAS.

Déja, depuis long-tems, vous connoissez ma flamme.

CE'LIANTE.

Vous avez sçû l'ardeur qui regne dans mon Ame.

DE'LIE.

Voilà beaucoup d'amour ; mais, vous devez sçavoir
Que je n'ai pas un Cœur propre à le recevoir ;
Que sçachant les chagrins, & les peines cruelles

Que, souvent, l'Amour cause à la plûpart des
Belles,
Sous les Loix de ce Dieu, craignant de me
ranger,
Je fuis tous les Amans qui pouroient m'en-
gager,
Et comme de tous deux, je connois le mérite,
Ne vous étonnez pas, Bergers, si je vous
quitte.

CE'LIANTE, *l'arrêtant.*

Mais, dites-nous, du moins, Crüelle, qui des
deux,
Vous avez, jusqu'ici, crû le plus amoureux?

DE'LIE.

Ai-je pû le sçavoir?

LICIDAS.

Je vais, donc, vous l'apprendre.

CE'LIANTE.

Vous le sçaurez bien mieux, si vous voulez
m'entendre.

DE'LIE.

Mais.....

LICIDAS.

Mais, écoutez-nous, du moins.

DE'LIE.

Hé bien, parlez.

CE'LIANTE.

D'abord que je vous voi, tous mes ſens ſont troublez,
Je tremble, je vous crains, je brûle, je ſoûpire,
Et prêt à vous parler, je n'oſe vous rien dire.

LICIDAS.

Si mon trouble vous peut prouver ma paſſion,
Je reſſens, pour le moins, autant d'émotion;
Puiſqu'enfin, ſans vous voir, le feu qui me conſomme,
Eclate dans mes yeux, au moment qu'on vous nomme.
Je ne ſonge qu'à vous, j'en parle inceſſamment,
Je dis même, par tout, que je ſuis vôtre Amant;
Car lorſqu'un bel objet nous tient ſous ſon empire,
Souvent, on ſe ſoulage, à force de le dire.

CE'LIANTE.

Mon mal eſt plus crüel, car je crains de parler
Du violent amour, dont je me ſens brûler.
Je ne le dis qu'à vous, & je ne puis pas même

Vous en entretenir, ſans une crainte extrême;
Et ſi mes actions n'avoient ſçû le montrer,
Mon rival pourroit bien, encore, l'ignorer.

LICIDAS.

Je ſuis, toûjours, vos pas, & dans toutes nos Fêtes,
Je tâche à me placer dans les lieux où vous êtes.

CE'LIANTE.

Je ſens, auprès de vous, des tranſports ſi puiſſans.....

LICIDAS.

Si vous pouviez ſçavoir les peines que je ſens...

CE'LIANTE.

Prononcez notre Arrêt, & tirez-nous de peine.

DE'LIE.

Qui m'aimera le plus, s'attirera ma haine:
Mais, loin de me parler, tous deux de votre amour,
Songez que Périandre, ici, depuis un jour,
Vient lever le Tribut qu'on doit au Roi ſon Maître,
Et qu'on devroit trembler, en le voyant paroître.

CE'LIANTE.

Damon, que vers ce Roi, cette Iſle a député,

Avecque nos préfens, doit avoir racheté
Ce Tribut rigoureux qui nous tient en alarmes.

DE'LIE.

Il n'eſt pas encor tems de retenir nos larmes,
Et Périandre étant, ici, devant Damon,
Je penſe qu'on n'en doit augurer rien de bon.

LICIDAS.

Vous devez eſperer, ſçachant que Périandre,
De vos charmes puiſſans, n'ayant pû ſe défendre.....

DE'LIE.

Quoi que j'en ſois aimée, oſez-vous préſumer
Que l'éclat de ſon rang ait dequoi me charmer ?
Mais il n'eſt pas, je croi, le ſeul qui vous alarme,
Et vous croïez, encor, que Philene me charme,
Je confeſſe, il eſt vrai, que j'en aime l'humeur,
Mais, il perdra ſes ſoins, s'il prétend à mon Cœur,

CE'LIANTE.

Il étoit, autrefois, charmé d'une Bergere
Que l'on croit, à peu près, de même caractere.

LICIDAS.

On le connoît par tout.

DE'LIE.

A tort vous l'offensez;
Mais, vous parlez, tous deux, en Gens interessez.

CE'LIANTE.

On ne sçait point, encor, qu'il ait place en vôtre Ame?
Mais comme, enfin, pour vous, il a beaucoup de flâme,
Et qu'il est fourbe, autant qu'amoureux, & Jaloux,
Nous croyons qu'il nous peut desservir près de vous.

DELIE.

Si je n'aime personne, à qui pourroit-il nuire;
Après un tel aveu, que chacun se retire.
Allez, donc.

LICIDAS.

J'obéis, & d'une triste voix
Je vais conter ma peine aux Echos de ces Bois.

CE'LIANTE.

Et moi, prier le Dieu qui peut tout sur nos Ames,

Et qui sçait, à son gré, faire naître nos flames,
De me rendre insensible, ou de faire qu'un jour,
VotreCœur attendri souffre enfin mon amour.

SCENE IV.

DE'LIE, ORPHISE.

ORPHISE, *au bout du Theatre.*

C'Est Délie, & tous deux lui contoient leur martyre;
Elle les suit des yeux, & même elle soûpire.
En l'abordant.
Je venois vous chercher.

DE'LIE.

Helas! Orphise, helas!

ORPHISE.

Qu'avez-vous?

DE'LIE.

Céliante, avecque Licidas....

ORPHISE.

Et qu'ont fait ces Bergers?

DE'LIE.

Ma fierté, toute entiere;

S'eſt fait paroître.

ORPHISE.

On ſçaït que vous êtes fort fiere.

DE'LIE.

Qu'ils m'ont ſemblé bien faits! & qu'aiſément, mon Cœur
A crû qu'ils reſſentoient une preſſante ardeur:

ORPHISE.

Il ſe peut.

DE'LIE.

Tu le crois,

ORPHISE.

Ils le font trop paroître.
Mais les aimeriez-vous? Répondez, donc.

DE'LIE.

Peut-être.

ORPHISE.

Et quoi.....

DE'LIE.

Non, non, mon Cœur conſerve ſa fierté.
Mais, ſi tu veux, enfin, ſçavoir la verité,
Je crains de les aimer, leur mérite en eſt cauſe.

ORPHISE.

Craindre, & ſentir l'Amour, eſt, preſque même choſe.

DE'LIE.

Ah ! par ce que je sens, je connois qu'en ce
jour,
J'aurai bien de la peine à combattre l'Amour.
Je crains de le vouloir, & loin de se défendre,
Ma raison cherche, aussi, des raisons pour se
rendre.

ORPHISE.

Elle en a sçû trouver, & je connois assez ;
Que vous aimez, déja, plus que vous ne pensez.

DE' LIE.

Je n'aime pas encore ; mais, dis-moi, si leur
Ame.
Pour d'autres que pour moi, n'a point conçû
de flame ?
Je croi, qu'ayant tous deux, autrefois, voyagé,
Leur cœur pourroit bien être, autre part,
engagé,
Je voudrois le sçavoir.

ORPHISE.

Je ne puis vous le dire ;
Mais je sçai qu'ici, pour l'un des deux on
soûpire.
Helas !

DE'LIE.

C'est toi, sans doute.

ORPHISE.

Epargnés ma pudeur;
Et ne m'obligez point d'avoüer mon Vainqueur.

DE'LIE.

Mais, dis-moi, t'aime-t'il? Répons-moi, chere Orphise,
Son cœur....

ORPHISE.

De mon amour, vous paroissez surprise
Et vous n'attendiez pas, peut-être cet aveu:
Mais, comme ce Berger ignore, encor, mon feu,
Et qu'il ne m'a, jamais, témoigné de tendresse,
Je veux, si je le puis, lui cacher ma foiblesse.
Puisque j'ai ce dessein, vous devez trouver bon,
Qu'en nous cachant mon feu, je vous cache son nom.

DE'LIE.

Son nom peut n'être pas ce que je veux apprendre.

ORPHISE.

Je vous entens. Celui que vos yeux ont sçû prendre,
N'avoit pas commencé de vous offrir ses vœux,
Quand je le crûs de moi quelque tems amoureux;

Et

Et quoiqu'il n'osât pas, encore, me le dire,
Ses regards me parloient de son secret martyre.

DE'LIE.

Helas!

ORPHISE.

Quand on soûpire, & qu'on parle d'Amour,
Souvent, sans y penser, on met sa flamme au jour,
Un soûpir l'a fait voir.

DE'LIE.

Je ne sçai que te dire;
J'ignore comme on aime, & sçai comme on soûpire;
Et mon cœur, jusqu'ici, n'ayant jamais aimé,
A connoître l'amour n'est pas accoûtumé.
Je sçai bien que je sens un trouble qui me gêne,
Et me cause un plaisir qui surpasse ma peine;
Si ce mal vient d'Amour, c'est un mal qui me plaît.

ORPHISE.

Ce trouble plein d'appas, ces agréables peines,
Font connoître aisément, que vous portez ses chaînes.

DELIE.

De grace laissez-moi rêver, seule, un moment.

ORPHISE.

Qui commence d'aimer, rêve agréablement;
A ce chagrin, l'Amour se fait assez connoître,
Il fait, toujours, rêver, quand il commence à
naître.
Mais ne craignez-vous point, qu'étant seule....

DE'LIE.

En ce jour,
Je sens que je ne puis rien craindre que l'A-
mour.

ORPHISE.

Je vous laisse, & je vais, mais sans verser de
larmes.
Regreter un Amant que m'enlevent vos char-
mes.

SCENE V.

DE'LIE *seule*.

VOus, qui nous faites vivre avec tranquilité,
Qui ne regnez, jamais, dans un cœur agité,
Qui n'avez ni pitié, ni haine, ni tendresse,
Qui paroissez, toujours, exemte de foiblesse,
Vous, à qui le bonheur, & le malheur d'autrui,
N'a jamais pû causer de plaisir, ni d'ennui,

Qui ne poussez jamais de soûpirs, ni de plaintes,
Et qu'on ne voit jamais flotter dedans les craintes;
Vous, dis-je, qui trouvez, en vous, tous vos plaisirs,
Maîtresse de vous-même, exemte de désirs;
Et qui sçavez d'Amour, mépriser la puissance,
Pourquoi me quittez-vous, tranquile Indiference?
Deviez-vous, lâchement, céder à mon ardeur,
Après avoir regné, si long-tems, dans mon cœur?
Mais ce n'est pas assez, d'aimer, & d'être aimee,
Puisque lorsque je que sens que mon Ame est charmée,
Deux aimables Bergers suivent partout mes pas.
Lequel dois-je choisir? prendrai-je Licidas?
Mais quoi! dois-je, pour lui, rebuter Céliante,
Lorsque mon ardeur croît, mon embaras augmente,
Et.... Mais, Philene vient.



SCENE VI

DE'LIE, PHILENE.

DE'LIE.

O U courez-vous, Berger ?

PHILENE.

Mafoi, l'Amour commence à me faire enrager;
Pour moi, je ne puis plus vivre sous son Empire,
Il me fait soupirer lorsque je voudrois rire.

S'aprochant de son Sein.

Et je sens, en voiant ce qui me fait brûler....

DE'LIE.

Sans s'aprocher si près, vous pouriez me parler.

PHILENE

Ah ! ce n'est pas ma faute; & , si je ne m'abuse,
L'Amour de ce qu'il fait, est lui-même, l'excuse,
Mais, pour connoître mieux l'excès de mon ardeur,
Approchez votre main, mettez-la sur mon Cœur;
Là, c'est justement là, sentez comme il remue,
Et connoissez le mal que lui fait votre vûë.
Ah ! que si vous sçaviez quels sont mes sentimens,

Si vous pouviez ſçavoir quels doux ſaiſiſſemens....

DE'LIE.

Suivez moins ces tranſports.

PHILENE.

Mais, Dieux! je vois Florice;
Cette Bergere vient pour croître mon ſuplice,

DE'LIE.

Elle vous aime...

SCENE VII.

DE'LIE, FLORICE, PHILENE.

FLORICE.

QUoi! te verrai-toûjours;
Perfide, entretenir tes nouvelles Amours?
Souviens-toi, qu'autrefois, je poſſedois ton Ame,
Que nos parens étoient d'accord de notre flâme.

PHILENE.

Il eſt vrai; mais, enfin, chaque choſe a ſon tour,
Je t'aimois bien alors, mais je n'ai plus d'amour.

FLORICE.

Pourquoi donc m'en cauſer?

PHILENE.

Tu n'en devois pas prendre.

FLORICE.

Ce fut bien malgré-moi, je ne m'en pûs défen-
dre.

PHILENE.

En dois-je être blâmé ?

DE'LIE *à part.*

Le plaisant entretien !

FLORICE.

Mais, vous, qui soûriez, en me volant mon
bien,
Qui deviez pour l'Amour, conserver tant de
haine,
Vous haïssez ce Dieu, mais vous aimez Phi-
lene :
Et vous ne croyez pas rompre votre serment,
Lorsqu'au lieu de l'Amour vous n'aimez que
l'Amant.

PHILENE *à Florice.*

Taisez-vous.

DE'LIE *à Florice.*

Loin d'aimer ce Berger qui vous quitte ;
Je lui parlois de vous, & de votre mérite,
Et lui disois, qu'il doit adorer vos appas.

FLORICE.

Il m'avoit tant promis....

PHILENE.

Ne vous tairez-vous pas ?

DE'LIE.

Si...;

PHILENE *à Délie.*

Ne l'écoutez point.

DE'LIE.

Mais....

PHILENE.

Mais, laissez-la dire.

FLORICE.

Quoi, donc ?

PHILENE.

Retirez-vous.

FLORICE.

Moi, que je me retire ;
Et que je laisse, ici, ma Rivale avec toi ?

DE'LIE *à part.*

Perdons-nous dans ce Bois.

PHILENE *à Florice.*

Va, Bergere, croi-moi ;
Je t'adore, toûjours, avec même constance :
Mais, elle me veut dire un secret d'importance.

En se détournant.

Mais, Délie.

SCENE VIII.

FLORICE, PHILENE.

FLORICE.

ELle fuit, tes ſoins ſont ſuperflus;
Elle eſt, déja, bien loin.

PHILENE.

Va je ne t'aime plus;
C'eſt toi que l'a fait fuir, importune Bergere.

FLORICE.

Moi!

PHILENE.

Ta préſence, ici, redouble ma colere;
Je n'aime que Délie; &, malgré tes diſcours,
Et tes ſoupçons jaloux, je l'aimerai toûjours.

FLORICE.

Perfide!

PHILENE.

Je veux bien entendre ce langage,
Un peu d'emportement, quelquefois nos ſoulage,
Mais, je veux, en faiſant cet accord entre nous,
Que ton amour s'exhale avecque ton couroux.

FLORICE.

Je fus de ton amour, trop tôt, préoccupée,

Et ne prévoyois pas que je serois trompée,
Fourbe.

PHILENE.

Tu n'a pas lieu de te plaindre de moi;
Et je suis, en Amour, Berger de bonne foi;
Quand je cesse d'aimer, je dis avec franchise,
Que d'une autre Beauté je sens mon ame éprise;
On ne sçauroit avoir plus de sincérité,
Et loin de te tromper, je dis la verité.

FLORICE.

Voyez qu'il est sincére, il ne voudroit pas feindre;
Mais, de ton procedé, je [illegible] tout, me plaindre.

SCENE IX.

PHILENE seul.

QUe je suis malheureux! & que mal à propos,
Le plus broüillon des Dieux vient troubler mon repos!
Il me fait pour Délie, abandonner Florice;
Et veut que, malgré moi, je suive son caprice
Mais, l'Objet qui me fuit, & qui cause mes maux,

N'auroit-il point d'amour pour l'un de mes
Rivaux ?
Comme, dans ſon Eſprit, ils veulent me
détruire,
Je vais, de mon côté, travailler pour leur nuire;
Célidan eſt de Smyrne, il eſt d'hyer ici.
Et m'étant obligé, je crois.... Mais le Voici,

SCENE X.

PHILÉNE, CE'LIDAN.

PHILENE.

QUoi! vous êtes ici, ſans me rendre viſite?

CE'LIDAN.

Je n'y ſuis que d'hier, & demain je vous quitte,
Et je venois exprès vous chercher en ce lieu,
Et pour vous ſaluer, & pour vous dire adieu.

PHILENE.

Voulez-vous bien me rendre un important
ſervice,
Avant que de partir?

CE'LIDAN.

Vous me ferez juſtice;
Si vous n'en doutez point.

PHILENE, *mettant le doigt sur sa bouche.*

Allons donc, mais au moins....

CE'LIDAN.

Soyez sûr du secret, ainsi que de mes soins.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DE'LIE, ORPHISE.

DE'LIE.

NOn, jamais on ne vit de bête plus horrible;

Des Sangliers de ce Bois, c'étoit le plus terrible.

ORPHISE.

Vous vouliez être seule, & disiez qu'en ce jour,

Vous ne croyez avoir à craindre que l'Amour.

DE'LIE.

Aussi, l'ai-je trouvé dans mes Amans fidelles;

Qui pour me ſecourir, ont emprunté ſes aîles.
C'eſt pourquoi je prétens leur dire, dès ce jour,
Ce que je ſens pour eux & d'eſtime & d'amour.
Je puis parler ainſi; car, enfin, chere Orphiſe,
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que mon Ame eſt épriſe.
J'aimois depuis longtems, & voulois l'ignorer,
Ce n'étoit qu'en ſecret, que j'oſois ſoûpirer;
Je prétendois par-là, de me tromper moi-même;
Mais on peut rarement ce qu'on veut, quand on aime.
L'Amour de ſa victoire, a trop ſçû m'avertir,
Et s'eſt fait remarquer, auſſi-tôt que ſentir.

ORPHISE.

Ce cœur, qui paroiſſoit à l'Amour ſi contraire,
Peut-il, en deux Amans, trouver dequoi lui plaire?

DE'LIE.

Ce Dieu pour me punir d'avoir bravé ſes loix,
Veut que, pour deux Amans, mon cœur brûle à la fois.
C'eſt ainſi qu'il punit la longue indiférence;
De ceux qu'on voit, long-tems, mépriſer ſa puiſſance;

Et qu'entrant dans un cœur qui s'est trop
défendu,
L'Amour sçait regagner le tems qu'il a perdu.

ORPHISE.

Mais, vous devez choisir.

DE'LIE.

Je sçais que leur mérite;
Qui me paroît égal, pour eux me sollicite,
Que leurs feux sont pareils; & je sens en ce
jour,
Que ma reconnoissance agit avec l'Amour.
Peut être que l'orguëil à mon Sexe ordinaire
M'inspire même encore certain désir de plaire,
Et que je m'applaudis en voyant à la fois,
Ces deux Bergers soûmis reconnoître mes
Loix.
Car enfin, à choisir, à regret je m'apprête,
Quand je songe qu'il faut quitter une con-
quête;
Et qu'ayant choisi l'un, l'autre après mes refus,
Peut vaincre son amour, ou ne m'en parler
plus,
Ce penser m'inquiéte, & fait naître en mon
Ame,
Un chagrin qui me trouble un peu plus que
leur flâme;

Et mon cœur en secret, en ce moment me dit,
Qu'on ne peut jamais perdre, un Amant sans dépit.

ORPHISE.

De peur d'en perdre l'un, votre amour se partage,

DE'LIE.

Quand je voi Licidas, il m'émeut davantage,
Le Cœur me bat un peu.

ORPHISE.

Je crois, assurément
Que vous l'aimez le plus, n'en doutez nullement;
Vous me direz bien-tôt si votre amour s'augmente.

DE'LIE.

S'il me trouble un peu plus, que ne fait Céliante,
Ce peut ne lui doit pas donner un plein espoir,
Puisque j'ai de la peine à m'en appercevoir.

ORPHISE.

Croyez qu'en votre cœur, il a la préference,
Et que, pour lui, ce peut fait pencher la Balance,
Et puisque vous l'aimez, pour moi, peut-être, un jour,

Céliante....

DE' LIE.

Ah ! de grace, étoufez votre amour.

ORPHISE.

Elle l'aime. Feignons. Je puis vous satisfaire ;
Si ce Berger n'est pas celui qui m'a sçû plaire,
Mais, souffrez donc, au moins, que j'aime
Licidas.

DE'LIE.

Ah ! pourrai-je le voir adorer vos appas ?
Et songer que je l'aime, & qu'il m'aima de
même ?

ORPHISE.

Encore que pour tous deux, votre amour soit
extrême,
Vous devez faire un choix.

DE'LIE.

J'y songe, mais en vain.
Me devant à tous deux, à qui donner ma main ?
Ou plûtôt si tous deux, sçavent l'art de me
plaire,
A qui des deux mon cœur doit-il être con-
traire ?
Je ne puis faire un choix que selon mes désirs,
Et cependant il doit me coûter des soupirs.
Quand d'une même ardeur leur Ame est en-
flâmée,

Je les plains de m'aimer, & me plains d'être
aimée ;
Et lors que, pour tous deux, je soûpire à la fois.
Sans cesse je choisis, & ne fais point de chois.

ORPHISE.

Dites que vous avez, pour eux tant de tendresse,
Que vous n'en voulez perdre aucun.....

DE'LIE.

Je le confesse ;
Je les aime tous deux, & d'une forte amour ;
Si ce n'est pas ensemble, au moins c'est tour
à tour.
Quand je songe à l'un d'eux, c'est celui-là que
j'aime,
Lorsque je pense à l'autre, il me touche de
même ;
Et chacun, dans le tems qu'il est devant mes
yeux,
Et celui que mon Cœur croit qu'il aime le
mieux.

ORPHISE, *voyant venir Celiante.*

Voici le plus aimé, puisqu'il vient seul.



SCENE II.

DE'LIE, CE'LIANTE, ORPHISE.

CE'LIANTE.

Bergere.....

ORPHISE, *l'interrompant.*

Vous venez de trouver le secret de lui plaire.
Mais comme elle n'a pû dans son étonnement,
Conter votre combat qu'assez confusément,
Faites-m'en, je vous prie, un recit plus fidelle.

CE'LIANTE.

Sçachez, donc, qu'un Sanglier s'étoit jetté sur
elle,
Et qu'étant des plus grands de toute la Forêt,
A lui donner la mort, il étoit déja prêt,
Et l'alloit attaquer avec tant de furie,
Qu'elle desespéroit, tout-à-fait de sa vie.
Elle croyoit, alors, être seule en ce Bois,
Mais j'ai paru, soudain, attiré par sa voix;
Les longs cris que j'ai faits, ont détourné la
Bête,
Qui se voyant ravir l'espoir de sa conquête,
La rage dans le cœur, & le feu dans les yeux,
A tourné contre moi, ses efforts furieux.

En vain plus de trois fois, pour détourner sa rage,
Mon fer, dedans son corps, s'est ouvert un passage,
La perte de son sang semblant la redoubler,
Peut-être, sous ses coups, m'alloit-elle acbler :
Et de l'incomparable & craintive Délie,
Trancher en même tems, la précieuse vie;
Lorsque, par un effet du bonheur qui la suit,
Le Berger Licidas, attiré par le bruit,
Nous est venu tirer de péril & de crainte,
En donnant au Sanglier, une mortelle atteinte.

ORPHISE.

Ces généreux Bergers ont conservé vos jours,
Et vous ne deviez pas avoir moins de secours,
Car si l'un a d'abord, détourné sa furie,
Le second l'a tué.

DE'LIE.

Dites-moi, je vous prie,
Comment vous êtes-vous rencontrez dans ce lieu ?

CE'LIANTE.

Vous sçavez que tantôt, en vous disant adieu,
Licidas vous a dit, qu'il s'en alloit instruire
Les Echos de ce bois, de son crüel martyre.

Pour moi, je revenois du Temple de l'Amour
Pour obtenir de lui, qu'il vous rendît un jour,
Plus sensible à mes voeux. Le serez-vous, Bergere ?

DE'LIE.

Qui craint de dire trop, doit bien souvent, se taire;
Et, par cette raison, je ne vous répond rien.

CE'LIANTE.

Ce silence obligeant m'annonceroit-il bien,
Que je dois esperer qu'une flame si belle....

DE'LIE.

Vous puis-je ôter l'espoir, sans être trop crüelle ?

ORPHISE, *à part, à Délie.*

Vous oubliez celui pour qui le cœur vous bat.

DE'LIE.

Il vient, & je vais rendre un rigoureux combat.



SCENE III.

DE'LIE, ORPHISE, CE'LIANTE, LICIDAS.

LICIDAS.

S'Il faut, pour vous ſervir, faire voir ſon courage,
Mon Rival, le premier, a ce grand avantage:
Et quand je viens, exprès, pour vous entretenir,
J'apprens, en le voyant, qu'il m'a ſçû prévenir.
Dieux! que je ſuis à plaindre, adorable Bergere,
S'il a ſçû, le premier, le ſecret de vous plaire.

DE'LIE.

Si j'entens ſes ſoûpirs, j'écoute auſſi vos vœux.

ORPHISE.

Je penſe, qu'à préſent, vous les aimez tous deux.

DE'LIE.

Mon Cœur; deſſus ce choix, eſt encor en balance,
Je ne voi pas, entr'eux, aſſez de diférence;

Et quand je veux choisir, je sens en ce moment,
Que j'ai trop peu d'un Cœur, ou bien trop d'un Amant.

LICIDAS.

Faites-vous, pour choisir, un peu de violence.

CE'LIANTE.

Mais vous m'avez permis d'avoir de l'espérance,
Vous devez y songer.

DE'LIE.

Je le sçais, mais, helas!

Se tournant vers Licidas.

Quand je vous l'ai permis, je ne le voyois pas.

CE'LIANTE.

Ne me permettiez vous une esperance vaine;
Qu'afin qu'elle servît à redoubler ma peine?

DE'LIE.

Que cet amour doit être, à mon repos, fatal!
Ah! pourquoi, pour vous nuire, avez-vous un Rival?

LICIDAS.

Vous prenez, donc, enfin pitié de mon martyre?

DE'LIE, *Se tournant vers Céliante.*

Comme vous lui nuisés, il peut aussi vous nuire

ORPHISE.

Peut-être que je nüis plus qu'eux à vôtre
choix;
C'est pourquoi je vais faire un tour dedans
ce Bois.

DE'LIE.

Je sçais ce qui te chasse, & je vois à ton trou-
ble.....

ORPHISE.

Plus je demeure ici, plus je sens qu'il redouble.
Elle entre.

SCENE IV.

DE'LIE, CE'LIANTE, LICIDAS.

DE'LIE.

Si vous vouliez aussi, quelque tems me
laisser,
Je rêverois au choix qui me fait balancer,
Et, peut-être dans peu, que mon Cœur qui
soupire,
De tous ses sentimens, pouroit mieux vous
instruire.

LICIDAS.

Je dois vous obéïr, pour prouver mon amour.

CE'LIANTE.

Pour vous montrer le mien, j'obéïs à mon
tour.

LICIDAS.

A mon ardente amour, nulle n'est comparable,
Et je vous aime autant que vous êtes aimable.

CE'LIANTE

Mon amour est si grand qu'on ne peut l'exprimer,
Et je vous aime autant que vous sçavez charmer.

SCENE V.

DE'LIE, *seule.*

FAlloit-il, juste Ciel! que de pareilles flâmes,
Pour augmenter leurs maux, embrasassent leurs Ames?
Ou plutôt falloit-il, pour croître mon tourment,
Qu'ils se fissent tous deux aimer également?
Je sens que je ne puis choisir celui que j'aime,
Sans faire, à ce que j'aime, une injustice extrême.

Quel crüel embarras ! Mais, que veut ce
Berger ?
Il cherche ici quelqu'un, & paroît Etranger.

SCENE VI.

DE'LIE, CE'LIDAN.

CE'LIDAN.

Feignons. Ils n'y sont point, ma peine est
inutile.

DE'LIE.

Berger, que cherchez-vous ?

CE'LIDAN.

Deux Bergers de cette Isle ;
L'un a nom Céliante, & l'autre Licidas.
Mais, malgré tous mes soins, je ne les trouve
pas ;
Ces Bergers que je cherche, ici, depuis une
heure,
Ont dans Smyrne, avec moi, long-tems fait
leur demeure,
Où l'on connut si bien leurs belles qualitez ;
Que chaque jour, encor, ils y sont regretez.

DE'LIE.

Si l'on connut si bien leur merite en votre
Isle, La

La conquête des Cœurs leur dût être facile :
A leur Esprit galant, rien n'aura resisté,
Et les Belles n'auront pû garder leur fierté.

CE'LIDAN.

Cela pourroit bien être.

DE'LIE.

En causant de la flâme,
On en sent naître aussi, quelquefois, dans son Ame.

CE'LIDAN.

Il est vrai.

DE'LIE.

C'est pourquoi je pense qu'à leur tour,
Ils n'ont pû s'empêcher de prendre de l'amour.

CE'LIDAN.

Ils ont aussi chacun, dans Smyrne une Maîtresse ;
Licidas pour Aminte, eût beaucoup de tendresse.

DE'LIE.

Qu'entens-je ?

CE'LIDAN.

Et Céliante a sçû prendre à son tour,
Pour Clidamire aussi, tant d'estime & d'amour.. :

DE'LIE.

Ce n'eſt pas ce que d'eux, dans Scyre, chacun penſe.

CE'LIDAN.

On en pourroit juger ſur la ſeule apparence.
Je ſuis même chargé de dire à ces Amans,
Que pour eux, elles ont les mêmes ſentimens.
Elles m'ont pû prier, ſans meriter de blâme,
De parler du beau feu qui regne dans leur Ame,
Puis que toute nôtre Iſle aimant ces deux Paſteurs,
Avec beaucoup de joïe, approuve leurs ardeurs.
Pour moi je n'ai jamais, avec plus d'adreſſe,
Vû d'Amans s'acquerir le cœur de leur Maîtreſſe,
Ni témoigner après plus de contentemens;
Qu'en firent éclater ces deux parfaits Amans.

DE'LIE.

C'eſt aſſez, je ſçaurai moi-même les inſtruire,
De ce que vous avez d'obligeant à leur dire:
Mais ſi vous me vouliez apprendre votre nom,
J'exécuterois mieux votre commiſſion.

CE'LIDAN.

Mon nom est Célidan ; mais j'aurai soin, moi-même,
De faire, à ces Bergers sçavoir comme on les aime,
Je vais par toute l'Isle, encore les chercher.

DE'LIE.

Allez.

CE'LIDAN.

Ce que j'ai dit, la doit autant toucher ;
Qu'il doit, dans son amour, rendre content Philene.

SCENE VII.

DE'LIE, *seule*.

ENfin, mes deux Amans ont mérité ma haine,
Et le hazard m'apprend, quand j'y pense le moins,
Que d'autres, avec moi, partagent tous leurs soins.
Loin de penser au choix que mon cœur alloit faire ;

Tout mon amour se doit convertir en colere ;
Mais, je crains bien, helas, que toute ma fureur,
Ne serve qu'à montrer l'excès de mon ardeur.
Quoi ! je conserverois une indigne tendresse,
Pour ceux qui, de dans Smyrne, ont chacun leur Maîtresse ?
Non, je dois étoufer tout mon feu ; mais, helas !
Je m'emporterois moins, s'ils ne me touchoient pas.
Je pretens, toutefois faire finir ma peine.
Pour eux, je veux avoir désormais de la haine:
Mais, ce que je ressens, doit m'apprendre en ce jour,
Qu'un Cœur qui veut haïr, sent encor de de l'amour.
Que de tendresse ayant encore l'Ame pleine,
Je n'ai qu'en mes desirs, seulement de la haine :
Et que pour en avoir, mes soins sont superflus,
Puis qu'on aime souvent, quand on croit n'aimer plus.
Mais je vois ces Amans, & malgré ma tendresse,
Je vais de mon amour, paroître la Maîtresse.

SCENE VIII.

DE'LIE, LICIDAS, CE'LIANTE.

LICIDAS.

L'Impatient désir d'apprendre votre choix...

DE'LIE.

N'avez-vous point, tous deux, rencontré dans ce Bois,
Un Berger étranger?

CE'LIANTE.

Nous n'avons vû personne.

DE'LIE.

Son nom est Célidan. Quoi? ce nom vous étonne?

LICIDAS.

C'est un Berger de Smyrne, & que j'ai fort connu,
Mais, j'ignorois, qu'ici ce Berger fut venu.

CE'LIANTE.

Il me tarde déja, que je ne le revoie.

LICIDAS.

A l'embrasser, tantôt, j'aurai bien de la joie.

DE'LIE.

Puisqu'il vous est connu, de grace, dites-moi,

Puis-je, à tous ses discours, adjoûter quelque foi ?
Il me vient de conter un secret qui m'importe.
Et dont, je croi, qu'il faut qu'à lui je me rapporte.

LICIDAS.

Vous le pouvez, il a beaucoup de probité.

DE'LIE.

Puisque cet Etranger m'a dit la vérité.
Vous devez pour jamais, éviter ma présence.

CE'LIANTE.

O Dieux !

LICIDAS.

Faites-moi donc connoître mon offence :
Mais c'est, peut-être, un tour qu'il voudroit me joüer.

DE'LIE.

Non, non, il n'est plus tems de le désavoüer,
Vous avez fait, pour lui, paroître trop d'estime;
Et mon couroux, enfin, n'est que trop légitime.

CE'LIANTE, *l'arrêtant, comme elle veut sortir.*

Alors que mon Rival a perdu tout espoir,
Me seroit-il permis, Bergere, d'en avoir ?

DE'LIE.

Après avoir commis une pareille offence,
Je pourrois vous souffrir, encor quelque esperance !
Ah ! bien loin d'en garder, sçachez que je vous hais,
Et que je vous défens de me revoir jamais.

SCENE IX.

LICIDAS, CE'LIANTE.

CE'LIANTE.

Quel mépris éclatant !

LICIDAS.

Son dépit est extrême.

CE'LIANTE.

Qu'avez-vous fait, Berger ?

LICIDAS.

Qu'avez-vous fait vous-même ?

CE'LIANTE.

Je ne puis deviner.

LICIDAS.

Ni moi.

CE'LIANTE.

Quelle fierté ?

Je ne puis plus tenir contre sa crüauté ;
Je suis las de souffrir de si crüelles peines :
Et je prétens , enfin , briser bien-tôt mes chaînes.
Je ne veux plus souffrir de sa bizarre humeur ;
Je veux, de son amour dégager tout mon Cœur,
Et n'être plus sujet à l'outrageant caprice
D'un Objet qui me traite avec trop d'injustice.

LICIDAS.

Moi, je veux d'un autre œil, regarder son courroux,
Elle croit avoir lieu d'éclater contre nous ;
Et son ardent dépit me plaît bien davantage,
Que si je la voyois se rire d'un outrage.
Alors son procedé marqueroit du mépris,
Mais son dépit fait voir que son Cœur est épris.

CE'LIANTE.

Vous avez une ardeur obligeante & civile,
Pour moi, je n'aime plus d'une amour si tranquile,
Et ne sçaurois souffrir qu'elle ait fait contre nous,
Sans nous vouloir entendre, éclater son courroux :

Et qu'elle n'ait enfin, voulu nous rien apprendre.
De peur qu'il ne nous fût aisé de nous défendre.
Ah! c'est trop en souffrir, je prétens dès ce jour,
A ses yeux triompher de toute mon amour.
Je connois dans ces lieux, des objets adorables,
Qui ne me feront pas des traitemens semblables:
Avant que d'éclater, je veux sçavoir pourtant;
Du Berger Celidan, ce qui l'anime tant.

LICIDAS.

Je prétens bien aussi, qu'il me tire de peine,
Et je vais le chercher..... Mais, j'apperçois Philene.

SCENE X.

CE'LIANTE, LICIDAS, PHILENE.

PHILENE.

QU'ils sont embarrassez! Tout succede à vos vœux,
Philene désormais, sera le malheureux;

Car, tous deux, vous venez de montrer à Délie,
L'ardeur de votre amour en lui sauvant la vie.

CE'LIANTE, *sans l'écouter.*

Quelle étrange disgrace!

LICIDAS.

Ah! quel cruël malheur!

PHILENE.

Vous soupirez tous deux, d'où vient votre douleur?
Reconnoît-elle mal, cet important service?
Mais cela ne se peut, elle vous rend justice,
Et n'eût-elle jamais senti pour vous d'amour,
Elle vous en devroit témoigner en ce jour;
Et ne vous pas traiter avec un air si rude,
Qu'il la fit soupçonner de trop d'ingratitude.

CE'LIANTE.

Laissez-nous.

LICIDAS.

Dites-moi, voulez-vous m'obliger?
N'avez-vous point trouvé de Pasteur étranger?

PHILENE.

J'en viens de trouver un, qu'on dit être de l'Isle....
De l'Isle de....

LICIDAS.

De Smyrne?

PHILENE.

Oüi.

CELIANTE.

Ce nom est facile;
Et, sans beaucoup de peine, on peut le retenir.
Mais, cherchons ce Berger.

LICIDAS.

Je veux l'entretenir.

CELIANTE.

Allons, sans perdre tems, même desir me presse.

SCENE XI.

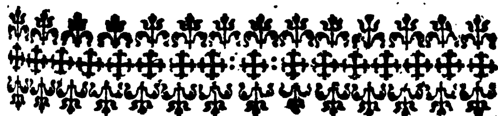
PHILENE, *seul.*

ENfin, ils sont broüillez avecque leur Maîtresse:
Et quoi qu'elle entreprenne, afin de s'éclaircir,
Elle ne poura pas, aisément réüssir.
Pour se rendre sitôt, je sçai qu'elle est trop fiere,
Et c'est pourquoi ma joïe est d'autant plus entiere.
Mais je vais retrouver l'obligeant Etranger;

Qui trouble mes Rivaux, afin de m'obliger
Et je vais, si je puis, surprendre la tendresse
Que, pour ces deux Bergers, conservoit ma
Maîtresse.
Comme son Cœur est vuide, & qu'il n'a plus
d'amour,
Je suis assez bien fait, pour le remplir un jour.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, CE'LIANTE.

ORPHISE.

OUY, l'on doit l'accuser d'un peu d'ingratitude,
Vous ne meritiez pas un traitement si rude;
Et quoiqu'elle vous pût justement soupçonner
Elle ne devoit pas, encor, vous condamner.

CE'LIANTE.

Elle a quelque raison, malgré notre innocence,
Nous serons condamnez, si l'on croit l'aparence;
Et quoi que Célidan dise une fausseté,
Tout ce qu'il nous soûtient, n'est pas mal concerté;
Et nous voyons à Smyrne, Aminte & Clidamire,

Pour lesquelles il dit que notre cœur soûpire.
Je ne sçai pas encor, d'où vient que ce Berger
Travaille avec ardeur, à nous désobliger,
Ni pourquoi, près Délie, il s'obstine à nous
nuire;
Comme sur son Esprit vous avez quelque em-
pire,
Dites lui qu'elle doute à tort de mon ardeur.

ORPHISE.

Vous n'obtiendrez, jamais, ni sa main ni son
Cœur.

CE'LIANTE.

Ma raison, à mon feu, ne consent qu'avec pei-
ne,
Et de mon ascendant, la force souveraine,
Excitant, malgré moi, la revolte en mes sens
Fait obéïr mon cœur à ses charmes puissans
Et je croi que l'Amour s'affermit dans une ame
Quand la raison s'efforce à combattre sa flâme
Et qu'un Amant chagrin d'avoir trop pris d'ar-
deur,
Veut, avec son secours, l'arracher de son cœur
Puisque tout ce qu'il fait, sert à son feu d'a-
morce,
Et que voulant l'éteindre, il augmente sa
force.

ORPHISE.

Les fortes passions causent de grands ennuis.

CE'LIANTE.

On devroit bien me plaindre en l'état où je
suis.
Déja depuis long-tems, ma raison me con-
seille,
D'aimer une beauté que je crois sans pareille,
Et mon Cœur qui resiste à de si doux appas,
Ecoute ses conseils, mais il ne les suit pas.

ORPHISE.

Ne sçauroit-on sçavoir quelle est cette Bergere?

CE'LIANTE.

Si j'osois la nommer, je pourrois vous déplaire.

ORPHISE.

La raison, sans l'Amour, peut bien faire es-
timer;
Mais il faut un peu plus, quand il s'agit d'aimer,
J'apprens donc, votre estime, & pour la re-
connoître,
Je crains bien que mon Cœur n'en fasse trop
paroître,
Et n'ose malgré moi, vous souhaiter un jour,
Un peu moins de Raison, mais un peu plus
d'Amour.

OE'LIANTE.

Ah! puiſqu'elle a pour nous une injuſtice ex-
trême,
La Crüelle, aujourd'hui, ſçaura que je vous
aime:
Avant que la ſervir, mon Cœur aſſez long-
tems,
Avoit, entre vous deux, été trop en ſuſpens;
Et je ne ſçai comment, ſans oublier vos char-
mes,
Mon cœur, à ſes appas, rendit enfin les armes.

ORPHISE.

L'Amour dont votre Cœur croit ſe ſentir brû-
ler,
Moins que votre dépit, vous fait ainſi parler.
Lorſque vous m'aimerez, peut-être, que Délie
Aura, de cet Amour, un peu de jalouſie,
Et ſçaura vous traiter avec plus de douceur:
Sa gloire l'obligeant à ravoir votre Cœur,
Vous le reporterez, d'abord à cette Belle,
Et ne ſerez ainſi, qu'à moi ſeule infidelle.
C'eſt pourquoi je ne veux nourrir aucun eſpoir
Que ſon choix ne vous ait été lieu d'en avoir:
Juſques là, je ſçaurai cacher, à tous, la flâme,
Que mes foibles appas ont fait naître en votre
Ame;

Car le feu dont pour moi, votre cœur peut
brûler,
Ne vaut pas, que je croi, la peine d'en parler;
Elle s'en va.

SCENE II.

CE'LIANTE *seul.*

TU ne te trompes pas, puîsque mon cœur
l'oublie:
Si-tôt que j'apperçois l'adorable Délie,
Quand je vois ses appas, ces aimables tyrans;
A leur douce fierté, malgré moi, je me rens;
Et quoi que j'entreprenne, afin de m'en dé-
fendre,
L'éclat de ses beaux yeux à trop bien sçû me
prendre!
Aimons-les donc, ces yeux qui sçavent tout
charmer,
Ne leur resistons point, laissons-nous enflâmer,
Donnons un libre cours à cette ardeur pres-
sante:
Puisque, pour l'arrêter, elle est trop violente,
Souffrons à notre cœur, de former des desirs,
Ne nous obstinons point à vaincre nos soûpirs,

Nous cesserons d'aimer, cessant de les contraindre,
Et d'eux-mêmes, nos feux, alors pourront s'éteindre.

Apperçevant Délie.

Commençons....

SCENE III.

DE'LIE, CE'LIANTE,

CE'LIANTE.

Si je puis vous prouver quelque jour,
Que vous seule avez pû me donner de l'amour,
Votre Cœur....

DE'LIE.

Vous seriez charmé de dix Bergeres,
Que toute cette ardeur ne me soucieroit gueres.

CE'LIANTE.

J'avois lieu d'esperer d'être autrement traité,
Et cette indifference a trop de crüauté.

DE'LIE.

Mais, plus d'emportement marqueroit de la flâme,
Et j'ai sçû tout-à-fait, la chasser de mon Ame

CE'LIANTE.

Quoi! l'ardeur que je sens...

DE'LIE.

Ne parlons point d'ardeur:

CE'LIANTE.

L'Amour....

DE'LIE.

Parlez donc seul.

CE'LIANTE.

Hé quoi! votre rigueur...

DE'LIE, *levant la tête.*

Mais, que le jour est beau!

CE'LIANTE.

Beaucoup moins que Délie;
Dont les crüels mépris me vont coûter la vie.

DE'LIE, *tournant la tête.*

L'agréable fontaine!

CE'LIANTE.

Ah! loin de l'admirer,
Tournez plûtôt les yeux, pour me voir expirer.

DE'LIE.

Qu'elle fait de ruisseaux!

CE'LIANTE.

Moins encor que mes larmes.

DE'LIE, *tournant la tête d'un autre côté.*

Ne remarquez-vous point que ce bois a de charmes?

CE'LIANTE.

Trop injuste beauté, dont je ressens les coups;
Je ne remarque rien quand je suis avec vous.

DE'LIE.

Les Oiseaux...

CE'LIANTE.

Ah! c'est trop se rire de ma peine;
Et faire vanité de paroître inhumaine.

DE'LIE.

Je vous l'ai déja dit, étoufez votre espoir,
Laissez-moi vivre en paix & cessez de me voir.

Elle apperçoit Licidas qui vient d'un côté, pendant que Florice vient de l'autre.

Licidas doit de même éviter ma présence.

SCENE IV.

DE'LIE, CE'LIANTE, LICIDAS, FLORICE.

LICIDAS.

VOus pourrez quelque jour sçavoir mon innocence.

FLORICE.

Bergere j'ai sujet de me plaindre de vous,

Et de faire éclater tous mes soupçons jalous.
Je sçai que vous avez de l'amour pour Philene,
Et je viens d'en avoir une preuve certaine.

DE'LIE.

Je croi que vous rêvez.

FLORICE.

Ne me déguisez rien ;
Je sçai trop qu'avec lui vous vous entendez bien,
Et que de ces Bergers cherchant à vous défaire ;
Tantôt par son intrigue, il a sçû si bien faire,
Etant fortifié d'un si puissant aveu,
Que de vous plaindre d'eux il vous a donné lieu :
Car vous ayans rendu tous deux un grand service,
Vous n'osiez, sans sujet, faire cette injustice.

Aux Bergers.

Célidan, qui je croi, vous est assez connu ;
Etant pour quelque affaire, en cette Isle venu ;
Philene que l'amour obligeoit à vous nuire,
Par lui, prés de Délie, a voulu vous détruire ;
Et l'ayant dans cette Isle autrefois obligé,
Ce fourbe, à le servir, l'a bien-tôt engagé.
Comme depuis long-tems la forte jalousie.
Dont mon ame inquiéte est justement saisie ;

Me fait avoir des gens qui, fort soigneusement,
M'aprennent ce que fait mon infidelle amant.
On m'a dit que le traitre ayant bien sçû l'instruire,
Ils avoient inventé qu'Aminte & Clidamire.
Vous avoient fait tous deux, à Smyrne soûpirer.
C'est pourquoi Célidan vient de vous l'assurer.

LICIDAS.

Il me l'a soûtenu même avec impudence.

CE'LIANTE.

Quoi donc, qu'avec Philene, il est d'intelligence?

FLORICE.

Oüi.

LICIDAS.

Nous nous doutions bien qu'étant fourbe & jaloux,
Il pourroit à la fin nous nuire auprès de vous.

CE'LIANTE, *voyant venir Philene*

Mais il faut quelque tems oüir parler Philene,
Sans lui dire qu'on vient de nous tirer de peine.



SCENE V.

DE'LIE, LICIDAS, CE'LIANTE, FLORICE, PHILENE.

PHILENE.

A La fin, ces Bergers vous feront-ils pitié ?
Pour moi, de leur douleur, je réssens la moitié :
Mais ce n'est pas ma faute, & je n'y puis que faire.

LICIDAS.

Je vais de tout ceci découvrir le mystere,
Célidan va m'aider.

SCENE VI.

DE'LIE, LICIDAS, CE'LIANTE, FLORICE, PHILENE, CE'LIDAN.

CE'LIDAN.

MAlgré votre courroux,
Je viens, près de partir, prendre congé de vous.

LICIDAS.

Confeſſe, auparavant, toute ta fourberie;
Et ne crois pas tourner la choſe en raillerie.

CE'LIANTE.

Nous ignorions tantôt qui t'avoit ſuborné,
En vain de ce diſcours tu parois étonné,
Nous avons tout appris, tu dois parler ſans
feinte.

CE'LIDAN.

Vous prétendez par là me donner de la crainte?
Entre vous deux ce jeu ſemble bien concerté,
Mais par malheur pour vous j'ai dit la verité.

CE'LIANTE.

C'eſt trop perdre de tems, avoüe à cette belle;
Que nous n'avons jamais adoré d'autres qu'elle

FLORICE.

Tu dois auſſi nommer ceux qui t'ont fait agir.

D E'L I E.

Philene qu'avez-vous, que je vous voi rougir?

PHILENE.

Je ne ſçaurois ſouffrir ce fourbe davantage,
Quand je le voi, le ſang monte ſur mon viſage;
Et comme je le hais & qu'il bleſſe mes yeux,
Je veux que maintenant il ſorte de ces lieux.
A Celidan.
Défendez-vous.

D'ELIE.

DE'LIE.

Il doit même en votre présence.
Dire avec quel Berger il est d'intelligence.

PHILENE.

Il faut l'aller chercher; qu'on nous laisse ce soin.
J'y vais avecque lui.

LICIDAS.

Vous n'iriez pas bien loin.

PHILENE.

Mais, dites-moi son nom, il ne veut pas répondre;
S'il est fourbe, je veux moi-même le confondre.
Est-il quelqu'un à qui l'on puisse se fier?

Aux Bergers.

Mais encore s'il pouvoit se bien justifier?

Bas à Célidan.

N'avoüez rien, au moins.

CE'LIANTE.

Je lui ferai tout dire.
Il doit même avoüer avant qu'il se retire,
Que l'un de nos Bergers, de Délie amoureux,
Est d'accord avec lui de ruiner nos feux.

CE'LIDAN.

Ah! c'est un peu trop loin pousser la raillerie.

Bas à Celidan. PHILENE.

Tenez bon. Qui l'eût crû! voyez la fourberie:
Mais il n'avoüera rien, il est trop obstiné.

FLORICE.

Mais n'avoüeras-tu rien, toi qui l'as suborné?

CE'LIDAN.

Lui?

DE'LIE.

Ne le niez point la chose est averée;
Vous n'avez pas dit vrai, j'en suis fort assurée,
Vous cherchez à leur nuire, avoüez tout, parlez.

CE'LIDAN.

Comme je ne veux rien que ce que vous voulez,
Et vous dire autrement ce seroit vous déplaire,
Je ne tâcherai point de prouver le contraire,
Et je ne prétens plus vous rien dire, qu'adieu.

LICIDAS.

Nous ne te quittons pas encor, pour cet aveu.

CE'LIDAN.

Quoi! Bergers, n'ai-je pas assez de complaisance?
Je me fais criminel malgré mon innocence;
Et je vous laisse encor, pour vous mieux obliger,
Avec une beauté qui sçait vous engager.

SCENE VII.

DE'LIE, CE'LIANTE, LICIDAS. FLORICE, PHILENE.

PHILENE.

CE Berger aujourdhui, ſentira ma furie,
S'il ne confeſſe pas toute la fourberie:
Afin de l'y forcer, je vais ſuivre ſes pas.

FLORICE.

Voyons ce qu'il veut faire, & ne le quittons pas.

SCENE VIII.

DE'LIE, CE'LIANTE, LICIDAS.

DE'LIE.

ENcor qu'avec adreſſe, ils ſoient ſortis d'affaire,
Les détours du premier, font voir tout le myſtere.

LICIDAS.

Devant vous j'ai voulu retenir ma fureur,
Mais mon bras ſçaura bien punir cet Impoſteur.

DE'LIE.

Tantôt, adroitement, j'espere de Philene;
Tirer la verité.

CE'LIANTE.

Pour finir notre peine,
N'ayant plus de sujet de vous plaindre de nou
Entre vos deux Amans, choisissez un Epou

DE'LIE.

Quoi que de votre perte, on me vit affligée,
J'avois quelque douceur à me croire outragé
Et je me consolois, dans un tel déplaisir,
De ce que vous m'ôtiez la peine de choisir;
Car enfin, si tous deux vous m'avez bie
servie,
Si vous m'avez, tous deux, sçû conserver l
vie,
Puis-je, sans être injuste, en rendre un mal
heureux,
Donnant à l'autre un prix, que je dois à tou
deux?

LICIDAS.

Quel que soit votre choix, il doit être équi
table,
Faisant entre nous deux, voir moins d'u
miserable.

DE'LIE.

Hé ! vous ne craignez point d'être ce malheureux ?

LICIDAS.

Pour ne le craindre pas, je suis trop amoureux.

DE'LIE.

Tous deux également, vous m'avez obligée,
Et par là je me sens, à tous deux engagée.

CE'LIANTE.

N'importe, finissez ces obligeans refus.

DE'LIE.

Montrez-moi donc, celui que je dois n'aimer plus.

LICIDAS.

Consultez votre cœur.

DE'LIE.

Sa tendresse l'accable,
Et je dois plus que vous, m'estimer misérable;
Un seul objet vous plaît, & fait naître vos feux;
Mais on souffre bien plus, quand on en aime deux.
Si je ne puis pourtant, en aimer deux, sans crme,
Je puis au moins, changer mon amour en estime:
Et pour rendre, entre nous, un tel malheur commun,

Ne pouvant être à deux, je veux n'être à pas un.
Le tort que je vous fais, me va punir moi-même,
Car vous perdant tous deux, je pers tout ce que j'aime;
Mais dans cette infortune, il vous doit être doux,
Que nul n'ait part au bien qui n'étoit dû qu'à vous.

SCENE IX.

DE'LIE, CE'LIANTE, LICIDAS, ORPHISE.

ORPHISE.

JE viens, en vous cherchant, de rencontrer Philene,
Avecque Célidan, qui m'ont bien mis en peine.
Ce dernier se défend avecque tant d'esprit.
Et de tant de raisons, il soûtient ce qu'il dit;
Que je ne doute plus, qu'Aminte, & Clidamire,
De ces adroits Bergers ne causent le martyre.

CE'LIANTE.

Prenez-vous, à présent, son parti contre nous?

ORPHISE.

Avant de l'avoir vû, j'étois tantôt pour vous:
Mais, je crois, qu'il n'est pas si fourbe que l'on pense,
Puisqu'il veut, par témoins, prouver ce qu'il avance.

DE'LIE.

J'ai crû leur innocence, un peu légerement,
Mais on se rend bientôt, aux raisons d'un Amant,
Et notre Sexe, enfin, est facile à surprendre,
Quand nous croyons trouver du plaisir à nous rendre.
Ce n'est pas que je doive encor les condamner,
Mais je crois que je dois, encor les soupçonner.
Florice peut, donnant trop à sa jalousie,
Croire tout ce qui vient dedans sa fantaisie,
Et croître en se trompant, sa peine & mon souci:
Mais ces discours pourroient se trouver vrais aussi.
Songez donc à prouver, tous deux votre innocence,
Et jusques à ce tems, évitez ma présence.

LICIDAS.

Mais....

DE'LIE.

Laiſſez-nous.

LICIDAS *s'en allant.*

Je vais expirer de douleur.

CE'LIANTE.

Je ſçaurai vous aimer, malgré votre rigueur.

SCENE X.

DE'LIE, ORPHISE.

DE'LIE.

MOn embaras eſt grand, & le tien n'eſt pas moindre,
Cherche donc Célidan, tâche de le rejoindre,
Et fais tant qu'il te diſe, avec ſincerité,
Sî ce qu'il nous ſoûtient, eſt une verité.

ORPHISE.

J'y cours.

Elle ſort d'un côté, & Périandre vient de l'autre.

DE'LIE.

Mais devers moi, Périandre s'avance.



SCENE XI.

DE'LIE, PERIANDRE, GARDES.

PERIANDRE.

QUoi qu'avec tant de ſoin vous fuyez ma préſence,
Que vous ayez toujours pour moi-même rigueur,
Malgré vos cruautez, je reſſens plus d'ardeur.
Vous me montrez en vain un viſage ſevere,
Je revois d'un même œil ces yeux qui m'ont ſçû plaire:
Et mon cœur ſe rendant à vos charmes divers,
Reconnoit ſes vainqueurs, & rentre dans ſes fers.

DE'LIE.

Ce diſcours doit, Seigneur, ſurprendre une Bergere.

PERIANDRE.

Vos yeux font plus de mal qu'ils ne croyent en faire,
Par l'ordre de mon Roi, quand je vins en ces lieux,

Je me rendis moi-même à l'éclat de ces yeux;
Mon cœur, contre leurs coups, se trouva sans défense,
Mais vous n'eûtes, pour moi, que de l'indifference.
Cependant, qui l'eût crû? j'apprens à mon retour,
Que deux Bergers ont pû vous donner de l'amour.
Mais quelque soit le feu qui regne dans votre ame,
Pouvez-vous à la fois, en aimer deux sans blâme?

DE'LIE.

L'un des deux pourroit bien me toucher un peu plus,
Quoi que l'autre n'ait pas mérité de refus:
Mais mon cœur s'en devant rendre compte à soi-même,
Il se consulte seul, pour sçavoir ce qu'il aime.

PERIANDRE.

Lors que mon feu vous offre un triomphe plus doux,
Préferez-moi, Bergere, en prenant un Epoux:
Le rang que vous tiendrez, donnera de l'envie;
Au milieu des plaisirs, vous passerez la vie;

Car si pour les goûter, il est quelque séjour,
On n'en sçauroit trouver un autre que la Cour.
Là les Jeux & les Ris, ont choisi leur demeure,
Les divertissemens y changent à toute heure;
Là se fait admirer ce jeune, & puissant Roi,
De qui le monde entier doit recevoir la Loi:
Ce Roi charmant en Paix, & redoutable en
Guerre,
Dont le nom aujourd'hui, fait seul trembler
la Terre,
Et pour qui vous voyez les Bergers diligens,
Courir avec ardeur, lorsqu'il passe en vos
Champs,
Et ravis de le voir, oublier leur tristesse,
Jetter des cris de joye, & des pleurs d'allégresse,
Et dans l'empressement qu'ils font paroître tous
Laisser leurs troupeaux même, à la merci des
Loups,
Pour ne voir qu'un instant ce Monarque ado-
rable,
Qu'on ne voit qu'à travers d'une foule innom-
brable
De Héros, sur lesquels il paroît en tous lieux,
Tel qu'on voit Jupiter entre les autres Dieux.
Venez donc admirer ce plus grand des Mo-
narques,

Le voir de ses bontez donner à tous des marques,
Connoître le mérite, & le récompenser;
Ces plaisirs sont plus grands qu'on ne sçauroit penser;
Et quels que soient enfin, ceux que je vais décrire,
Le plaisir de le voir, vaut tout ce qu'on peut dire.
Mais pour vous montrer mieux, jusqu'où vont ses bontez,
Il divertit sa Cour par mille nouveautez:
Et lui fait admirer d'étonnantes merveilles,
Qui des plus beaux Esprits, sont les sçavantes veilles.
Les Arts y montrent tous ce qu'ils ont de plus beau,
De prodiges sans nombre, on y voit un Tableau,
Et rien n'est comparable aux beautez sans égales,
Des spectacles pompeux de ses Fêtes Royales.
Ce grand Roi prend encor un utile repos,
A voir dessus la Scene, éclater des Héros,
Par les portraits parlans de tout ce qu'en leur vie,

Ces Demi-Dieux ont fait de plus digne d'envie.
Rendez-vous donc, Bergere, aux charmes de la Cour
D'un Monarque si digne, & d'estime, & d'amour,
Qui, dans tous vos plaisirs, daignera bien descendre,
A dessein seulement, de vous les faire prendre;
Car quoi que de ces Jeux on le voye ordonner,
Il ne prend ses plaisirs, qu'afin de les donner

DE'LIE.

J'admire ses bontez, mais j'aime trop cette Isle,
La vie est dans nos champs, plus douce & plus tranquille,
De nos bois les chagrins sons bannis pour jamais;
C'est là qu'un mol gazon offre un lit doux & frais,
Et que le jour paroît régner avec les ombres;
Pour éclairer la nuit, qu'on trouve en ces lieux sombres.
Là souvent les Zephirs apportent les odeurs
Des larcins qu'ils ont faits, en caressant les fleurs.

Nous entendons, aussi, des prochaines montagnes,
L'eau qui par gros boüillons, tombans dans nos campagnes,
Semble nous inviter à nous rendre au sommeil;
Puis cent divers Oyseaux causent notre reveil,
Au tour de nous soudain, nous les voyons paroître,
Qui formant un Concert aussi doux que champêtre,
Voltigent, en chantant, de rameaux en rameaux.
Les Bergers à ce bruit mêlent leurs chalumeaux,
Les Bergeres leurs voix, les ruisseaux leur murmure;
Et pour nous faire voir ce que peut la nature;
L'Echo même y répond, surpris d'étonnement,
Et sert d'un second Chœur à ce concert charmant.

PERIANDRE.

On aime ces plaisirs, quand on n'en a point d'autres:
Mais si vous songiez bien à la douceur des nôtres;

Si vous examiniez quels sont ceux de la Cour,
Peut-être pourriez-vous les aimer à leur tour.

DE'LIE.

Je sçai qu'ils sont mêlez de trop cruelles peines,
Nous en goûtons souvent de plus doux dans
nos plaines,
Jamais l'ambition ne les y vient troubler:
Et si quelque Berger d'amour se sent brûler,
Il fait dans ses discours regner tant de justesse;
Et sçait si bien toucher le cœur d'une maîtresse,
Que l'on croiroit de l'air dont il sçait l'engager,
Qu'un Héros fait l'amour sous l'habit d'un
Berger.

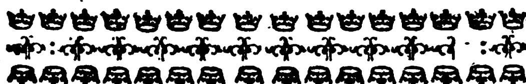
PERIANDRE.

Ah! je sçaurai bientôt, trop ingrate Bergere;
A qui de ces Héros, le sort sera contraire:
Mais comme toute l'Isle est soumise à ses coups;
Je crains pour vos Amans, & plus encor pour
vous.

DE'LIE.

Croyez que si le sort me rend votre captive;
Je vous suivray, Seigneur, sans que mon cœur
vous suive.

Fin du Troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DE'LIE, PHILENE.

DE'LIE.

Quand vous m'avoüeriez tout pourrois-je vous blâmer ?
On peut faire encore plus quand on sçait bien aimer.

PHILENE.

Qu'on se doit défier de l'esprit d'une femme,
Quand elle veut sçavoir ce qui touche sa flâme!
Oüi, je vai contre moi prononcer un Arrest.

DE'LIE.

Je ne veux que sçavoir la chose comme elle est.

PHILENE.

Ah! Célidan m'a dit des choses qu'il a vûës,
Que je ne voudrois pas qui vous fussent connuës,
Puisque, pour ces amans, vous avez trop d'amour,
Pour n'en pas expirer avant la fin du jour.

DE'LIE.

Quoi ! loin de m'éclaircir, vous augmentez mon trouble ?

PHILENE.

Ayez pitié du mien, car je sens qu'il redouble;
Et quand je voi vos yeux qui peuvent tout charmer,
Je ne me connois plus, & ne sçai plus qu'aimer.
Oüi, je brûle pour vous d'une ardeur incroyable,
Car je vous aime autant que vous êtes aimable:
Et ces yeux, cette bouche & ce port si charmant,
N'excitent pas en moi ces transports seulement;
Mais dans vos actions les plus indifferentes,
Je trouve un certain air qui me les rend charmantes.
Car pour prendre nos cœurs l'amour se sert de tout,
Et n'en attaque point dont il ne vienne à bout.
On ne sçauroit souffrir de plus sensibles gênes;
Aimez-moi donc, Bergere, & finissez mes peines.

DE'LIE.

Vous m'aimez aujourd'hui trop férieufement
Et je ne croyois pas que fous votre enjoûment...

PHILENE.

Quoi qu'avec des foûpirs on découvre qu'on aime,
Avec un air plus gai l'on peut faire de même,
Et j'ai voulu d'abord en vous divertiffant,
Vous découvrir un feu qui s'eft rendu puiffant.
A mes rivaux, par là, je donnois moins d'ombrage;
Mais ignorant mon but, ils ne m'ont pas crû fage.

DE'LIE.

... par là je vous crois bien capable du tour....

PHILENE.

Croy[illegible] que je ne fuis capable que d'amour.

DE'LIE.

Confeffez tout.

PHILENE.

Pour vous mon amour eft extrême.

DE'LIE.

Si...

PHILENE.

Peut-on aimer plus que Philene vous aime ?

DELIE.

Vous avez résolu de ne pas avoüer....

PHILENE.

Que de vous mes rivaux ont lieu de se loüer.
Vous aimez l'un des deux ; mais si je puis éteindre...

DELIE.

Et quoi ?

PHILENE.

Rien.

DELIE.

Vous pouvez parler sans vous contraindre.

PHILENE.

C'en est fait, je veux.....

DELIE.

Hay ?

PHILENE.

Sans cesse soûpirer,
Faire pour vous des vœux, toujours vous adorer.

DELIE.

Vous m'obligeriez plus de vaincre votre flâme.

PHILENE.

Oüi, crüelle, je vais la chasser de mon ame.

Je vous haïs à présent, & je veux... Non, mon cœur,
Je ne pourrai jamais éteindre mon ardeur.
Mais, que dis-je ? il le faut; n'en croyez rien, Bérgere,
Je ressens trop d'amour pour m'en pouvoir défaire.

DE'LIE.

Je le croi; mais enfin laissez moi dans ce bois,
Jusqu'à ce que du sort on m'apprenne le chois.

PHILENE.

Je ne puis, mon amour m'ordonne le contraire;
C'est un Dieu tout puissant, & je dois pour lui plaire...

DE'LIE.

Mais, je le veux, enfin.

PHILENE.

Qui sçait trop obéir;
Sçait mal comme l'on aime, & cherche à se trahir.

DE'LIE.

Vous êtes fou, vraîment.

PHILENE.

D'accord, un amant sage

Ne peut jamais joüer qu'un mauvais personnage.

DE'LIE.

Mais je me fâcherai.

PHILENE.

Condamnez tous mes soins
Je suis bien resolu de n'en aimer pas moins.

DE'LIE.

C'est tout de bon, enfin.

PHILENE.

Je le croi ; mais de même ;
Croyez donc, tout de bon, que Philene vous aime.

DE'LIE.

D'accord, mais....

PHILENE.

Vous devez aussi ne douter pas
Du pouvoir absolu qu'ont sur moi vos appas.

DE'LIE.

Je ne sçai plus que faire, & ne sçai plus que dire.

PHILENE.

Ni moi.

DE'LIE.

Me fâcherai-je ? ou dois-je enfin en rire ?
Berger si vous m'aimez, il faut sans balancer,

Pour me plaire une fois, à l'instant me laisser.

PHILENE.

Hé bien, puisqu'autrement je ne sçaurois vous plaire,
Doussai-je en enrager, il faut vous satisfaire.

DE'LIE, *seule.*

Enfin je me voi seule, & je croi que je puis...

SCENE II.

DE'LIE, ORPHISE.

ORPHISE.

VOus verrai-je toujours rêver à vos ennuis ?
Si pour un seul Berger vous sentiez de la flâme,
Je crois que vous auriez moins de trouble dans l'ame.

DE'LIE.

Je vous croi.

ORPHISE.

Pourquoi donc ne choisissez-vous pas ?

DE'LIE.

Je ne puis.

ORPHISE.

Pour sortir d'un si grand embarras,

Et connoître celui qui vous plaît davantage,
Songez, s'il étoit sûr, que l'un d'eux fût volage,
Lequel vous perdriez avec plus de douleur;
Et croyez qu'il a plus de part à votre cœur;
C'est pourquoi vous devez le choisir.

DE'LIE.

Ah! Bergere,
Je croi, de ce conseil, pénétrer le mystere;
Et comme votre cœur brûle pour l'un des deux,
Vous voulez découvrir le secret de mes feux.
Mais quoi! n'avez vous point quelque secrete alarme?
Car je pourrois choisir le Berger qui vous charme.

ORPHISE.

Si vous sentez pour eux une pareille ardeur;
Ne le choisissez pas.

DE'LIE.

Nommez votre vainqueur.
Pour empêcher mon choix d'être à vos vœux contraire.

ORPHISE.

Vous pouvez sans cela, je croi, me satisfaire.

DE'LIE.

Je ne puis deviner.

ORPHISE.

Je voi qu'abſolument,
Je dois.... Vous les aimez, au moins, également.

DE'LIE.

Egalement, helas !

ORPHISE.

Cet helas, fait connoître
Que de tout votre cœur, l'un d'eux s'eſt rendu Maître.
Voilà votre ſecret à demi découvert,
Vous devez à préſent parler à cœur ouvert;
Et dire pour lequel...

DE'LIE.

Que vous êtes preſſante !
Ils me plaiſent tous deux;mais enfin Céliante...

ORPHISE.

Ah ! que m'apprenés-vous par ce crüel aveu !
Que ne me cachiez-vous à jamais votre feu!,
Que fais-je ? ce tranſport apprend celui que j'aime,
Mais peut-on rien cacher quand l'amour eſt extrême ?

DE'LIE.

J'apprens celui des deux qui regne en votre
cœur,
Et veux vous obliger en vous tirant d'erreur
Céliante, à mon cœur, doit cesser de prétendre;
Et quand je l'ai nommé, c'étoit pour vous
l'apprendre.

ORPHISE.

Dieux! que me dites-vous, & pourquoi ce
détour?

DE'LIE.

On en cherche toujours pour montrer son
amour.
En disant que pour l'un, je ne sens point de
flâme;
Je découvre que l'autre a sçû toucher mon
ame;
Et je m'épargne ainsi, le trouble & la rougeur,
Que je ferois paroître en nommant mon vain-
queur.

ORPHISE.

Céliante est le mien, & j'ai bien sçû connoître,
Que s'il ne vous aimoit, il m'aimeroit peut-
être.

DE'LIE.

Ah! puisqu'il a pour vous des sentimens si doux,

Ce Berger quelque jour, sera peut-être à vous;
Puisque sentant pour l'autre un peu plus de
tendresse,
Je croi que, quelque jour, il sçaura ma foi-
blesse.
Les voici.

SCENE III.

DE'LIE, ORPHISE, LICIDAS,
CE'LIANTE.

ORPHISE.

L'Un de vous doit en cet heureux jour..

DE'LIE.

Ah! ne découvrez pas encore mon amour.

ORPHISE.

Mais..

DE'LIE.

Cachez mon secret.

ORPHISE.

Mais, je cherche à vous plaire;
Vous ne m'avez pas dit ce secret pour le taire;
Et lors que votre cœur a choisi Licidas,
Ici Délie lui jette un regard de dépit.

Vous... Je ne dirai rien si vous ne voulez pas.

CE'LIANTE, *à Orphise.*

Que diriez-vous encore ?

LICIDAS, *à Délie.*

Quoi ! seroit-il possible...

DE'LIE.

Vous avez trouvé l'art de me rendre sensible ;
C'est un secret, qu'à tous j'avois voulu cacher ;
Mais l'adresse d'Orphise a sçû me l'arracher,

à Céliante.

Je ne l'aurois pas dit, & malgré ma tendresse,
Tant que vous le voudrez, je tiendrai ma promesse ;
Et quand pour lui j'aurois une plus forte ardeur,
Il n'auroit pas ma main, encore qu'il ait mon cœur.

En se tournant vers Licidas.

En vous le préferant, contre moi je m'irrite ;

En se tournant vers l'un & l'autre.

Car je vous trouve égaux, en amour, en mérite.

à Licidas. *à Céliante.*

Je suis d'accord qu'il m'aime, & j'approuve vos soins ;

Je vous estime autant, mais vous me tou-
chez moins.

Montrant Licidas.

Pour lui, d'un sentiment que l'amour me fait
prendre,
J'ai longtems, vainement, tâché de me défendre
Ne me demandez pas, lorsqu'il m'a sçû char-
mer,
Ce qu'il a, plus que vous, qui m'oblige à
l'aimer?
Je sens qu'à cet amour c'est mon cœur qui
m'engage,
Mais je ne puis encor en sçavoir davantage,
Ni pourquoi mes desirs panchent plus d'un
côté,
Quand je croyois aimer avec égalité.
Je cherche le sujet de cette préference;
Mais n'en pouvant avoir l'entiere connoissance,
Je pense que l'amour, par une douce loi,
Nous fait aimer avant que nous sçachions
pourquoi:
Et lorsque sur ce point je consulte mon ame,
Elle me fait moins voir de raison que de
flâme;
Et par ce que je sens, je connois en ce jour,

Qu'on doit peut demander de raiſons à l'Amour.

LICIDAS.

Quelles graces vous rendre, adorable Bergere?

CE'LIANTE, *à Délie.*

Si je n'ai rien en moi qui vous puiſſe déplaire;
Je dois me conſoler, & connoître à mon tour,
Qu'on doit peu demander de raiſons à l'Amour.

DE'LIE, *à Céliante.*

Orphiſe qui pour vous....

DE'LIE.

Cachez-lui ma tendreſſe;
Et ne découvrez point encore ma foibleſſe.
Mais....

ORPHISE.

Ne lui dites point que mon cœur, en ſecret...

DE'LIE.

Vous verriez, que je croi, mon ſilence à regret;
Et je vais, à mon tour...

ORPHISE.

O Dieux! qu'allez-vous faire?

DE'LIE.

Vous ne m'avez pas dit ce ſecret pour le taire;
Et je dois, pour vous rendre un ſervice, à mon tour,

De ce que Célidan vient enfin de nous dire:
Il se défend si mal.

DE'LIE.

Voue serez donc heureux.

SCENE IV.

DE'LIE, ORPHISE, LICIDAS, CE'LIANTE, FLORICE.

FLORICE.

AH! sçachez que le sort est contraire à vos feux,
Il a d'abord fait chois de la belle Céphise,
Ensuite il est tombé, las...

DE'LIE.

Sur qui?

FLORICE.

Sur Orphise.

ORPHISE.

Sur moi?

DE'LIE.

Dieux! quel malheur!

CE'LIANTE.

Que nous apprenez-vous?

DE'LIE

DE'LIE.

Mais quels sont les Bergers qu'a choisi son courroux ?

FLORICE.

Damete & Licidas.

LICIDAS.

Quoi ! le Sort nous accable !
Au moment que l'amour nous devient favorable ?
Ou l'Amour, bien plûtôt, n'est propice à nos feux,
Qu'au moment où le Sort nous rend tous malheureux ?
Mais Périandre vient.

SCENE V.

PE'RIANDRE, DE'LIE, CE'LIANTE, LICIDAS, FLORICE.

PE'RIANDRE, *à tous, à la réserve de Délie*

QUE chacun se retire:
Vous demeurez, car j'ai quelque chose à vous dire.

I

Quoi que le Sort cruel éloigne de ces lieux;
L'un des heureux Bergers que vous aimez le mieux,
Je veux de son destin vous rendre Souveraine;
Il ne tiendra qu'à vous, adorable Inhumaine,
Qu'il ne parte jamais: & pour vous faire voir
Combien sur mon esprit vous avez de pouvoir,
Et que pour vous servir rien ne m'est difficile;
Du Tribut désormais j'affranchirai cette Isle
J'espere de mon Roi cette insigne faveur,
Et ne veux pour cela, de vous, que votre cœur.

DE'LIE.

Je n'ai point là-dessus de réponse à vous faire;
Mon cœur étant donné, vous ne sçauriez me plaire.

PE'RIANDRE.

Si je n'ai rien en moi qui vous puisse charmer,
L'offre que je vous fais, me devroit faire aimer;
Et vous ne songez pas, combien l'on a de gloire,
D'affranchir son Païs....

DE'LIE.

J'ai de la peine à croire;

Qu'à ce prix, vous veüilliez acheter mon amour :
Puis j'espere en Damon, qui n'est pas de retour.
Mais, adieu.

PE'RIANDRE.

Demeurez ; encore un mot, Bergere;
Par cette complaisance, au moins, daignez me plaire.

DE'LIE.

Ah! sçachez qu'un Amant que l'on ne peut aimer,
Et qui troublant nos feux, tâche de nous charmer,
Attire nos mépris, quand il pense nous plaire,
Et loin de nous gagner, fait souvent le contraire.

PE'RIANDRE.

Il faut, pour me contraindre à ne vous plus aimer,
Faire voir des vertus qui sçachent moins charmer.
Mais j'aime vos froideurs, & votre resistance;
Et pour vos deux Amans, j'aime votre constance ;
Car bien que votre cœur panche pour l'un des deux,

Vous craignez toutefois, d'en rendre un mal-
heureux,
D'outrager un Amant qui vous a bien servie;
Et de qui vous croyez, même tenir la vie.
Tout cela, malgré moi, m'oblige à vous
aimer;
Et vôtre seul merite ayant pû m'enflâmer,
Souvent, dans les transports de mon amour
extrême,
Lorsque je pense à vous je me dis à moi-même;
Que je serois heureux, si je pouvois un jour,
Rendre cette beauté sensible à mon amour!
Et qu'on a de plaisir de goûter la tendresse
D'un Objet dont le cœur est exempt de foi-
blesse,
Que l'éclat des grandeurs ne sçauroit émou-
voir,
Et sur qui la raison a, seule, du pouvoir!

DE'LIE.

Bien qu'elle soit encor, maîtresse de mon ame,
Je viens à mon vainqueur de découvrir ma
flâme.
Cependant de mes feux quoiqu'il ait pû sçavoir,
Il ne doit pas encore nourrir un plein espoir.
Mais, pour moi votre estime étant conside-
rable,

Pourquoi faut-il, Seigneur, que votre amour m'accable,
Et que m'offrant des biens qui passent mes désirs,
Elle vienne troubler jusques à mes soûpirs?

PE'RIANDRE.

Quand de vos deux Amans, je regarde l'offence,
Mon amour croît devoir nourrir quelqu'espérance:
Mais s'ils n'aimoient que vous, je pourois bien alors,
Pour éteindre mon feu, faire tous mes efforts.

DE'LIE.

Je voudrois bien pouvoir découvrir ce mistere.

PE'RIANDRE.

J'en puis venir à bout, adorable Bergere:
Et je me servirai de mon autorité,
Pour faire, à Célidan, dire la vérité.

DE'LIE.

Si vous lui commandez de parler, pour vous plaire,
Je n'en dois pas attendre un aveu bien sincere.

PE'RIANDRE.

Ah! n'appréhendez rien, je ferai mon devoir:
Mais lequel aimez-vous, ne le puis-je sçavoir?

DE'LIE.

Vous le sçaurez, adieu; mais tâchez de me croire,
Et de ne me voir plus, pour sauver votre gloire;

PE'RIANDRE.

Et vous, si vous voulez me croire, à votre tour,
Paroissez moins aimable, ou donnez moins d'amour.

SCENE VI.

PE'RIANDRE, *seul.*

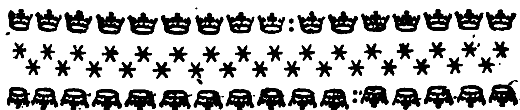
AH! quand je voi ces yeux qui sçavent trop me plaire,
Je ne me souviens plus qu'elle n'est que Bergere:
Et que Zélinde enfin, qu'on admire à la Cour,
Sçût, avant mon départ, me donner de l'amour.
Qu'elle écoute ma flâme, & que le Roi mon maître:
Semble approuver aussi le feu qu'elle a fait naître:
Qu'il l'estime; & de plus, qu'elle tient un haut rang,

Autant par sa beauté, que par l'éclat du sang,
Et Délie, après tout, à mes vœux si contr aire,
N'est malgré mon amour, qu'une simple Bergere :
Mais Zélinde est Princesse, & mon ambition
Doit enfin l'emporter dessus ma passion,
Mais, qu'importe du sang, quand ma flâme est extrême ?
Je puis jusqu'à Zélinde élever ce que j'aime,
Et je m'applaudirai, l'ayant mise en son rang ;
De voir que mon pouvoir peut autant que le sang,
Puisque, si l'une tient son rang de sa naissance,
L'autre ne peut devoir le sien qu'à ma puissance.
Je croi que ce qu'on fait pour un objet aimé,
Donne un plaisir bien grand, quand on est bien charmé :
Et mon amour m'apprend que la joie est extrême,
Quand on peut en aimant élever ce qu'on aime.
Mais je ne songe pas dans mon aveuglement,
Que je veux m'abuser, & raisonnne en amant,
Qui, rempli de l'objet, qui regne dans son ame,
Tâche d'accommoder la raison à sa flâme :
Et qui ne songe pas, fuyant sa guérison,

Qu'il faut accommoder sa flâme à la raison.
Mais comment faire, helas! puisque lorsque l'on aime,
On cherche les moyens de se tromper soi-même?
Ah! loin d'agir ainsi, travaillons dès ce jour,
En fuyant de ces lieux, à vaincre notre amour.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DE'LIE *seule.*

QUe le Sort est crüel! qui m'ôte ce que
j'aime,
Quand par une rigueur extrême;
L'Amour victorieux veut me voir soupirer:
Et pour avoir à sa puissance,
Opposé les froideurs de mon indifference;
Veut que j'aime sans esperer!



Mais, quoi que nul espoir à présent ne me
flate,
Je veux que mon amour éclate,
Et qu'on me voie aimer à mon tour Licidas.
Je n'en puis mériter de blâme:
Et puis que son mérite autorise ma flâme;
La raison ne la défend pas.



Je l'aime, je l'avoüe, & ne m'en puis défendre;
Et l'on croit que mon cœur peu tendre,
Ne donne des soûpirs qu'au malheur d'un Berger,
Mais, mon trouble fera connoître
Que la seule pitié ne les peut faire naître,
Puisqu'amour veut les partager.



Je ne le cache plus, il regne dans mon ame;
Licidas sçait déja ma flâme,
Et je veux avoüer qu'il a sçû me charmer.
C'est un secret que je dois dire,
Puisque, sur son amour conserver trop d'empire,
C'est ne sçavoir pas bien aimer.



Selon l'occasion, nous pouvons sans foiblesse,
Faire voir beaucoup de tendresse,
Sur tout, lorsque l'Amour est devenu puissant;
La plus fiere feroit de même.
Et lorsqu'un cœur est près de perdre ce qu'il aime,
Il découvre tout ce qu'il sent.



Oüi, j'aime Licidas, pour lui mon cœur soûpire,
Je veux me soulager, à force de le dire.

SCENE II.

DE'LIE, FLORICE.

FLORICE.

HE bien, qu'avez-vous sçû, Bergere? Vos Amans,
A Smyrne, ont-ils trouvé des objets si charmans,
Que de les adorer, ils n'ayent pû se défendre?

DE'LIE.

En ce que Célidan a dit à Périandre,
Il a justifié ces Bergers pleinement:
Et ce grand homme agit si généreusement,
Qu'il a, par des bontez à chacun favorables,
Fait, par les innocens, pardonner aux coupables,
Et voulu, les ayant rendu tous satisfaits,
Que du tour de Philene, on ne parlât jamais

FLORICE.

Cet éclairciſſement flate un peu ma triſteſſe
Et mon cœur, pour Philene, ayant trop de
foibleſſe,
Oſe eſperer encor, qu'il verra quelque jour,
De ſon eſpoir mourant, renaître ſon amour.

DE'LIE.

A ce que vous croyez, je vois quelque appa-
rence.

FLORICE.

Mais, de vos deux amans ayant ſçû l'innocence
Vous devez.....

DE'LIE.

Je ne dois en l'état où je ſuis
Qu'abandonner mon cœur aux plus crüels
ennüis.
Le Sort, l'injuſte Sort, m'enleve une Bergere;
Qui m'aima tendrement, & me fut toûjours
chere;
Il me prend Licidas... Mais Orphiſe, en ce
lieu,
Me cherche pour me dire un éternel adieu.

FLORICE.

Comme elle fut toûjours de votre confidence
Votre entretien n'a pas beſoin de ma préſence,
Je vous laiſſe avec elle.

SCENE III.

DE'LIE, ORPHISE.

DE'LIE.

HE' bien, Bergere, hé bien?

ORPHISE.

Que mon malheur eſt grand!

DE'LIE.

Que je me plains du mien;
Puiſqu'il faut que le Sort pour jamais nous ſépare!

ORPHISE.

Je lui dois obéïr.

DE'LIE.

Mais il eſt trop barbare.

ORPHISE.

Périandre vous plaint; & Licidas, dans peu;
Doit par ſon ordre auſſi, vous venir dire adieu.

DE'LIE.

Licidas va venir!

ORPHISE.

Vous l'allez voir, Bergere.

DE'LIE.

Ah ! que le Sort ſe montre à mes deſirs, contraire !
Il doit partir après.

ORPHISE.

Nous partirons tous deux.

DE'LIE.

Quoi ! ce charmant Berger pour qui j'ai fait des vœux,
Ce génereux amant qui m'a ſauvé la vie ;
S'en va donc !

ORPHISE.

Avec lui je quitte ma Patrie.

DE'LIE.

Licidas !

ORPHISE.

Ah ! Bergere, avoüez franchement,
Que vous me plaignez moins que ce fidelle Amant :
Mais pour vous conſoler. Céliante vous aime,
Et vous devez aimer Céliante de même.
Céliante vous reſte, & pourra bien....

DE'LIE.

Hélas !
Quand je ſonge au départ du Berger Licidas...

ORPHISE.

Quoi ! toûjours Licidas !

DE'LIE.

Quoi ! toûjours Céliante :

ORPHISE.

Vous ſçavez que pour lui ma flâme eſt trop puiſſante.

DE'LIE.

Ne vous ai-je pas dit que Licidas auſſi....

ORPHISE.

Je ſçai que ce Berger fait tout votre ſouci.

DE'LIE.

Peut-être qu'il pourra, puiſqu'il vous ſuit en Thrace,
Un jour dans votre cœur, ſurprendre quelque place.

ORPHISE.

Celui qui reſte ici, ſera peut-être heureux ;
Et, ſeul aura le cœur que l'on croyoit à deux.

DE'LIE.

Vous le craignez, je croi.

ORPHISE.

Vous le craignez de même.

DE'LIE.

Ainſi donc, chacun craint de perdre ce qu'il aime.

ORPHISE.

Vos yeux accoûtumez à charmer ce Berger,
Une seconde fois, pourront bien l'engager:
Vous le verrez souvent, & je croi qu'en votre
ame,
Ses soins recüeilleront, peut-être, votre flâme.

DE'LIE.

En dois-je craindre moins du Berger Licidas?
S'il ne vous aime point il verra vos appas,
Et s'accoûtumant trop à voir de si doux char-
mes,
Vos yeux le forceront à leur rendre les armes.

ORPHISE.

Mais, il vous aime trop.

DE'LIE.

Il est vrai ; mais, hélas!
On oublie aisément ce que l'on ne voit pas.

ORPHISE.

Vous le craignez en vain, croyez, chere Délie,
Qu'Amour n'est pas un mal, qu'aisément on
oublie;
Je ne le sens que trop, & j'avouë aujourd'hui,
Que Céliante fait mon plus crüel ennuy:
Et quand je songe enfin qu'il faut que je le
quitte,
Contre le choix du Sort, tout mon amour
s'irrite,

Et

Et dedans ma douleur, ne se fait que trop voir.
Même, depuis le tems que je n'ai plus d'espoir,
Il me semble que tout veut partager mes peines
Que je ne vois plus rien de charmant dans ces Plaines,
Que l'Eau même en murmure, & que tous les Oiseaux
Chantent d'un ton lugubre, & parlent de nos maux;
Que les plus belles fleurs sont aujoud'huy fannées,
Que Scyre n'aura plus d'agreables journées,
Et que c'est à regret, que la clarté nous luit.
Enfin, dedans l'état où le Sort nous reduit,
Tout se montre à mes yeux, avec des couleurs sombres;
Les rayons du Soleil me paroissent des ombres:
Et songeant au sujet que cause nos malheurs,
Je crois que tout le monde a les mêmes douleurs;
Et quelquefois, aussi, dans ma peine profonde,
Je crois seule souffrir autant que tout le Monde.

DE'LIE.

Mais voici nos Amans.

SCENE IV.

DE'LIE, ORPHISE, LICIDAS, CE'LIANTE.

LICIDAS, *à Celiante, au bout du Theâtre.*

OUy, je quitte ces lieux;
Et je vais vous laiſſer ce que j'aime le mieux.

CE'LIANTE, *à Licidas.*

Croyez que j'en reſſens un déplaiſir extrême;
Et, quoique mon Rival, croyez que je vous aime.

LICIDAS.

Vous ne m'avez jamais donné lieu d'en douter.
Mais, je vois la Beauté que je m'en vais quitter;
à Délie.
Je viens vous dire adieu.

DE'LIE.

Vous venez me le dire;
Quand de vôtre innocence on vient de nous inſtruire:
Et comme je l'apprens alors que je vous perds,
Jugez de ma douleur, quand je ſonge à vos fers

LICIDAS.

Vous devez bien penser que la mienne est extrême,
Quand, tout près de partir, on m'apprend que l'on m'aime.

ORPHISE, *en montrant Céliante.*

Et nous n'avons pas moins sujet de soûpirer;
Puisque le Sort aussi s'en va nous séparer.

CE'LIANTE.

Je ne me puis lasser d'admirer son caprice;
Et je ne puis assez songer à sa malice,
De nous quatre, le Sort n'en a choisi que deux;
Mais, il nous a rendus, tous quatre malheureux.

DE'LIE.

Esperons, tout malgré le Sort qui nous menace,
Damon à tous momens peut revenir de Thrace.

SCENE V.

DE'LIE, ORPHISE, LICIDAS, CE'LIANTE, PHILENE.

PHILENE.

Sçhachez que ce Berger est enfin de retour.

LICIDAS.

Qu'a-t'il fait?

ORPHISE.

Que dit-il ?

DE'LIE.

Je crois que c'eſt l'Amour,
Qui nous voyant d'accord, aujourd'hui nous l'envoye.

CE'LIANTE.

Je crains, en eſpérant, & ma timide joye....

PHILENE.

Si vôtre amour vous fait conçevoir quelque eſpoir,
Vous devez, à préſent, ceſſer tous d'en avoir.
Damon, que nous avions fait partir pour la Thrace,
Eſperant que le Roi nous feroit quelque grace,
Avec tous nos préſens, n'en a rien obtenu,
Et depuis un moment, eſt icy revenu.
Mais, ce qui me ſurprend, c'eſt que je viens d'apprendre
Que, preſque en même tems, le triſte Périandre,
En ſoupirant, a lû des Lettres de ſon Roi,
Ce qui dans tous les cœurs, jette un mortel effroy,
Et cauſe une nouvelle, & profonde triſteſſe;
Car, chacun croit que c'eſt, dans l'ennui qui le preſſe,

Un ordre de ne rien accorder à nos vœux.

ORPHISE.

Helas!

CE'LIANTE.

Quelle disgrace!

LICIDAS.

Ah! tout nuit à nos feux.

DE'LIE.

Quoi! tout nous est contraire!

LICIDAS.

Ah! Délie.

PHILENE.

Il me semble

Que je vous vois, tous quatre, assez unis ensemble.

DELIE.

Céliante aime Orphise, & j'aime Licidas,
L'Amour en est d'accord, mais le Sort ne l'est pas.

PHILENE.

Ce n'est pas sans raison, qu'on a crû que d'Orphise,
Autrefois, ce Berger sentoit son ame éprise:
Et je m'étonne peu, qu'il vive sous ses loix,
Lorsque de Licidas, vôtre cœur a fait choix.
Je connois bien, par là, que je vous ay perduë;

Puisqu'aux voeux d'un Amant, vôtre ame s'est
rendüe.
Cela me causera quelque mauvaises nuits;
Mais, le tems qui fait tout, calmera mes ennuis,
Et pour les oublier, je vais voir si Florice,
A mes désirs encore veut se montrer propice.
Elle est femme, elle m'aime, elle est foible, &
je croy
Qu'elle est encore prête à recevoir ma foy.
Adieu, car je voi bien que trop d'amour vous lie
Vous aurez Céliante, & Licidas Délie;
Et, sans doute, l'Amour n'en auroit pas tant fait.
S'il prétendoit laisser son ouvrage imparfait.

SCENE VI.

DE'LIE, LICIDAS, ORPHISE, CE'LIANTE.

C'ELIANTE.

PEut-on, à ses discours, donner quelque
créance?
Non, nous ne devons plus concevoir d'espé-
rance.

ORPHISE.

Et, par quelle raison, pourrions nous en avoir?
Le retour de Damon détruit tout nôtre espoir.
On ne doit croire rien de ce que dit Philene;
Voyant qu'on le méprise, il rit de nôtre peine.

LICIDAS.

Quoi! c'est donc tout de bon, qu'il faut nous séparer?
Ah! plutôt à vos pieds, je devrois expirer;
L'Amour l'ordonne ainsi.

CE'LIANTE.

Quel malheur est le nôtre!
Ah! Berger, si le Sort eût choisi l'un pour l'autre;
Chacun verroit l'Objet qu'il aime.

LICIDAS.

Et pour le voir;
L'Esclave malheureux auroit-il plus d'espoir?

CE'LIANTE.

Quand l'Amour s'est rendu le maître de nôtre ame;
Il est bien doux de voir l'Objet qui nous enflâme.

LICIDAS, *montrant Délie.*

Si vous vouliez, de moi, la faire souvenir.

CE'LIANTE, *montrant Orphise.*

Si vous vouliez aussi, de moi, l'entretenir.

LICIDAS.

Mais, ne vous laissez pas surprendre par ses charmes.

CE'LIANTE.

A ses appas, aussi ne rendez pas les armes.

LICIDAS.

En la voyant souvent, vous la pourrez aimer.

CE'LIANTE.

Elle pourra, peut-être, à la fin vous charmer.

LICIDAS.

La Mort me paroîtroit, aprésent, moins barbare,
Que le cruel Arrêt du Sort qui nous sépare.

ORPHISE.

Souvenez vous de moi.

CE'LIANTE.

Que ferons nous, hélas!

DE'LIE.

Vous m'allez donc quitter, ô trop cher Licidas!

LICIDAS.

C'est le Sort qui le veut, ô trop chere Délie,
Pour qui je vais traîner une mourante vie!

Chacun regarde sa Bergere, qui répond par un regard languissant. Ensuite les deux Bergers se regardent, & se montrent leurs bergeres en soûpirant; ce qui fait un jeu müet quelque espace de tems.

ORPHISE.

ORPHISE.

Quoi! je vai perdre, donc, ce que j'aime le mieux

LICIDAS.

Quoi je vai, donc, laisser ma Delie en ces lieux!

CE'LIANTE *prénant Orphise, & la donnant à Licidas.*

Ah! puisque c'est enfin un mal inévitable,
Je mets entre vos mains, cet Objet adorable,
Ayez en soin: Et vous gardez moi vôtre foy.
Et daignez, quelquefois, vous souvenir de moi,
Le ferez vous! *Il lui baise la main.*

ORPHISE.

Allez.

LICIDAS, *donnant Délie à Célianie.*

J'en dois faire de même,
Et remettre en vos mains, aussi, tout ce que j'aime,
Tenez, ayez bien soin de cet Objet charmant,
Mais, je vais expirer, en ce triste moment,

Il tombe aux genoux de Délie.

Je n'en puis plus, & sens que toute ma tendresse
Combattant contre moi, craint que je ne vous laisse,
Mais, il le faut enfin; adieu, Bergere.

DE'LIE. *après avoir été un tems immobile, dit, en regardant Licidas.*

Hélas!

LICIDAS.

Que l'Amour, à nos cœurs, livre de grands combats!

CE'LIANTE, *à Orphise, & à Licidas.*

Après un tel effort, ôtez vous de ma vûë.

LICIDAS.

Délie lui jette un regard passionné.

Je ne puis... Mais que vois-je? Ah! ce regard me tuë.

CE'LIANTE.

Vous augmentez nos maux, Bergeres; & vos pleurs,
Loin de nous soulager, font connoître nos douleurs.

SCENE VII.

DE'LIE, ORPHISE, LICIDAS, CE'LIANTE, GARDES.

LE GARDE.

Nous ne pouvons, icy, vous laisser, davantage,

LICIDAS.

Crüel Sort !

DE'LIE.

Dessus nous, il déploye sa rage

ORPHISE.

Quoi ! donc, il faut partir !

CE'LIANTE.

Dures extrémitez !

LICIDAS.

Partons, puisqu'il le faut.

ORPHISE, *embrassant Délie.*

Adieu. donc

Comme ils sont tous tournez pour s'en aller, Périandre paroît, ce qui les oblige de s'en retourner.

SCENE VIII.

PE'RIANDRE, DE'LIE, ORPHISE, CE'LIANTE, LICIDAS, GARDES.

CE'LIANDRE.

ARrêtez,

Je viens vous annoncer d'agréables nouvelles,

Quel crüel déplaisir!

DE'LIE.

Hé quoi! nôtre bonheur
Vous fait-il soupirer?

PE'RIANDRE.

Ah! toute ma douleur
Vient de ce que mon Roi, dont la bonté m'accable,
Croit que je suis charmé d'un objet adorable:
Et que croyant son cœur atteint d'un même amour,
Pour conclure l'Hymen, il attend mon retour.
Il est vrai que Zélinde a pû toucher mon Ame,
Mais vous avez fait naître une plus forte flâme,
Et s'il m'étoit permis de pouvoir faire un choix,
Je l'oublierois bientôt, pour vivre sous vos Loix:
Et cependant, malgré l'ardeur qui me possede,
A ces heureux Bergers, il faut que je vous cede.
C'est, donc, à l'un de vous Amans trop fortunez,
Que ses divins Appas sont, enfin, destinez.
Aimez, donc j'y consens, aimez, aimez Délie,
A la voir, seulement, ma joye est infinie,
Je ressens des plaisirs, qu'on ne peut exprimer:
Mais, peut-on voir ces yeux, & ne les point aimer?

Mais, on m'en vient, pour moi, d'apporter de mortelles.
Voyez-la, donc, Bergers, regardez qu'elle est belle,
Et ne cessez, jamais, de soûpirer pour elle,
Vous n'en sçauriez trouver qui le merite mieux,
Et sa vertu répond à l'éclat de ses yeux.

ORPHISE.

Vous oubliez, Seigneur, à dire la Nouvelle,
Qui nous est favorable, & qui nous est crûelle

PE'RIANDRE.

J'en ay dit la moitié.

CE'LIANTE.

Nôtre Esprit en suspens,
Craint.....

PE'RIANDRE.

Ce qui reste va vous rendre, tous, contens.

LICIDAS.

Des Esclaves, Seigneur, pourroient-ils, jamais, l'être?

PE'RIANDRE.

Ah! vous ne l'estes plus, puisque le Roi mon Maître
Ne veut plus de Tribut, & vient de me mander
Qu'il n'avoit à Damon voulu rien accorder,

Pource qu'il prétendoit que ce Bonheur suprême
Fût, à toute cette Isle, annoncé par moi-même.
Adieu, c'en est assez, vivez toûjours en paix,
Sans craindre que le Sort vous trouble, désormais.

LICIDAS.

De vôtre Roi, Seigneur, les bontez sans exemples,
Lui doivent, dans ces lieux, faire dresser des Temples.

SCENE DERNIERE.

DE'LIE, LICIDAS, ORPHISE, CE'LIANTE.

DE'LIE, *à Licidas.*

AH! Berger.

CE'LIANTE, *à Orphise.*

Qui l'eut crû!

LICIDAS.

Quel surprenant Bonheur,

DE'LIE, *à Licidas.*

Rien ne troublera plus, désormais, nôtre ardeur.

LICIDAS.

Se peut-il qu'à la fin, mon amour vous obtienne?

CE'LIANTE, *à Orphise.*

Donnez moi vôtre main.

LICIDAS, *à Délie.*

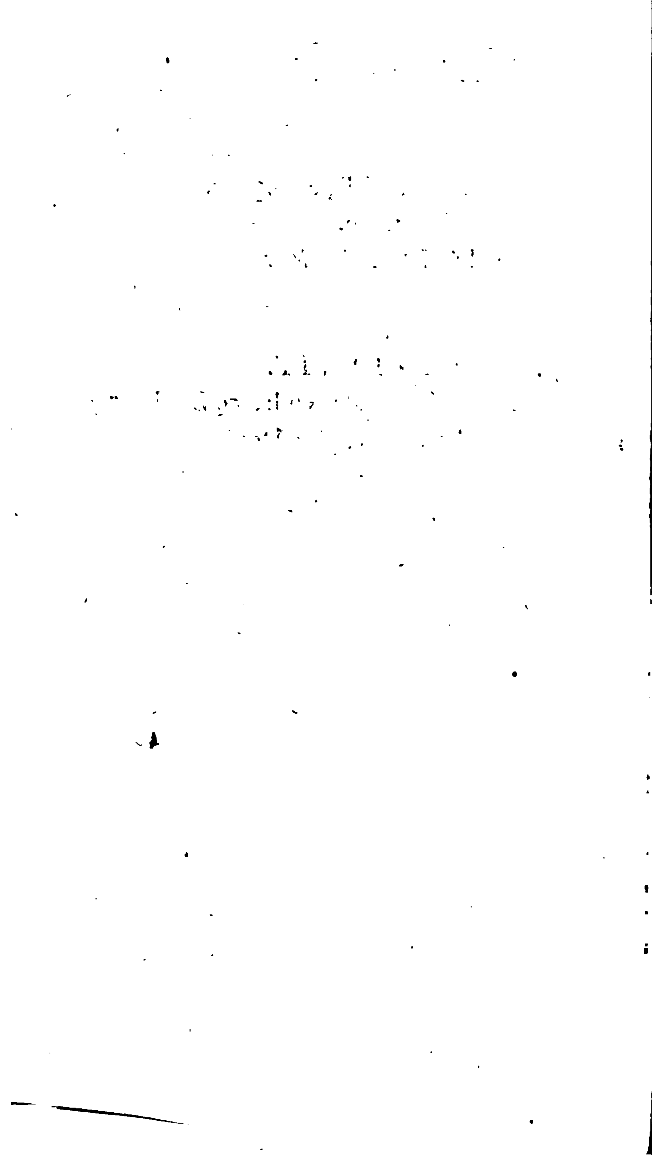
Vous, recevez la mienne.

Icy, chaque Berger passe du côté de sa Bergere.

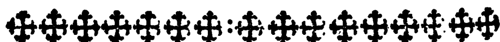
CE'LIANTE.

Allons, à toute l'Isle, apprendre ce Bonheur
Et faire succeder la Joye, à la Douleur.

FIN.



LE
PARISIEN,
COMEDIE.



ACTEURS.

Mr JEROME, Bourgeois de Paris.

Mad. JEROME, femme de Mr Jerôme.

CLITANDRE, fils de Mr. Jerôme.

Mr DESMOULINS, ami de Mr Jerôme.

GERASTE, fils de Mr Desmoulins.

ELMIRE, fille de Mr Desmoulins.

Mr GUIGNON, Notaire, frere de Mad. Jerôme.

LISETTE, suivante d'Elmire.

FRONTIN, Valet de Clitandre.

CRISPIN, Valet de Geraste.

La Scene est à Paris, dans une Cour commune à deux Maisons.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux les Oeuvres de Théâtre de Champmeſlé, dont j'ai crû que l'on peut en permettre la réimpreſſion. FAIT à Paris le 26 Mai 1735. GALLYOT

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé Pierre-Jacques Ribou, Libraire à Paris ; Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au Public, *Les Oeuvres de Théatre de Champmeſlé*, *Baron*, *La Thuillerie*, *Lafond & Barbier* ; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de continuation de privilege ſur ce neceſſaires offrant pour cet effet de le faire réimprimer en bon Papier, & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes ; A ces cauſes, voulans traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire réimprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpecifiés en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparement, & autant de fois que bon luy ſemblera, ſur papier & caractere conformes à la feüille imprimée & attachée ſous notre contreſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume pendant le temps de *ſix années* conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : Comme auſſi à tous Libraires Imprimeurs, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus énoncés, en tout ni en

partie, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titres ou autrement, sans la permission expresse & par écrit, dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires-Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelle; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Roiaume, & non ailleurs, & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglements de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres seront remis dans le même état où les Aprobations y auront été donnée ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenu pour dûëment signifié, & foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres a ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le quatriéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens trente quatre, & de notre Regne le dix-neuviéme. Par le Roy en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Regîstré sur le Registre VIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires Imprimeurs de Paris N° 731. fol. 719. conformément aux Anciens Reglemens, confirmé par celui du 29 Février 1723. A Paris le treizième Février mil sept cens trente-quatre.

Signé, G. MARTIN. Syndic.



LE PARISIEN.
COMEDIE.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, FRONTIN.

FRONTIN, *à demi endormi, bâillant se frotant les yeux, & s'allongeant.*



A, ha, ha, le ſommeil regne encor ſur mes yeux.
Qui vous oblige donc d'être ſi matineux ?

CLITANDRE.

Peux-tu le demander ? J'aime, j'adore Elmire.
Depuis un mois pour elle à peine je ſoûpire ;
Cependant je ſuis d'elle abſent depuis dix jours :

Ardent, pressé de voir l'Objet de mes amours,
Je reviens... Mais il dort, le Fat me desespere.

FRONTIN.

Ah, ah, prenez-vous-en à Monsieur votre pere!
A sa maison des Champs, dans un travail sans fin,
J'ai moins eû de repos, moins dormi qu'un Lutin.
J'arrive hier, je me couche, & j'éteins ma lumiere,
Croyant qu'un long sommeil dût fermer ma paupiere,
Alors qu'à mon oreille une voix retentit,
Vôtre incivile main m'arrache de mon Lit.
A peine sur ces töits voit-on briller l'Aurore?
Et vous vous étonnez dequoi je dors encore.

CLITANDRE.

Hé dans cette maison dont tu te plains ici,
Ai-je eu plus de repos? Ai-je eû moins de souci?
Que mon pere est étrange!

FRONTIN.

Oh l'heureux mal encombre,
Qui lui pourroit des Morts faire augmenter le nombre.

CLITANDRE.

Non, Frontin, ſon trépas ne fait point mes
ſouhaits,
Je ſouhaite qu'il vive, & long-tems, Frontin;
mais...

FRONTIN.

Hé c'eſt ce chien de mais qui me met en colere
A l'âge de vingt ans a-t-on beſoin d'un pere ?
Car, s'il faut s'expliquer franchement entre
nous,
Je vois un grand divorce entre l'argent & vous.
Le Marchand fatigué de faire des avances,
Ne prétend plus fournir à vos folles dépences,
De vos fréquens emprunts, l'Uſurier mécon-
tent,
Pour ne plus rien prêter, en jure tout autant.
Chacun d'eux ſe fondoit ſur le trépas d'un pere;
Mais il ſe hâte peu, le bon homme; au con-
traire,
Son cœur avide au gain, ſe nourrit de procès;
Des repas meurtriers il abhorre l'excès,
Un régime de vivre allonge ſes années;
La Fortune à plaiſir lui file des journées,
Il ſe couche aſſez tôt, ſe leve aſſez matin,
Et n'a point de commerce avec le Médecin.

J'ai beau par mes discours, pour attraper le
monde,
Dire qu'il va mourir, sa face rubiconde,
Aux yeux de tous les Gens me donne un dé-
menti,
De nos façons d'agir chacun est averti,
Pour nous, Crédit est mort, tout nous devient
contraire,
Et je ne voi qu'un deüil pour nous tirer d'af-
faire.

CLITANDRE.

Non, non, ses biens pour moi n'ont point
assez d'appas,
Pour me faire un moment souhaiter son trépas.
Si je formois des vœux dans l'ennui qui m'ac-
cable,
Ce seroit pour fléchir son cœur inéxorable,
Qui prétend, m'a-t-il dit, dans peu me marier;
Mais en vain à quelqu'autre il veut m'associer;
Sans Elmire il n'est point pour moi de mariage.
Te souvient-il du jour que sa charmante Image
Parut à mes regards pour la premiere fois?
Sa beauté, sa vertu, me mirent sous ses loix.
Avec quelle douceur, avec quel air modeste,
Elle me fit sçavoir cet accident funeste,

Ce malheur en effet le plus grands des malheurs ?
Je l'avoüerai, Frontin, touché de ses douleurs,
De mon peu de pouvoir, je fis offre à ses charmes,
J'emploiai tous mes soinspour essuyer ses larmes,
Et pour soûmettre enfin sa sévere raison,
A vouloir accepter de moi cette maison ;
Sa principale entrée est dans la grande ruë,
Mais elle a dans ces lieux une secrette issuë,
J'entre sans être vû chez elle, je la voi...
Non, Frontin, sa rencontre est un bonheur pour moi.
Des vices dangereux je suivois trop la route,
Le Ciel me l'envoya pour m'en tirer.

FRONTIN.

J'en doute.

CLITANDRE.

Quoi! Frontin? croirois-tu que ses jeunes appas..

FRONTIN.

Non, je n'en dirai mot, ne la connoissant pas;
Mais je ne suis point Homme à me prendre à la mine,
Elle ne me plaît point quand elle baragoüine,

Et je n'entens non plus son bizarre jargon,
Que le haut Allemand, ou que le bas Bréton.

CLITANDRE.

Ni moi non plus, Frontin, sa Suivante Lysette
M'explique ses discours, & nous sert d'Interprete;
Je ne voi dans ses mœurs que de la pureté;
Qui te fait soupçonner de son honnêteté?
Di-moi? Par quelle preuve?

FRONTIN.

Elle est Italienne;
Son partage est l'esprit, la ruse est son domaine,
Et je croi franchement, pour ne point dire pis,
Que la sincerité n'est pas de son Pays.

CLITANDRE.

Abus. La bonne foi par tout trouve un azile;
Et dans chaque Climat elle a son domicile;
Elmire la possede au souverain dégré;
Mais comme mon retour est par elle ignoré,
Je me fais un plaisir de la pouvoir surprendre;
Quelque matin qu'il soit, je ne m'en puis défendre.
Allons.

Géraste paroît suivi de Crispin. Il ouvre la porte de la maison d'Elmire avec un Passe-par-tout.

FRONTIN.

Monsieur, un Homme ici porte ses pas;
Suivi de son Valet.

CLITANDRE.

Je ne le connois pas.

FRONTIN.

N'est-ce point quelqu'ami d'Elmire?

CLITANDRE.

Il s'en approche.

FRONTIN.

C'est un Passe-par-tout qu'il tire de sa poche;

CLITANDRE.

La porte s'ouvre,

FRONTIN.

Il entre.

CLITANDRE.

Ah! Frontin, qu'ai-je vû?
Ciel!

FRONTIN.

Ce que je craignois est trop vrai.

CLITANDRE.

Qui l'eût crû!
Si matin recevoir un Homme.

FRONTIN.

En votre absence;

Le Drôle avec la Belle aura fait connoiſſance...

CLITANDRE.

J'aurois mis cette main au feu, que ſes appas...
Heurte, frappe, Frontin, jette la porte à bas.

FRONTIN.

Le bruit que cauſera l'ardeur qui vous tranſporte,
Pourra par votre pere être entendu.

CLITANDRE.

Qu'importe?
Un amour en fureur peut-il rien ménager,
Quand de cette façon on oſe l'outrager?
Frappe, dis-je, obéïs à ma flâme trompée.

FRONTIN.

Cet Homme à ſon côté porte une longue épée,
Vous n'avez qu'un coûteau, fi...

CLITANDRE.

Poltron! ôte-toi.

FRONTIN.

Il va chercher malheur. Ciel!



SCÈNE II.

CLITANDRE, FRONTIN, CRISPIN.

CRISPIN, *ouvrant la Porte, après que Clitandre y a frappé*

QUi frappe ?

CLITANDRE.

C'est moi.

CRISPIN.

C'est un peu rudement frapper à cette porte, Monsieur.

CLITANDRE.

J'ai mes raisons pour frapper de la sorte.

CRISPIN.

Quelles sont ces raisons, peut-on le demander ?

CLITANDRE.

De quel air ce Maraut vient ici m'aborder !
Comment ! Coquin :

Il lui donne un soufflet.

CRISPIN.

Cet homme a la main un peu prompte.

CLITANDRE.

C'est bien à toi, faquin, que j'en dois rendre compte.

SCENE III.

CLITANDRE, GERASTE, CRISPIN, FRONTIN,

GE'RASTE *à Clitandre qui veut entrer.*

Que voulez-vous ?

CLITANDRE.

Entrer là-dedans.

GE'RASTE.

Et pourquoi ?

CRISPIN, *à Géraste.*

Gardez qu'il ne vous donne un soufflet comme à moi.

GE'RASTE.

Un soufflet ! insulter mesGens en ma présence?

CRISPIN.

Tâtez.

GE'RASTE *mettant l'Epée à la main.*

Voici qui va punir son insolence.

FRONTIN.

Monsieur, un Homme ici porte ses pas;
uivi de son Valet.

CLITANDRE.

Je ne le connois pas.

FRONTIN.

'est-ce point quelqu'ami d'Elmire?

CLITANDRE.

Il s'en approche.

FRONTIN.

:st un Passe-par-tout qu'il tire de sa poche;

CLITANDRE.

porte s'ouvre,

FRONTIN.

Il entre.

CLITANDRE.

Ah! Frontin, qu'ai-je vû?
iel!

FRONTIN.

Ce que je craignois est trop vrai.

CLITANDRE.

Qui l'eût crû!
i matin recevoir un Homme.

FRONTIN.

En votre absence;

SCENE V.

GERASTE, CLITANDRE, ELMIRE, LYSETTE.

LYSETTE, *à Clitandre.*

QUe faites-vous, Monſieur ? Calmez cette colere,
Vous offenſez Elmire, & cet homme eſt ſon Frere,
C'eſt Géraſte.

GERASTE *embraſſant Clitandre.*

Excuſez mon incivilité,
Et pardonnez de grace à ma témerité.

CLITANDRE *embraſſant Géraſte.*

Revenu d'une erreur dont mon ame eſt confuſe,
C'eſt moi, Monſieur, c'eſt moi qui vous demande excuſe.

ELMIRE *à Clitandre.*

Diſcreto, Cavalier, piú degna mercede richiedevi da noi,
Petto ſi corteſe, ah ch'in vederlo ricever, ingiurie, doue
Meritava premii. Il dolor mi traffige il ſeno.

CLITANDRE *à Lysette.*

Madame... Que dit-elle ?

LYSETTE.

Elle dit que son cœur
Souffre de ce désordre une extrême douleur,
De voir que vos bontez sur elle répanduës,
Par son Frere aujourd'hui soient si mal reconnuës.

CLITANDRE.

Ah! Madame, il n'en faut accuser que mon cœur,
On ne peut trop punir sa brutale fureur;
Méconnoître, insulter, & combattre le Frere,
D'une Dame, pour lui, si touchante & si chere!

ELMYRE *à Lysette.*

Cosa dicè ?

LYSETTE.

Signora égli è un buon figliolo, è credo ch'in tuetto Parigi
Non c'é ne un meglior.



SCENE VI.

GE'RASTE, CLITANDRE, ELMIRE, LYSETTE, FRONTIN.

FRONTIN *armé de pistolet & d'épée, un fusil à la main.*

RAngez-vous, gare, gare, ôtez-vous de ma vûë,
Avecque ce fusil il faut que je le tuë.

GLITANDRE.

Que vient brutalement faire ici ce marant?

FRONTIN.

Par la mort, par la tête, il faut faire le saut..

LYSETTE.

C'est le frere d'Elmire, arrête, arrête, infâme.

FRONTIN.

Quoi, Lysette, Monsieur est frere de Madame.

LYSETTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Tout-de-bon?

LYSETTE.

Chose sûre.

FRONTIN.

En ce cas
J'appaiſe ma colere, & met les armes bas.

CLITANDRE *à Geraſte.*

Excuſez ce valet, dont la brutale audace
Venoit réïterer...

GE'RASTE.

N'en parlons plus, de grace.
Je ſuis à vous, Monſieur, & vous voyez en moi
Un Capitaine en pied du Régiment du Roi,
Député du Quartier pour faire une Recruë.
Je rencontrai Lyſette en la prochaine Ruë.
Je fus par ſon moyen introduit chez ma Sœur,
Où j'appris que touché de notre affreux malheur,
Vous aviez par vos ſoins, en ame génereuſe,
Adouci, conſolé ſa vertu malheureuſe.

CLITANDRE.

Ah! de grace épargnez....

LYSETTE.

Monſieur eſt de ces gens
Qui ſe font diſtinguer par des ſoins obligeans,
Mais dont la modeſtie, à vrai dire, ſe fâche,
Lorſque l'on met au jour ce qu'ils veulent qu'on cache,

Je le connois, Helas ! qu'aurions-nous fait
sans lui ?
Vous pouvez l'éprouver pour vous-même
aujourd'hui,
Vous demandiez au Ciel quelque Dieu tutélaire,
Vos vœux sont exaucez, Monsieur est votre
affaire.

GERASTE.

Comment ? se pourroit-il qu'il eût besoin de
moi.

CLITANDRE.

à Lysette.

Elle ne sçait, Monsieur ce qu'elle dit ; Tai-toi.

LYSETTE *à Géraste.*

Mon Dieu, que de façons : je le connois, vous
dis-je,
Eprouvés son conseil sur ce qui vous afflige.
à Clitandre.
En peu de mots, Monsieur, voici son embarras,
Il doit de pied-en-cap habiller ses soldats.
Il attend pour cela de l'argent dans quinzaine :
Il se trouve aujourd'hui qu'un certain Capitaine,
Ayant fait faire ici, par la gloire animé,
Des habits pour les siens, vient d'être réformé.

N'en

N'en ayant plus besoin, il cherche à les revendre;
En y perdant moitié, le Fripier les veut prendre;
Monsieur, un peu moins Juif, les a pris pour un quart;
C'est donner, mais il faut dans deux jours au plûtard.
Délivrer ces argent au defunt Capitaine;
Il n'a point cet argent, voilà toute sa peine.

CLITANDRE *à Géraste.*

Qu'a cela de fâcheux pour m'en faire un secret?
Vous servir est ma joïe, & j'aurois du regret
Si quelqu'autre que moi vous rendoit cet office.

GE'RASTE.

Monsieur....

CLITANDRE.

Montons là-haut.

GE'RASTE.

Quoi? sans que je rougisse,
Puis-je accepter, après vos bontez pour ma Sœur?...

CLITANDRE *à Frontin, apres qu'ils sont entrez.*

Montés-là-haut, vous dis-je. Entrons, Frontin.

FRONTIN.

Monsieur ?

CLITANDRE.

Tu le voi. J'ai besoin, mon cher, de cent Pistoles,
Il faut me les trouver.

FRONTIN.

Comment ?

CLITANDRE.

Point de paroles,
Cherche, imagine, invente, & chez Elmire enfin,
Ne revien me trouver que l'argent à la main.

SCENE VII.

FRONTIN, *seul.*

QUel ordre ! hé le moyen d'en trouver? comment faire ?
Car enfin, le Marchand, l'Usurier, le Notaire,
Ne veulent plus donner d'argent sans Caution.
Si je pouvois duper par quelque invention
L'avare dureté du bon-homme de Pere,
Ah quels plaisirs ! Cela n'est pas facile à faire

Cependant mon esprit, c'est ce qu'il faut
trouver.
Cherchons. Mais les voici, sortons pour y
rêver.

SCENE VIII.

Mr JEROME, Mad. JEROME.

JEROME.

OUi, vous dis-je, ma femme, elle sera
vendüe.

Mad. JEROME.

Mais, mon cœur.

JEROME.

Mais, mamour, la chose est résoluë.

Mad. JEROME.

Une maison qui vaut vingt mille francs au
moins,
Où feu mon pauvre pere a donné tous ses
soins,
On ne peut, sans y perdre, aisément s'en
défaire.

JEROME.

J'ai pour la vendre en main certain Homme
d'affaire,

Mon plus proche voisin, qui depuis quatre
mois,
A ce que l'on m'a dit, la guette en tapinois.
Il a fait depuis peu planter une avenuë
D'Arbres à quatre rangs, longue à perte de vûë
Qui par moi l'autre jour au compas mesurez,
Anticipent deux pieds trois pouces sur mes
Prez,
Matiere de procès. J'ai donc en homme habile
Fait assigner mon homme à la Chambre Civile,
Je vai le chicanner tant qu'il l'achetera,
Pour finir nos débats, tout ce qu'il me plaira.
D'une maison des Champs nous n'avons plus
affaire,
Puisque dans quelques jours l'Hymen doit
nous défaire
De notre fils aîné. Pour cela j'ai fait choix
De la fille à Monsieur des Moulins, bon bour-
geois,
Au trafic étranger, instruit dès son jeune âge,
Il arrive demain d'un assez long voyage:
L'Hymen fait, pour l'instruire, & lui servir
d'appui,
Il emmene Clitandre aux Indes avec lui;

Mad. JEROME.

Aux Indes ! sainte Dame, en voici bien d'un autre.

Aux Indes ! Mon mari, quelle erreur est la votre ?

Je n'y consentirai jamais.

JEROME.

Il faudra bien.

Que vous y consentiez.

Mad. JEROME.

Moi, je n'en ferai rien.

JEROME.

Vous y consentirez, vous dis-je. Qu'est-ce-à-dire ?

Le Contrat est passé, je ne m'en puis dédire ;

Outre qu'il m'est ami depuis quinze ans & plus

Nous avons un dédit de quatre mille écus.

Mad. JEROME.

Quand vous en auriez un de vingt, il ne m'importe.

Mon fils, qui m'est si cher, l'enlever de la sorte,

Pour l'envoïer mourir chez les Topinambours ?

Avant que cela soit, on tranchera mes jours.

JEROME.

Vous verrons bien changer cette fermeté d'ame.

Mad. JEROME.

Point.

JEROME.

Si.

Mad. JEROME.

Non-fait.

JEROME.

Si-fait.

SCENE IX.

Mr JEROME, Mad. JEROME
FRONTIN,

FRONTIN.

AH! Monſieur, ah Madame!
Il eſt à vôtre fils arrivé du malheur.

JEROME.

Comment ?

Mad. JEROME.

Qu'eſt-ce ?

FRONTIN.

Hier au ſoir une grande rumeu
Se fit tout en un coup entendre dans la ruë,

On crioit au voleur, au fecours, à moi, tuë,
Lors votre fils & moi nous ouvrons nos chassis,
D'abord il reconnut la voix de ses amis;
Aussi-tôt il descend malgré ma résistance.
Il trouve que c'étoit des gens de connoissance,
Jeunes fous, emportez par les vapeurs du vin,
Qui sortant d'un repas de la Pomme-de-Pin,
Insultoient au mépris des libertez publiques;
Femmes, Filles, Garçons, jusques dans les Boutiques,
Lorsque le Guet parut, pour calmer leurs transports;
(Gens qui ne craignent rien, quand ils sont les plus forts)
A leur aspect, on vit mes Badauts disparoître,
Hors un qu'ils entraînoient en prison, quand mon maître,
Pour sauver cet ami, met l'épée à la main,
Comme un jeune Lion, il frappe, écarte enfin;
Il l'ôte de leurs mains avec beaucoup d'audace.
Mais malheureusement, il est pris à sa place.

M. JEROME.

Mon fils est en prison?

FRONTIN.

Non, mais on l'y menoit;
Ou pour en mieux parler, Madame, on l'y
traînoit,
Lorsque je reconnus le Chef de la Brigade,
Aussi-tôt avec lui je cours à l'embrassade,
Pour votre fils tout bas, j'implore sa faveur:
Lui faisant concevoir pour lui toucher le cœur,
Qu'on la reconnoîtroit avec quelques Pistoles.
Son ame s'attendrit à ces douces paroles.
Il nous mene chez lui pour mieux temporiser,
Là, sur tout le desordre il falut composer,
Après avoir oüi leurs raisons, eux les nôtres;
Nous demeurons d'accord pour les uns & les
autres,
Que tout s'assoupira moyennant cent Louis;
Et je viens de la part de Monsieur votre fils,
Qui vous prie humblement dans sa triste misere
D'envoyer cet argent pour le tirer d'affaire.

JEROME.

CentLoüis! où veut-il que je les prenne? moi!
Il veut me ruiner le Coquin, je le voi.

FRONTIN.

Voulez-vous qu'on le mene à vos yeux au
Supplice,

Vous

Vous sçavez les rigueurs de l'exacte Police;
Si ce bruit est en Ville une fois répandu,
Rien ne le sauvera, c'est un Garçon pendu.

Mad. JEROME.

Pendu ! mon fils pendu ? quel affront pour sa mere ?
Jour-de Dieu, mon mari, faites ce qu'il faut faire,
N'épargnez point l'argent pour sauver notre honneur.

JEROME.

Oüi, sur ce qu'il demande, on voit votre chaleur,
Et quand je vous propose un parti d'importance,
Vous ne me faites voir aucune complaisance;
Hé bien, je vous déclare ici qu'il périra,
Si vous ne consentez à ce qu'il me plaira.

Mad. JEROME.

Est-il tems, en raisons, d'embarasser votre ame?

FRONTIN.

Non. C'est de la moutarde après dîner. Madame
A raison.

Mad. JEROME.

Je consens à tout, suivez ses pas.

JEROME.

Cent Loüis ! mais pourquoi ne l'empêchois-
tu pas.

FRONTIN.

L'ai-je pû ? prévoyant cette fin douloureuse,
Dans mes bras j'arrêtois sa fougue impétueuse,
En me jettant par terre, il s'en est arraché.
Tâtez, j'en ai le coude encor tout écorché.

JEROME.

Allons.

FRONTIN.

Mais une chose à mon tour m'embarrasse.
Lorsque de vôtre fils je marchandois la grace,
Je le faisois passer pour un simple écolier,
Avecque cent Loüis il est franc du collier.
Mais si de votre bien, ils ont un témoignage,
Peut-être qu'ils voudront en avoir davantage ;
Et si vous vous montrez vous pourrez tout
gâter.

Mad. JEROME.

Il est vrai. N'allez pas, mon fils, vous présenter;
Donnez lui cent Loüis, qu'il y coure sans cesse.

JEROME.

Cent Loüis ? c'est beaucoup. Frontin, par ton
adresse,
Ne m'en pourroit-on point diminuer deux
tiers ?

FRONTIN.

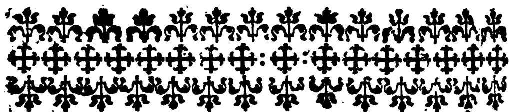
On n'en rabattroit pas seulement deux deniers
Comment ? un des Archers a deux grandes blessûres.
L'un montroit un œil noir, l'autre des meurtrissûres;
L'autre avec de grands cris pleuroit un bras rompu,
Un autre clabaudoit pour un chapeau perdu;
On a vû mille fois des Maisons fortunées,
Pour de moindres malheurs tristement ruinées
Cent Louis vous en quittent, entre-nous c'est donner.

JEROME.

Allons. A tes raisons, il faut s'abandonner;
Vien les querir. O Ciel ! que l'enfant coûte au pere,
Et que l'on nous vend cher le plaisir de le faire !

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, FRONTIN.

CLITANDRE.

QUI, moi! j'approuverois cet Hymen odieux?
J'irois passer mes jours en de sauvages lieux?
Et ma mere y consent? Elle a pû le permettre?

FRONTIN.

Pour avoir de l'argent, il l'a falu promettre:
Mais n'appréhendez rien, cet Hymen se rompra
Vous dis-je, où tout au moins il se differera:
L'ingénieux Crispin, & l'adroite Lysette,
Vont porter au bon-homme une botte secrette
De mon invention difficile à parer;
Ils se sont déguisez, allez, j'ose assurer
Qu'il n'en pourra d'abord déméler la fusée.
Puisque je l'entreprens, croyez la chose aisée:

Préfent je ferai preft à parler au besoin.
Sur tout, je vai, Monfieur, appliquer tout
mon soin
A gagner du crédit fur l'esprit du bon-homme.

CLITANDRE.

Mais il le faut duper pour une bonne fomme,
J'en ai besoin, Gérafte ici par fon retour,
Et dans tout ce qu'il dit allarme mon amour.
Sa bouche, en me parlant, adroitement publie
Qu'il prétend remener fa fœur en Italie,
S'il ne la laiffe ici dans les mains d'un époux.
Il eft Italien, c'eft-à-dire jaloux.
J'ai promis dans huit jours d'en faire mon
époufe,
Sinon il doit partir, dit-il, dans dix ou douze.
Sans argent, je ne puis, Frontin, remplir mon
fort,
Et s'il faut qu'avec elle il parte, je fuis mort.

FRONTIN.

Nous en aurons, allez, j'ai plus d'une ref-
fource
Pour tromper le bon-homme, & pour vuider
fa bourfe.
Mais quelque mal au moins que je dife de
vous,

N'allez point dire non, ni vous mettre en
couroux ;
Au contraire, appuyez auprès de votre Pere...
Mais il vient. Ecoûtez-le, & puis laissez-moi
faire.

SCENE II.

Mr JEROME, CLITANDRE, FRONTIN.

JEROME.

QUe l'on m'apporte un siége ici, Frontin; sortez.
Envisagez-moi bien, mon fils, & m'écoûtez.
Après votre action, si je n'étois bon pere,
Songez quelle seroit, contre vous ma colere,
Examinez l'abîme où vous nous aviez mis,
Votre sottise enfin me coûte cent Loüis.
Cent Loüis; c'est un prix que la jeunesse ignore.
Ma bourse en a gémi, mon cœur en saigne
encore.
Cent Loüis ! cette corde est fâcheuse à toucher.
Cent Loüis ! Ce n'est pas pour vous les repro-
cher,

Je n'ai point pour un fils un ame mercenaire ;
Mais sur cette action, plus je vous considere,
Plus cent pressentimens me donnent du souci.
En voulez-vous sçavoir la raison ? la voici.
Ecoutez ; un malheur ne vient jamais sans l'autre,
De crainte qu'un second n'accompagne le vôtre,
Abandonnez la France, aussi bien ce Païs
N'est plus pour s'enrichir, ce qu'il étoit jadis ;
Des procès épineux, la chicanne est bannie,
La foi dans le commerce est par tout retablie,
La guerre est déclarée aux pâles Usuriers.
La Finance n'est plus en pillage aux Fermiers ;
Le sort d'intelligence avec ses œconomes,
N'y fait plus qu'à pas lents la fortune des hommes,
Et comme au seul mérite il attache son choix ;
Dans tout un siecle à peine en éleve-t-il trois.
Chez un peuple plus brute, où la simple ignorance,
Au milieu des trésors, languit dans l'indigence ;
Allez, mon fils, allez par des soins diligens,
Profitant de l'erreur, où sont ces bonnes gens,
Vous ouvrir un chemin, aux fortunes heureuses,

Remporter de chez eux des Perles précieuses
Des Diamans de prix, des Rubis de valeur,
Et de l'or, des mortels le vrai chasse-douleur.
Ce Monsieur des Moulins, dont vous serez le Gendre,
Vous instruira de tout, & vous fera comprendre,
Les commerces secrets... Mais qui vient nous troubler?

SCENE III.

Mr JEROME, Mad. JEROME, CLITANDRE.

Mad. JEROME.

UN Carosse doré demande à vous parler.

JEROME.

Un Carosse?

Mad. JEROME.

Oüi, mon fils.

JEROME.

Expliquez-vous, ma *femme*,
Est-ce mâle ou fêmele?

Mad. JEROME.

Oh non, c'eſt une Dame ;
De Laquais entourée, & qui vient pour ſçavoir
Si vous êtes ici.

JEROME.

Qui feroit-ce ? Il faut voir.
Vous, mon fils, pour répondre à ce que je deſire,
Montez là-haut, entrez dans ma chambre ; allez lire
Les voyages du docte & prudent Tavernier ;
Et ceux auſſi du ſage & bon homme Bernier :
Vous apprendrez dans peu, parcourant ces Volumes,
De chaque Nation les diverſes coûtumes ;
Leur commerce, leurs mœurs, & vous vous formerez
Sur les doctes Leçons que vous y trouverez

SCENE IV.

Mr JEROME, Mad. JEROME.

JEROME.

QUelle eſt donc cette Dame ?

Mad. JEROME.

Elle est se dit Comtesse.

JEROME.

Je devine à peu près le desir qui la presse;
Cette Dame, m'amour, peut-être vient ceans
Conclure le marché de ma maison des champs.

SCENE V.

LYSETTE, Mr JEROME, Mad. JEROME, CRISPIN.

LYSETTE, *vêtuë en Dame de qualité.*

MOn Ecuyer, un siége, & vîte, le tems presse.
J'ai depuis quelques jours des marques de grossesse.
Pour conserver ce fruit digne de mes amours,
De cent précautions j'emprunte le secours.
Ne fût-ce qu'à trois pas, je ne sors point qu'en chaise,
Et je me tiens debout rarement.

JEROME.

A votre aise, Madame.

LYSETTE.

Sçavez-vous ce qui m'amene ici ?

JEROME.

Non, mais quand vous voudrez j'en puis être
éclairci.

LYSETTE.

C'est votre fils.

JEROME.

Mon fils ! qu'auroit-il fait, Madame ?

LYSETTE.

Il a pris par la vûe une certaine Dame,
Qui méprisant pour lui les premiers de la Cour,
Se trouve éperdûment sensible à son amour.
Elle n'a pû tenir contre sa bonne mine,
Elle est folle de lui.

JEROME.

C'est quelque Gourgandine ;
Sans doute.

LYSETTE.

Non, rien moins, elle est de qualité ;
Et pour vous faire voir sa grande honnêteté,
C'est que malgré l'amour qui possede son ame,
Elle n'a point souffert ses feux qu'étant sa
femme,
Ils se sont mariez tous deux.

JEROME.

Que dites-vous ?
Comment ?

LYSETTE.

Quelle est sa femme, & qu'il est son époux ?

Mad. JEROME.

Mon fils s'est marié sans notre aveu, ma mie.

JEROME.

Quelque femme sans bien, ou de mauvaise vie.
A surpris le Pendard, & corrompu sa foi.

LYSETTE.

N'en pensez point de mal, cette femme, c'est moi.

Mad. JEROME.

Vous ?

LYSETTE.

Moi.

JEROME.

Vous ?

LYSETTE.

Moi. Comment ? il semble à vous voir faire,
Qu'une Bru comme moi ne vous satisfait guere ?

Mad. JEROME.

Cet Hymen clandestin ne me dit rien de bon ;
J'ai toujours sagement élevé mon garçon,
Et s'il est débauché, c'est vous...

LYSETTE *à Jerôme.*

Faites-la taire

Ou faites qu'elle parle autrement, mon beau-
pere.

JEROME.

Votre Beaupere ? moi ! ce nom ne m'eſt point
dû.
Si jamais je le ſuis, je veux être pendu,
Et je m'inſcris en faux contre ce nom infâme ;
Allez, ce n'eſt point là l'action d'une Dame,
Abuſer méchamment de la fragilité
D'un enfant, qui n'eſt pas encore en puberté,
Le prendre en mariage au déceu de ſon pere,
C'eſt un Rapt qui mérite un ſuplice exemplaire

LYSETTE.

Quoi ! votre bouche auſſi s'accorde avec ſa
voix ;
Et que trouvez-vous donc qui vous bleſſe en
ce choix ?
On retire ſon fils des bras de la roture ;
On parfume ſa race, & Monſieur en murmure.

JEROME.

Allez. Tous vos diſcours n'ont pour moi point
de poids.
Non, vous ne valez rien. Et...

CRISPIN, *vêtu en Ecuyer.*

Doucement, Bourgeois,
Doucement. Recevez l'honneur qu'on vous veut faire,
Avec plus de respect, avec moins de colere;
Autrement....

LYSETTE.

Est-ce ainsi qu'on répond à mes vœux,
Femme aveugle, indigne homme. Allez vilains crasseux,
Allez, je ferai voir, plaidant sur ce Chapitre,
Que je suis votre Bru comme il faut, à bon titre.

JEROME.

Allez, Vilaine, avant que de l'être jamais,
Je verrai consumer tout mon bien en procès,

Mad. JEROME.

Allez, infâme, avant qu'un Juge l'autorise,
Nous mangerons plûtôt jusqu'à notre chemise.

CRISPIN.

Ma foi, si jusques-là, bonnes gens, vous plaidez,
Nous vous verrons manger..... Suffit, vous m'entendez.

LYSETTE.

Mon Ecuyer, allons chez mon Homme d'affaire
Consulter avec lui ce que nous devons faire.

SCENE VI.

Mr JEROME, Mad. JEROME.

Mad. JEROME.

AH, mon fils, que le siécle est rempli de méchans?

JEROME.

Que l'on est malheureux quand on a des enfans
Le boureau! s'alier d'une infâme vipere!
Non, ce n'est point mon fils, je ne suis point son pere,
C'est un monstre engendré d'un démon en couroux.

Mad. JEROME.

Oh pour lui, quel qu'il soit, mon fils, il est de vous,
En conscience.

JEROME.

Allez, qu'on l'appelle.

Mad. JEROME.

Clitandre.

JEROME.

Qu'il vienne donc.

Mad. JEROME,

Il vient, & je l'entens descendre;
Le voilà.

SCENE VII.

Mr JEROME, Mad. JEROME, CLITANDRE, FRONTIN.

JEROME.

QU'as-tu fait, source de mes malheurs?

CLITANDRE.

Mon pere, avec plaisir j'ai lû ces Voyageurs;
J'ai vû tout le Chapitre où l'on pêche les Perles
Et j'en étois à l'Isle où l'on trouve les Merles.

JEROME.

C'est de ton mariage, & non pas de cela;
Dont il s'agit, Coquin. Quelle vie est-cela?
S'emmouracher, Pendard, d'une gueuse! lui plaire?
L'épouser: qu'as-tu fait? Répons, boureau?

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Mon pere.

Mad. JEROME.

Parmi nous quelle exemple a pû vous enſeigner ?
Comme vous avez fait, méchant, à forligner ?
Mort de ma vie, infâme, eſt-ce de votre pere.
Eſt-ce de moi que vous l'avez appris.

CLITANDRE.

Ma mere.

JEROME.

Répons, boureau, répons, ſans faire l'interdit,
Quelles raiſons as-tu ?

FRONTIN *à Clitandre.*

Je vous l'avois bien dit ;
Que cela déplairoit à Monſieur votre pere,
Et que vous fâcheriez Madame votre mere.

JEROME *à Frontin.*

Sçais-tu ſon mariage ? as-tu ſçû le pourquoi ?
En ſçais-tu tout ?

FRONTIN.

Vraîment qui le ſçait mieux que moi ?

JEROME.

Pourquoi ne le pas rendre à nos yeux manifeſte ?

FRONTIN.

C'étoit bien mon dessein, je le voulois, mais zeste;
Dès lors que j'en parlois, Monsieur, prenant son ton.
Me venoit menacer aussi-tôt du bâton;
Disant qu'il me feroit sous ses coups rendre l'ame.
La peur d'être assommé fermoit ma bouche.

JEROME *à Clitandre.*

à Frontin. Infâme?
Mais où l'a-t-il connuë? où l'a-il pû voir? dis.

FRONTIN.

Un Dimanche, où mon Maître avoit ses beaux habits.
Il marchoit dans Paris pour se faire paroître:
Madame la Comtesse étoit à la fenêtre,
Pompeusement vêtuë, & mise galamment.
Mon Maître la charma par son ajustement,
Tout comme par le sien elle charma mon Maître.
Ils s'admiroient ainsi tous deux sans se conoître
Lorsque soit par hazard ou par malin vouloir,
La Dame de sa main laissa choir son mouchoir.
Mon Maître à l'instant court, le releve lui-même.

S'empresse, & le reporte avec un soin extrême;
La Belle le loüa de sa civilité,
Mon Maître répondit à son honnêteté;
Charmé de sa beauté, rempli de son mérite;
Il eût permission de lui rendre visite;
Elle, souple à ses vœux, lui par elle séduit;
Ils se virent le jour, ils se virent la nuit.
Comme certaines gens, cherchant ou plaïes ou bosse,
Ils se sont vûs, revûs, tant qu'on dit qu'elle est grosse.

Mad. JEROME.

Grosse! & comment mon fils a-t-il fait cela? quoi
Faire ces choses-là? tiens-tu cela de moi?
Méchant, luxurieux, tu périras, infâme.

JEROME *à Frontin.*

Mais quand ils se sont vûs, est-ce comme homme & femme?

FRONTIN.

Oüi, par une Promesse écrite de son sang.

JEROME.

à Clitandre. *à Frontin.*
Coquin? C'est quelque Gueuse indigne de son rang.

FRONTIN.

Oh non, si l'on l'en croit, elle a de la noblesse;
Car outre qu'elle prend le titre de Comtesse,
Il vient à tout moment visite à son logis,
De Ducs, de Maréchaux, de Comtes, de Marquis,
De Chevaliers, d'Abbez, tous de son parentage,
Dit-elle. Le Laquais, fait à son badinage,
De crainte de troubler mon Maître en ses amours,
Leur dit qu'elle est sortie, ils s'en revont toujours,
Et laissent seulement pour se faire connoître,
Leurs noms sur du papier qu'on lit devant mon Maître.

JEROME.

C'est pour mieux le duper; mais a-t-elle du bien?

FRONTIN.

Oh pour dire le vrai, Monsieur elle n'a rien.

JEROME *à Clitandre.*

Boureau! Quels deshonneurs tu nous fais! quel outrage!

Va, va, je sçaurai bien rompre ce mariage,
Et t'en punir, méchant.

FRONTIN.

J'en sçai bien les moyens;

JEROME.

Comment ?

FRONTIN.

Je vous l'ai dit, comme elle a peu de biens;
Je croi, dût contre moi mon Maître être en colere,
Que quelque peu d'argent vous tireroit d'affaire,
En lui donnant comptant.

JEROME.

Moi, je n'en ferai rien.
Qu'est-ce à dire ? j'irois lui donner de mon bien,
Parce qu'elle m'a fait enrager ? Quel service !

FRONTIN.

Mais elle produira sa Promesse en Justice;
Et si sur sa grossesse on lui faisoit raison,
Elle feroit coffrer votre fils en prison.
Rien n'est si dangereux qu'une femme animée;
Pour vous en garantir envoyez-le à l'armée
Quelque tems.

JEROME.

à Clitandre

C'eſt bien dit, vas-y tout de ce pas.

à Frontin.

Si tu veux m'obliger, Frontin, tu l'y ſuivras,
Ton ſalaire au retour eſt ſûr; on bat la Quaiſſe,
Pour lever des Soldats ſur le Pont-neuf ſans ceſſe.
Allez, marchez, courez vous enrôler tous deux.

FRONTIN.

Quoi! Monſieur, il ira s'enrôler comme un gueux?
Lui ſoldat?

JEROME.

Pour vanger ſa famille outragée,
Il faut qu'il mange un peu de la vache enragée.

FRONTIN.

Mais....

JEROME.

Monſieur des Moulins doit arriver ce ſoir,
De l'Hymen de mon fils il fait tout ſon eſpoir,
Nous avons un dédit par Contrat, comment faire?

Comment..... Je vai prier mon frere le Notaire,
De chercher un moyen faisable en son esprit;
Pour rompre avec honneur sans payer le dédit.

SCENE VIII.

Mad. JEROME, CLITANDRE, FRONTIN.

Mad. JEROME.

EN quel gouffre de maux plongez-vous votre pere?
Votre vergogne, ingrat, deshonore....

CLITANDRE.

Ma mere,
Cessez de vous fâcher, & pour me rendre heureux,
Depuis long-tems la guerre, ayant fait tous mes vœux,
Faites qu'à mes desirs mon pere soit sensible;
Je sens pour le commerce un mépris invincible;
Mais ne m'en blâmez point, c'est la fierté d'un sang

Que j'ai puisé ma mere en votre illustre flanc.

Mad. JEROME.

Quelle envie est-ce là ? c'est aimer la misere,
Que de vouloir aller à la guerre.

FRONTIN.

Au contraire,
Aujourd'hui la fortune avare au genre humain.
Pour faire des heureux, n'offre que ce chemin,
D'abord il faut qu'il soit tout au moins Capitaine;
Sans cela...

Mad. JEROME.

Capitaine ! est-ce pas une graine
De gens qui portent tous des habits chamarrez,
Et dessus le poitrail certains colliers dorez.

FRONTIN.

Justement, ce sont eux. Que vous serez ravie,
Quand Monsieur votre fils avec sa Compagnie,
Une pique à la main, passant devant chez vous,
Viendra courtoisement pour vous saluer tous.
Vous le verrez avec une mine héroïque,
Devant vous faire & ziste & zeste avec sa pique,
Les tambours entonner un pata-pata-pon,

Et

Et les soldats, ta, ta, de leurs Mousquets.

Mad. JEROME.

Non, non;
Que l'on ne fasse point tintamarrer leurs armes;
Outre que le quartier en seroit en allarmes;
Cela pourroit casser nos vîtres.

FRONTIN.

Point du tout;
Les soldats prendront soin d'en abaisser le bout;
Mais, Madame, admirez son bonheur, je vous prie,
Aveeque de l'argent dans notre Infanterie,
Il sera Colonel. Poursuivant son destin,
Le voilà Brigadier en moins d'un tour de main;
Un peu de tems aprés courant de bande en bande,
En Maréchal de Camp, je le voi qui commande.
Qu'est-ce encore? quel bonheur au sien peut être égal?
Que vois-je! le voilà Lieutenant Général.
La fortune répand, pour comble d'abondance,
Sur son dos, un Bâton de Maréchal de France.

Il se jette aux genoux de Clitandre.

Que de biens! que d'honneurs! au rang où je
vous voi,
N'allez pas m'oublier, Monsieur, songez à
moi,

Mad. JEROME.

Faites vôtre devoir, mon fils, mort de ma vie,
Récompensez vos gens, c'est moi qui vous
en prie.

FRONTIN.

Il le fera, Madame, admirez son bonheur,
Et comme un peu de tems le rendra grand Se-
gneur,
Car de ce que je dis la preuve est manifeste,
Il a fait son devoir, allons, faites le reste.

Mad. JEROME.

Comment donc?

FRONTIN.

Il lui faut acheter un emploi
De Capitaine, & faire un effort...

Mad. JEROME.

Moi?

FRONTIN.

Vous.

Mad. JEROME.

Moi?

Jamais sur ce point-là je ne vaincrai son pere.

FRONTIN.

Hé bien à son défaut, vous êtes bonne mere;
Et je ne vous croi pas sans quelque argent caché.

Mad. JEROME.

J'en amasse où ma main n'a point encore touché,
Mais c'est pour le trousseau de sa sœur.

FRONTIN.

Hé, Madame;
Cessez sur ce projet d'embarasser votre ame;
Mon Maître qui fera notre fortune à tous,
Lui trouvera sans peine un Seigneur pour époux.

Mad. JEROME.

Se peut-il... Mais je voi mon frere le Notaire.

FRONTIN.

Il vient mal à propos. Le sot homme.



SCENE IX.

Mr GUIGNON, Mad. JEROME, CLITANDRE, FRONTIN.

Mad. JEROME.

AH ! mon frere;
Bon jour.

GUIGNON.

A tous présens & avenir, salut.
Soyez le bien trouvé, mon neveu.

FRONTIN *à part.*

Bea udébut.

GUIGNON.

Suivant l'engagement du frere, votre pere,
Par un Contrat passé par devant moi, Notaire,
Garde-notte du Roi; vous sçaurez qu'aujourd'hui,
Pour l'accomplissement des clauses d'icelui,
Le beau-pere futur, dont vous serez le gendre,
Vient d'arriver.

Mad. JEROME.

Il n'a qu'à s'aller faire pendre.
Mon fils est destiné pour un plus grand honneur:

Apprenez que bien-tôt il sera grand Seigneur.
Il fait à vos Contrats pour tout jamais la nique;
Vous le verez & ziste & zeste avec sa pique,
Pata-pon, ta, ta, ta, Brigadier, Maréchal,
Un beau colier doré, Colonel, Corporal,
Bref il sera, mon frere, un petit Dieu sur terre.

GUIGNON.

Et qui donc produira tant de grandeur?

FRONTIN.

La guerre:
Doutez-vous qu'à présent c'est un chemin à tous?
Pour parvenir, que c'est l'unique, en doutez-vous?

GUIGNON.

Non, mais nos ennemis sur lui prenant visée;
D'une bale de plomb par eux autorisée,
Par opposition peuvent le traverser.

CLITANDRE.

Hé bien, on en est quitte en se faisant penser.

GUIGNON.

Si vous mourez du coup?

CLITANDRE.

Un Tombeau magnifique;
Rendra conte aux passans de mon sort héroïque.

Mad. JEROME.

Fi, fi, je ne veux point d'honneur à ce prix-là,
N'y pensons plus.

FRONTIN.

Comment? quoi, vous croyez cela;
Pauvre femme, il n'en parle ainsi que par envie.
Je vais pour conserver votre fils & sa vie,
Chercher tout de ce pas certain homme discret,
Qui de charmer les coups a trouvé le secret;
Son art pour quelque argent, nous tirera de peine.
Et vous pour faire aussi votre fils Capitaine;
Allez nous préparer votre trésor caché.
Nous tâcherons pour l'un & pour l'autre marché,
D'en faire assez. Allez, quoi que le monde en cause,
Il sera grand Seigneur, j'en répons, bouche close.
Nous allons revenir. Mon Maître, suivez-moi.

Ils s'en vont

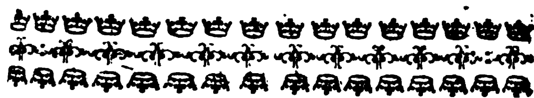
GUIGNON.

Cet Hymen est rompu donc, à ce que je voi.
Je voudrois voir mon frere, & lui faire comprendre
Que le Dédit...

Mad. JEROME.

Hé bien, allez là-haut l'attendre.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GUIGNON.

PUIS qu'il ne revient point, je retourne chez moi.
Ma fille à son retour vous lui... Mais je le voi.

SCENE II.

GUIGNON, JEROME,

GUIGNON.

SAlut, je vous attens.

JEROME.

Je sors de votre étude,
Pour vous dire...

GUIGNON.

Je sçai jà votre inquiétude,

Ma sœur m'en a fait part, je viens vous dire aussi
Que Monsieur des Moulins est de retour ici.

JEROME.

Plût au Ciel! que la mer irritée, en furie,
Aux abîmes profonds eût englouti sa vie,
Je ne me verrois pas dans le trouble où je suis.
Car mon frere entre-nous, touchant ce compromis,
Forcé par mon malheur d'en faire la rupture,
Me faudra-t-il payer le dédit.

GUIGNON.

Chose sûre:
Contrevenant vous seul aux clauses du Traité,
Il faut payer, à moins que son honnêteté
Ne répande sur vous ses faveurs coûtumieres,
Esquelles nous joindrons nos très-humbles prieres.

JEROME.

S'il étoit affligé d'un semblable malheur,
Je me garderois bien d'augmenter sa douleur;
Du dédit tout entier je remettrois la somme;
Mais s'il falloit qu'il fût pour moi moins honnête homme,
Mon frere, vous pourriez pour m'obliger un peu,
Déchirer la minute ou la jetter au feu,
Il n'a point de Copie.

GUIGNON.

Ah! qu'entens-je. mon frere!
Quel blasphême ! esperer de corrompre un
Notaire !

JEROME.

Bon. Voyez le grand mal. Quoi! pour la parenté,
Ne s'affranchit-on pas de la formalité?

GUIGNON,

Quoi..... Monsieur des Moulins paroît ici?
Silence,
Cherchez pour le toucher, toute votre éloquence;
Moi, je n'interviendrai que dans l'occasion.

SCENE III.

Mr DES MOULINS, Mr JEROME, Mr GUIGNON.

DES MOULINS *à Jerome.*

MOnsieur, je vous aborde avec confusion.
Hier je ne respirois dans une joie extrême
Que de vous embrasser, comme un autre moimême;

Aujourd'hui pénêtré d'un ſenſible malheur ;
Je viens, & ne vous voi, Monſieur, qu'avec
doulcur.

JEROME.

Déja de ce malheur on a ſçû vous inſtruire.

DES MOULINS.

Oüi, Monſieur, & je viens en ces lieux pour
vous dire,
Qu'après cet accident mon cœur en agira,
Touchant nos interêts, tout comme il vous
plaira.

JEROME.

L'homme de bien ! mes bras beaucoup mieux
que ma bouche,
Vous feront voir combien ce procedé me
touche.
Je n'attendois pas tant de votre honnêteté.

DES MOULINS.

Ni moi, Monſieur, ni moi tant de votre bonté.
Que n'ai-je une autre fille, après cette diſgrace
Qui pût de votre bru tenir ici la place !

JEROME.

Comment : que parlez vous de fille ?

DES MOULINS.

Ignorez-vous ;
Que de la mort, ma fille a ſubi le couroux ?
Je le voi, ce n'eſt pas mon malheur qui vous
fâche.

JEROME.

Oh si, pardonnez-moi. Mais faites que je sçache
Le détail de sa mort.

DES MOULINS.

Pour accomplir mes vœux,
Ma femme conduisoit notre fille en ces lieux:
Elle avoit pris la mer pour presser ce voyage,
Lorsque contre un écüeil son vaisseau fit naufrage.
Dispensez-moi du reste, épargnez ma douleur;
Dans mes tristes chagrins, si j'ai quelque douceur,
C'est de vous voir, Monsieur, sensible à mon martyre,
Jusqu'à ne vouloir rien du dédit.

JEROME.

Qu'est-ce à dire?
Je n'ai point dit cela, c'est une fausseté.

DES MOULINS.

Comment? après m'avoir fait voir tant de bonté,
Votre cœur descendroit jusqu'à cette bassesse?

JEROME.

Comment? vous voudriez fausser votre promesse,

Et vous auriez le front d'oppoſer vos refus;
Pour un méchant dédit de quatre mille écus?
Allez, ce procedé n'eſt pas d'un honnête homme.

DES MOULINS.

Quoi ! vous auriez le front de prendre cette ſomme?
Allez, vous y ferez d'inutiles effort,
Et la mort rompt toûjours les Contrats les plus forts,

JEROME

Vous prétendez par-là couvrir votre artifice;
Mais non de ce trépas, vous êtes le complice;
Vous pouviez l'envoyer par terre ſûrement;
Vous ne l'avez commiſe à ce traître élément,
Que ſur l'injuſte eſpoir, de me fruſtrer ma ſomme,
Et pour être défait d'une femme.

DES MOULINS.

Ah ! quel homme?
Qu'entens-je ! pour répondre à tant de fauſſetez,
Il me faudroit deſcendre à des extrêmitez,
Indignes de mon âge & de mon caractere.
Adieu, la vérité dans peu vous fera taire.

SCENE IV.

GUIGNON, JEROME.

GUIGNON.

MOn frere, pouvez-vous à ce point oublier...

JEROME.

Mon frere, je n'ai plus besoin de Conseiller;
J'ai soixante-cinq ans.

GUIGNON.

Comment;

JEROME.

Point de dispute.

GUIGNON.

Il s'en va.

Je ne dis rien. Adieu.

JEROME.

Vous avez la Minute;
A la bien conserver, employez tous vos soins;
N'allez pas vous laisser par lui corrompre au moins,
Mon frere je la mets sur votre conscience.
Je l'ai trop irrité par mon impatience;

Peut-être... Mais qui fait tous ces cris éclatans!
Je croi que c'est la voix de mon fils que j'entens
Oüi. C'est lui-même. Il vient. Cachons-nous pour l'entendre,
Je puis de cet endroit, tout voir & tout comprendre.

SCENE V.

CLITANDRE, LYSETTE, FRONTIN, JEROME, *caché.*

LYSETTE.

J'Ai fait mon personnage assez bien, Dieu merci.

FRONTIN.

Avec assez d'esprit, j'ai fait le mien aussi.

LYSETTE.

Par ma foi vous avez un sot homme de pere.

FRONTIN.

Le bon original aussi que votre mere,
Dans tout ce que j'ai fait, dans tout ce que j'ai dit,
Avez vous vû comment j'ai tourné son esprit?
Son cœur sur mes discours prenoit outre mesure.

La joie où le plongeoit votre grandeur future.
Je l'ai si bien tourné, je l'ai si bien touché,
Qu'il s'est ouvert à nous sur son trésor caché.
Par ma foi mon esprit est digne de loüange.

JEROME *caché.*

Ma femme à mon insçû, cache un trésor,
qu'entens-je ?

CLITANDRE.

Mais, Frontin, de mon pere, en crois-tu faire
autant ?

FRONTIN.

Pourquoi non ? Croyez-moi, c'est de l'argent
comptant.
Après l'avoir rendu ce matin doux, traitable,
Je puis tout entreprendre, & je croi tout fai-
sable ;
Cent Loüis excroquez de ce vilain Penard,
En valent mille au moins d'un autre.

JEROME *caché.*

Ah le Pendard!
Tu m'en feras raison.

FRONTIN.

Pour ce faux mariage,
Qui de toute l'intrigue est le plus digne ou-
vrage.
Outre qu'il a servi dans la nécessité,

De rupture à celui qu'il avoit contracté;
C'est une source encor pour moi de fourberies
Car il a beau forger mille chicanneries?
C'est envain qu'il tempête & qu'il fait l'obstiné
Pour le rompre; en Justice il sera condamné,
Après des pás perdus, de payer quelque somme,
Pendant qu'avec plaisir vous rirez du bonhomme,
Avecque son argent dont vous serez nanti.

JEROME *caché.*

Oh pour le coup, bourreau, vous en aurez menti.

FRONTIN.

Et comme il nous prétend envoyer à la guerre,
Quoi que le bon Vieillard soit dur à la desserre,
Je ferai près de lui joüer tant de ressorts.
Qu'il faudra, quoi qu'il fasse, ouvrir sa bourse alors.
Laissant bien loin de nous la Flandre & l'Allemagne,
Nous irons doucement passer notre campagne,
A l'Isle S. Denis, ou bien à Bagnolet,
A l'abri du Canon.

JEROME *caché.*

Ah! le chien de Valet!

Qu'il

Qu'il est fourbe !

CLITANDRE.

Oüi, déja nous avons fait partie,
Pour aller dès tantôt chercher de Compagnie,
Une Maison des Champs pour le prochain Eté,
Où nous nous puissions tous cacher en sûreté.
Nous attendons Geraste ici ; dans cette affaire
Nous étions assez mal sans l'argent de ma mere,
Il vient fort à propos pour m'ôter mon souci ;
Va le querir, Frontin, & me l'apporte ici.
Va.

FRONTIN

J'y cours.

SCENE VI.

CLITANDRE, LYSETTE, JEROME, *caché*.

JEROME *caché*.

Vainement il fera diligence ;
Il pourra me trouver en son chemin, je pense,
Mais je puis écoûter encor, n'en perdons rien.

CLITANDRE *à Lysette*.

D'Elmire & de toi, dis quel étoit l'entretien ?

Tantôt ?

LYSETTE.

Je lui parlois de votre amour pour elle.
Au récit de vos soins, à cette ardeur si belle;
Elmire en soûpirant, disoit avec rougeur,
Que pour vous en payer, c'étoit peu que son cœur.

CLITANDRE.

Quoi, Lysette ! à mes feux elle fait cette grace!
Ah ! pour reconnoissance, il faut que je t'embrasse.

Il l'embrasse.

SCENE VII.

ELMIRE, CLITANDRE, LYSETTE, JEROME, *caché.*

ELMIRE.

LYsetta, hola che deu'jo pensare di queste domestichezze ?

LYSETTE.

Dunqu'endigna son jo d'esser accarezzata ;

Bas.

lonnons lui un peu de jalousie.

ELMIRE.

Che dici traditora.

LYSETTE.

lico che mi pare se ben mi considero, che non son'jo cossi brutta, che non meritti qualche carrezze da i giovani.

ELMIRE.

h sfacciata!

LYSETTE.

uesto mio visetto, quest'occhi assassini, è questa mia.

occa vermigliuzza non sono mica sensa gratie, nò.

ELMIRE.

h Scelerata!

LYSETTE.

iano, piano. Non mi sgridate tanto: Io gli contavo l'amor che portate à lui, di che tutto gioso, m'ha carezzata com'havete veduto.

ELMIRE

i non per altro, Lysetta?

LYSETTE.

ignora no, ma quest'è pur bello par che questo vi lia martell' in testa,

ELMIRE.

on è vero Lisetta. Taci malitiosetta.

CLITANDRE.

Que te dit-elle encor ? quoi ?

LYSETTE.

Vos embrassemens
Ont mis dans son esprit, de jaloux sentimens,
Elle n'a pû vous voir m'embrasser sans colere,
Son ame s'est émuë, elle n'a pû s'en taire,
Mais ma bouche a soudain dissipé son erreur;
Entre-nous, en voyant le trouble de son cœur,
Vous pouvez vous flater d'une fortune heureuse,
Et puisqu'elle est jalouse, Elmire est amoureuse.

CLITANDRE.

Ne pourrai-je jamais sçavoir l'Italien !
Aux Champs, où nous allons, je l'apprendrai

LYSETTE.

Fort bien.
Dans Rome, en quatre mois, je l'appris chez sa mere.

CLITANDRE.

Que ne lui montrois-tu le François ?

LYSETTE.

Comment faire!
Sa mere avecque soin la cachoit à nos yeux
Mais aux champs je pourrai vous instruire tous deux.

CLIYANDRE.

Je vais pour nous trouver cette douce retraite,
Chercher présentement un carosse, Lysette;
Afin que quand Géraste ici sera rendu,
Et qu'avec notre argent Frontin sera venu,
Nous puissions sans remise, y faire diligence.
Cependant peins-lui bien ma flâme en mon absence,
Dis-lui, si de mon bien j'étois le possesseur;
Que son Hymen feroit ma joie & mon bonheur,
Que pour y parvenir, on me verra tout faire;
Jusques à souhaiter le trépas de mon pere.

JEROME *caché*.

Ah l'Impie!

CLITANDRE.

Oüi, dis-lui.

LYSETTE.

Je dirai ce qu'il faut;
Laissez-moi faire, allez, & revenez bien-tôt.



SCENE VIII.

ELMIRE, LYSETTE, JEROME *caché*.

LYSETTE.

MI fa pur gran pieta quel poverino.

ELMIRE.

Eh perche ?

LYSETTE.

Si duole della sorte contraria che lascia troppo vivere
Quell' avaro di suo padre.

ELMIRE.

Ah ! se trouass' il mio Lisetta quant' a me caro saria
Tu sai se ricca sarei, è se volontieri con Clitandro,
Spartireit tutto l'haver mio.

JEROME *sortant de l'endroit où il étoit caché.*

Je n'y comprens plus rien, ce sont des Bara-
goüines ;
Je vai leur chanter poüille en passant. Ah !
Coquines ?

ELMIRE.

Hoime.

LYSETTE.

Que vois-je ? Ah !

JEROME.

Friponne, c'est donc vous
Qui vouliez que mon fils fût tantôt votre époux ?
Qui de tous ses attraits feigniez d'être entêtée ?
Qui veniez me traiter de beau-pere, effrontée ?
Vous ne l'avez séduit, & ne faisiez cela,
Que pour le mettre aux mains de cette gueuse-là.
De ce petit endroit je viens de tout entendre;
Vous en serez punie & je vous ferai pendre.

ELMIRE.

Che brutto bestia è questa?

LYSETTE.

Quest'éil padre di Clitandro che ne minaccia di Sergenti è di prigione, & n'accusa tutte due d'hauer Sutato il figito.

ELMIRE.

O Cielo! cossi dunque si tratta una pare mia. Sappi Vecchio crudel, ch'jo son'honorata.

LYSETTE.

E' v angan' a chi nol crede cento malanni.

JEROME.

Gnan, gnan, gnan, gnan. Je voi quels desseins sont les vôtres.
Vous voulez m'étourdir par ce jargon, & d'autres;

Mais enfin la Justice, en vous pressant les doigts,
Vous fera toutes deux dans peu parler François.
Je m'en vai revenir avec un Commissaire,
Attendez moi.

SCENE IX.

ELMIRE, LYSETTE,

LYSETTE.

Quel homme ! ô Ciel, que va-t-il faire!

ELMIRE.

Che vo minacciando.

LYSETTE.

Non vi turbate punto, ch'jo va ad avisar Clitandr
D'ogni cosa intento aspettate mi qui.



SCEN

SCENE X.

ELMIRE *seule.*

IN van spera ne tormenti otrequà ó posa, chi nacque suenturata. O fortuna instabile, ma instabile, solo nel persequitarmi. Ecco mi fatta al fine segno ó berzaglio, de tuoi piu' fieri colpi. Ferma hormai, ferma la tua ruota è cicca, è volubile Dea, ma perche parlo piu con, una sorda, amor pace de i cuori a te mi rivolgo, tu sei la mia stella, la mia fortuna, la mia Deita dami, Dami soccorso, da te l'attendo, ma vedo le mie preghiere, essaudite; ecco qui senuiene Clitandro mio carro, senza dubbio ló conduce amore.

SCENE XI.

CLITANDRE, ELMIRE.

CLITANDRE.

LE Carrosse... Mais quoi ! vous êtes seule ici?

ELMIRE.

Voi vedete Clitandro una sventurata amante oltraggiata, è uillipeza dal vostro non dico ingiusto padre, che Serabbe troppo offenderui.

CLITANDRE.

Comment?

ELMIRE.

Sappiate che in quel cantone s'era rirato d'onde, Spiava tutto quel ch'abbiamo detto.

CLITANDRE.

Que me dit-elle, en me parlant ainsi?
O Ciel! qu'est devenuë, helas, notre Interprête?
Plaît-il?

ELMIRE.

Chi l'haurebbe mai creduto?

CLITANDRE.

Je n'entens rien, ô Lysette, Lysette?
Elle ne répond point, le fâcheux embarras!

ELMIRE.

A che son giunta? Hoime, non son intesa da lui.

CLITANDRE.

A bien examiner ses actions, ses pas,
Ses regards, ses discours, son air, ce front févere,
Il n'en faut point douter, Elmire est en colere

Mais contre qui? helas! feroit-ce contre moi?
Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? Madame, si ma foi
Si mon feu vous déplaît, si ma bouche indiscrete...
Elle ne m'entend pas, ô Lysette! Lysette!
Ne viendra-t-elle point pour m'ôter de fouci?

ELMIRE.

Ma folle che son'io, che non m'ingegno di spiegari
Miei pensieri con qual che cenno.

Elle fait des signes.

CLITANDRE.

Que veut-elle expliquer par ces signes ici?
Faisons tous nos efforts pour les pouvoir comprendre.

ELMIRE *montrant l'endroit où Jerome s'étoit caché.*

Sentite, il patron di questa casa, di questa casa s'era Nascostoli.

CLITANDRE.

Oüi. C'est-là ma maison. Que me fait-elle entendre
Par là? seroit-ce point dire en termes exprès,
Que j'y retourne, afin de ne la voir jamais.

ELMIRIRE *se cachant le visage.*

E cossi nascosto ei spiava senza esser veduto da noi.

CLITANDRE.

Que me dit-elle encor, en cachant ſon viſage?
Qu'elle me veut priver de cette belle image!
Ah! malheureux!

ELMIRE *montrant la place oú Jerome les a ſurpriſes & menacées.*

Et a pena di qui viſete partito ch'egli vi guinſe eportando,
Dipinto ſul viſo, è l'ira, è lo ſdegno.

CLITANDRE.

Du doigt, elle marque ce lieu;
Je l'entens, c'eſt qu'ici je dois lui dire adieu.
Cela n'eſt confirmé que trop par ſes menaces.

ELMIRE *faiſant les menaces que Jerome lui avoit faites,*

All'hora con aſpra voce è minaciante.

CLITANDRE.

Elle dit que j'en dois perdre à jamais les traces,
Et me menace en cas que j'y revienne... Hélas!

ELMIRE *levant les bras & la vûë au Ciel.*

Ci parlo di prigion, ancor ne tremo nel cuore.

CLITANDRE.

Elle hauſſe la vûë & leve au Ciel les bras.
Qu'eſt-ce qu'elle veut dire? ah! je ſuis à la gêne.
Viendra-t-il point quelqu'un pour me tirer de peine?

SCENE XII.

CLITANDRE, ELMIRE, CRISPIN,

CRISPIN.

MOnsieur, mon maître ici m'envoie expressément,
Vous dire qu'il viendra dans un petit moment.

CLITANDRE.

Sçais-tu l'Italien?

CRISPIN.

Coussi, coussi, mon Maître
Le parle.

CLITANDRE.

L'entens-tu? l'expliques-tu?

CRISPIN.

Peut-être.
Pourquoi?

CLITANDRE.

C'est que je suis dans un grand embaras.

CRISPIN.

Qu'est-ce?

CLITANDRE.

Elmire me parle, & je ne l'entens pas.
Je brûle de sçavoir ce qu'elle me veut dire,
Et Lysette n'est point ici pour m'en instruire.
Je suis au desespoir.

CRISPIN.

Quoi! ce n'est que cela?
J'en sçai, Monsieur, assez pour vous tirer de là
Laissez-moi lui parler.

CLITANDRE.

L'avanture bizarre.

CRISPIN *à Elmire.*

Seigneur a bella, parlare à mi parlare.

ELMIRE.

Lascia mi in pace villano, mal nato, in tuo raguet-tegiar, mi da fastidio.

CLITANDRE.

L'entens-tu? dy Crispin?

CRISPIN.

Oüi. Je l'entens fort bien
Mais elle y va si dru, que je n'y comprens rien.
à Elmire.
Seigneuria voulate un piu recommensare,
Et plus posemente, parlare un piu parlare.

ELMIRE.

Va via mammaluco, non mi dar più tormento; parti
Parti ti di qua Baronaccio.

CRISPIN *à Clitaudre.*

Baronna. C'est Baron que *Baronna* veut dire.
Or ce mot de Baron venant comme de cire,
Dit, qu'elle vous fera Baron sans contredit...
Qu'elle veut... A peu près, voilà ce qu'elle dit.

ELMIRE.

E pur lo tratienne, & l'escolta Clitandro!

CRISPIN.

Vous entendez cela? *Clitandro*, c'est Clitandre.
Or ce mot *Clitandro*, nous fait assez comprendre, *à Elmire.*
Qu'elle parle de vous. Hé bien, ma *Signora.*

ELMIRE.

Potessi per levarmi d'impaccio andar a volo hora.

CRISPIN.

Vous êtes un voleur! elle le dit, je pense.

ELMIRE.

Perche mi manca tal potentia.

CRISPIN.

Potentia, vous dit que... gare la potence.

ELMIRE.

Ma leviamo ci da dosso questo sciagurato dandogli
Un sciaffo su quel suo viso di scimia.

Elle lui donne un soufflet, & s'en va.

CRISPIN.

Un soufflet! votre main m'applique trop d'honneur.

Ce langage est vilain.

CLITANDRE.

Me voilà dans l'erreur;

Plus.... Mais Lysette vient pour me tirer de peine.

SCENE XIII.

LYSETTE, CLITANDRE.

LYSETTE.

AH! Monsieur, vous voilà? je suis toute hors d'haleine,

A vous chercher.

CLITANDRE.

Pourquoi?

LYSETTE.

Pour vous dire, Monsieur,

Que votre pere étoit caché là par malheur,
Lorſque vous en contiez tantôt à ma maîtreſſe.

CLITANDRE.

Que me dis-tu ?

LYSETTE.

Pour elle il ſçait votre tendreſſe.
De plus, il eſt inſtruit de la méchante foi,
Qui nous faiſoit agir, Frontin, Criſpin & moi.
De cet Hymen de bale, il ſçait les impoſtures.
Après nous avoir dit des poüilles, des injures,
Qui de la pauvre Elmire ont fait ſaigner le cœur,
Il eſt ſorti, diſant, pénétré de fureur,
Qu'il nous alloit tous deux faire mettre en
Juſtice.

CLITANDRE.

En Juſtice ! il nous faut prévenir ſon caprice.
C'eſt donc-là ce qu'Elmire en entrant dans ces
lieux,
M'exprimoit de la main, de la voix, & des
yeux ?
Il faut partir, l'argent que va donner ma mere
Vient à propos, Lyſette, & ſera néceſſaire.
Frontin paroît, Hé bien, ma mere en ce mo-
ment.
T'a-t-elle mis en main ſon tréſor ?

SCENE XIV.

CLITANDRE, LYSETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Oui vraîment,
Après quelques façons, foüillant dans sa paillasse,
Elle a pris un paquet, & rompant la liasse,
Elle a fait voir alors à mes yeux éblouis,
Tous batans neufs, soixante & six doubles Loüis.

CLITANDRE.

Bon. C'est quatorze cent & cinquante-deux livres.
Lysette!

FRONTIN.

Après, derriere un tas de méchans Livres,
Parmi l'obscurité, dans un petit coin, où
L'œil ne pouvoit rien voir, elle a tiré d'un trou,
En y fourant sa main, une méchante bource,
Qui renfermoit cent bons Loüis.

CLITANDRE.

Autre ressource

Ce sont onze cens francs, Lysette!

FRONTIN.

En dernier lieu

Derriere ce Tableau qui représente un Dieu.
Courant après un arbre, au coin de votre Salle,
Dans un méchant chausson, beaucoup moins blanc que sale,
Elle a tiré six vingt quatre demi-Loüis.
J'ai tout mis sans compter dans un sac que j'ai pris.

CLITANDRE.

Lysette!

FRONTIN.

Je prenois congé de votre mere,
Lorsqu'un Diable animé de rage & de colere,
A paru tout à coup, & me poussant à bout,
Pour nos péchez, ce Diable a fait rafle de tout.

CLITANDRE.

Ce Diable, quoi qu'il soit, sentira ma colere.
Quel est ce Diable? dy.

FRONTIN.

Ce Diable est votre pere.
Je ne sçai ni par qui, ni comment son esprit

A pû de nos secrets être si bien instruit ;
Mais après m'avoir pris avec une main forte
Notre infortuné sac, il m'a jusqu'à la porte
Conduit à coups de pieds, & de poing, me disant,
Qu'il eût voulu vous voir pour vous en faire autant,
Qu'il falloit de ce chez lui tous deux tirer nos chausses,
A peine d'habiter un cul de basses fosses.
Qn'il vous dès-heritoit. Voilà ce qu'il m'a dit ;
Et de tous nos malheurs, c'est le triste récit.

CLITANDRE *regardant Lysette tristement.*

Quel contre-tems, Lysette !

LYSETTE.

Ah ! Monsieur, quelle aubade !



SCENE XV.

GERASTE, CLITANDRE, FRONTIN.

GE'RASTE.

HE bien ; irons-nous faire un tour de promenade ?
Des ſoins du Régiment, me voilà dégagé.

CLITANDRE.

Depuis votre départ, le ſort a bien changé.
Ah Géraſte !

GERASTE.

Comment ?

CLITANDRE.

L'intrigue eſt découverte ;
Cher ami je me vois à deux doigts de ma perte,

GE'RASTE.

Quoi ?

CLITANDRE.

Mon pere ſçait tout.

GE'RASTE.

Il ſçait tout ! quel ennui !

CLITANDRE.

Encor ſi je pouvois rentrer au moins chez lui.

Foulant aux pieds devoirs, respect, obéïssance,
N'écoutant pour conseil qu'une extrême licence.
J'emploirois mes efforts à le pouvoir voler.

FRONTIN.

S'il ne tient qu'à cela, vous n'avez qu'à parler.
Je vous livre chez lui tantôt.

CLITANDRE.

Est-il possible?

FRONTIN.

Oüi, fiez-vous à moi, la chose est infaillible.

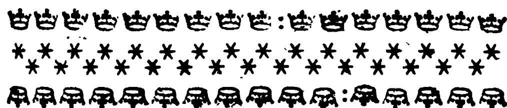
CLITANDRE.

Hé comment feras tu?

FRONTIN.

Je ferai.... Mais ces lieux;
Pour voir nos actions, peuvent avoir des yeux;
De chez lui votre pere ici bas peut descendre.
Entrons dans le logis, où je vai vous l'apprendre.

Fin du Troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mr JEROME, Mad. JEROME.

JEROME.

NON, ne m'en parlez plus.

Mad. JEROME.

Mon fils.....

JEROME.

Point de raisons.

Mad. JEROME.

Mon cher époux...

JEROME.

Abus.

Mad. JEROME.

Ecoûtez-moi...

JEROME.

Chansons.

Mad. JEROME.

Mon mari...

JEROME.

Je ſuis ſourd.

Mad. JEROME.

Mon mignon...

JEROME.

Bagatelle.

Mad. JEROME.

Au nom de notre amour juſqu'ici mutuelle.

JEROME.

Ne me parlez jamais en faveur d'un fripon.

Mad. JEROME.

J'embraſſe vos genoux.

JEROME.

Ferme. Levez-vous.

Mad. JEROME.

Non;

Cet état ſuppliant convient à ma diſgrace.

JEROME.

Levez-vous, je le veux.

Mad. JEROME.

Mon cœur...

JEROME.

Voici la place

Où je les ai tantôt entendus & ſurpris.

Mad. JEROME.

Puiſqu'ils ſont découverts, ils ſons aſſez punis,

JEROME.

Le coquin!

Mad. JEROME.

Banissez ces injures frivoles.

JEROME.

Me mentir ! m'abuser ! m'arracher cent pistoles!

Mad. JEROME.

Il a tort, mais ces cris ne vous les rendront pas.

JEROME.

D'un mariage en l'air me causer l'embaras!

Mad. JEROME.

N'êtes-vous pas heureux qu'il ne soit qu'en idée ?

JEROME.

D'une gueuse étrangere avoir l'ame obsedée !

Mad. JEROME.

N'avez-vous pas contr'eux un remede assuré ?

JEROME.

Me souhaiter la mort!

Mad. JEROME.

C'est un dénaturé,
Sans amitié pour nous, indigne de la nôtre,
Oüi. Mais en est-il moins, & mon fils & le vôtre ?
En a-t-il moins été formé de nôtre sang ?
En est-il moins sorti de vous & de mon flanc ?
En a-t-il moins émû nos ardeurs mutuelles ?

En a-t-il moins ſuccé le lait de mes mamelles?
En eſt-il moins le fruit de nos chaſtes amours?
Non, il eſt notre enfant, & le ſera toûjours;
Et ſi ſans reſpecter la bonté paternelle,
Il allume en ſon ame une ardeur criminelle,
C'eſt qu'étant jeune encore, il ſe laiſſe abuſer.

JEROME.

Non, toutes vos raiſons ne peuvent l'excuſer.
Je voudrois qu'à cette heure il fut cent pieds ſous terre,
Et pour lui ma poitrine enferme un cœur de pierre.

Mad. JEROME.

Rien ne vous attendrit: faut-il pour vous toucher,
Vous faire voir à nud mon cœur, & l'arracher?
Faut-il m'égratigner: faut-il que je m'aſſomme?
Etre inſenſible aux pleurs d'une femme! eſt-ce être homme?
Un loup ſeroit touché de mes vives douleurs,
Un tigre ſe verroit attendri par mes pleurs,
Sur le cœur d'un lion je prendrois plus d'empire,
Oüi, tous ces animaux....

JEROME.

Plaît-il: quoi? Qu'eſt-ce à dire?

Pourquoi cette saillie ? hem : à qui parlez-vous ?
Qui suis-je ? si je prend vos tigres & vos loups,
Je vous en pourrai bien donner par les oreilles.
Oüais, a-t-on jamais vû des sottises pareilles.
Taisez-vous. Je pourrois par le dépit pressé,
Peut-être à votre dam rappeller le passé,
Votre trésor caché me revient en mémoire,
Et je n'ai pas si fort oublié cette histoire,
Que je ne puisse encore vous en parler.

Mad. JEROME.

Hé bien ?
Qu'en diriez-vous ? voilà bien du can cân pour rien.
Ne l'avez-vous pas pris cet argent ? qu'est-ce à dire ?
Est-ce qu'il me pouvoit arriver rien de pire
Vous pouvez à toute heure en repaître vos yeux,
Vous pouvoit-il jamais arriver rien de mieux ?

JEROME.

Oüi, cet argent m'eût fait du profit davantage ;
Qui le laisse moisir n'en connoît pas l'usage.
Si ce trésor caché depuis le tems qu'il l'est,
Eût été dans mes mains, un honnête interêt
L'eût fait doubler, tripler, en moins de rien.

Mad. JEROME.

Qu'importe;
Je voudrois, puiſqu'il m'eſt ravi de cette ſorte,
Qu'il n'eût jamais été.

JEROME.

Quel blaſphême! Ecoûtez;
Apprenez à vous rendre humble à mes volontez,
Où ma main par l'honneur, trop long-tems retenuë,
Pourra... Mais quel objet ſe préſente à ma vûë?
Oſes-tu bien encor paroître devant moi?
Coquin! es-tu trop las de vivre? approche toi,
Auſſi bien de mon bras la demangeaiſon grande
Eſt d'aſſommer quelqu'un.

SCENE II.

Mr JEROME, Mad. JEROME, FRONTIN.

FRONTIN.

C'Eſt ce que je demande;
Vos coups ne feront plus mes appréhenſions,

J'abandonne ma tête à vos confusions;
Ordonnez de mon corps, dispofez de mes membres,
Mettez-les par quartiers difperfez dans vos chambres,
Vangez-vous fans pitié, frapez, difloquezmoi.
Oüi...

JEROME.

Voilà la refrein des marauts comme toi.
Quand ils n'en peuvent plus, ils ont recours aux larmes.
Ton maître en fes amours trouve-t-il de grands charmes?

FRONTIN.

Il n'eft plus en état de vous défobéir.

JEROME.

Je t'entens. Hors d'efpoir de me pouvoir trahir
Il fait le chien couchant. Poffible fa maîtreffe,
Voyant qu'il n'avoit plus dequoi faire largeffe,
A fait à fon amour donner du pied au cu?
Avec un pied de nez le voilà confondu?
Que dit-il? que fait-il: dis? Quelle eft fa reffource?
N'ayant plus les moyens d'attenter fur ma bourfe,

A-t-il poussé des cris, a-t-il versé des pleurs ?

FRONTIN.

Une roche eût été sensible à ses douleurs.
Ayant appris par moi la Sentence mortelle,
Que portoit contre lui la haine paternelle,
Il s'est abandonné soudain au desespoir.
Quoi! mon pere, a-t-il dit, me défend de le voir ?
Je ne reverrai plus son auguste visage!
Il ne m'est plus permis de contempler l'image
D'une mere que j'aime, & qui m'est chere!

Mad. JEROME.

Hélas!

FRONTIN.

Ensuite promenant sa douleur à grands pas,
Faisant des vœux au Ciel, pour appaiser votre ire,
Je voyois son esprit prêt d'entrer en délire,
Quand le Ciel a semblé repondre à sa ferveur,
Nous montrant le minois de votre Procureur.
Dabord le petit homme après les réverences,
Sans songer à la suite, ainsi qu'aux conséquences,
A dit à votre fils en termes de Palais,
La cause, le détail, & l'état d'un procès,
Que vous aviez vous-même intenté dans les formes,

Contre un de vos voisins d'Argenteüil, pour
des Ormes ;
Puis il s'en est allé sur vos prétentions.
Mon maître alors a fait mille réflexions.
Oüi, s'est-il écrié. Frontin, servons mon pere,
Une occasion s'offre, appaisons sa colere,
Allons, marchons, courons le défendre aujourd'hui,
Montrons-nous dignes fils d'un tel pere que
lui.
Contre ses ennemis déployons mon courage,
Son honneur offensé demande cet ouvrage,
Sui-moi. Sans balancer, ayant bon pied, bon
œil,
Nous avons pris tous deux le chemin d'Argenteüil,
Me contant en marchant ce qu'il prétendoit
faire,
A peine le Soleil achevoit sa carriere.
Quand chez le Jardinier nous nous sommes
rendus.
Là, sans nous épuiser en discours superflus,
Nous nous sommes chargez les mains & les
épaules,
De haches, de leviers, de cognées & de gaules,

Arrivant ſur ces lieux, où ces arbres plantez;
Elevoient votre honte & leurs témeritez,
Nous en avons compté juſques à vingt & quatre.
Que nous avons marquez tout exprès pour abattre.

JEROME.

Ah coquins! de mes jours, voilà le coup mortel,
C'eſt d'un procès civil en faire un criminel,
C'eſt d'une bonne cauſe en faire une méchante,
Je ſuis perdu, pendards, qu'elle étoit votre attente?

FRONTIN.

Ecoutez juſqu'au bout, hache en main promptement,
J'allois de chaque Ormeau ſapper le fondement,
Cependant que mon maître avec une coignée,
Que de ſa main robuſte il avoit empoignée,
Achevoit de l'abattre, où par terre jonchez,
Déja ſix ſe voyoient tout de leur long couchez.

JEROME.

Avec eux on me va taxer d'intelligence;
Je ſuis ruiné, Ciel!

FRONTIN.

Un peu de patience.

L'air frémissant du bruit qui partoit de nos coups,
Aux échos d'alentour les communiqua tous;
Qui les ayant reçûs, soudain les répeterent,
Et sans en perdre aucun au Château les porterent.
La discorde avec eux y semant la terreur,
De chaque domestique empoisonne le cœur;
De broche & de fusil, ayant la main armée,
S'en vient fondre sur nous cette troupe animée.
D'abord l'homme au fusil, devant tous s'avança,
Tire au hazard sur nous, la bale me passa
Rasibus de l'oreille, en sifflant zi, zi, zie;
Dont je crus quelque tems avoir perdu l'oüye,
Et fut trouver mon maître environ à vingt pas
Qui pour abattre un arbre encor levoit le bras,
Et l'atteignit tout droit au bas du teton gauche,
Il tomba comme tombe un brin d'herbe qu'on fauche.

Mad. JEROME.

Mon enfant est blessé!

JÉROME.

Q'ai-je entendu ? Hélas;

FRONTIN.

J'y cours, je le releve, & le prend dans mes
bras.
Réveillé par mes cris, il s'étend, & soûpire;
Il entrouvre sa bouche, & je l'entens me dire,
Va compter à mon pere, afin de m'obliger,
Combien d'arbres à bas j'ai mis pour le vanger.
Di lui que j'ai regret qu'un accident funeste
M'empêche en ce moment de couper tout le
reste,
Que mes manes pour prix d'une telle action
Demandent seulement sa bénédiction;
Qu'il l'accorde... Il vouloit poursuivre encor
son role,
Mais un hoquet mortel lui coupe la parole,
Il expire.

Mad. JEROME.

Ha, ha, ha, quelles vives douleurs!

JEROME.

Ce n'est point par des cris, ce n'est point par
des pleurs,
Qu'il faut à nos ennuis donner quelque allé-
geance,

Notre fils mort demande une illustre vengeance,
Son adverse partie a feu, ma femme, & lieu;
Dressons lui tout à l'heure un bon procès de Dieu.
La formalité veut que chez le Commissaire
J'aille porter ma plainte, allons, courons la faire.
De son heureux destin sappons les fondemens:
Que son bien soit l'objet de nos ressentimens,
Approprions-nous tout, jusqu'à la moindre obole,
Le sang d'un fils versé le demande, & j'y vole.

SCENE III.

Mad. JEROME, FRONTIN.

Mad. JEROME.

MOn fils n'est plus! faut-il qu'en la fleur de ses ans,
Ce fils me soit ravi? douloureux accidens!
Je ne reverrai plus ma chere geniture!
Hélas! ce que j'aimois est dans la sépulture!
Mais est-il bien possible, & l'as-tu vû, Frontin?

Eſt-il mort tout-à-fait ? parle, en es-tu certain?

FRONTIN

Ah Madame ! on ne peut être mort davantage,
Deux heures de mes poings j'ai frapé ſon viſage,
Mais en vain je n'ai pû le rappeller au jour.
Alors trois Païſans des cantons d'alentour
Ont paſſé. J'ai ſifflé ces perſonnes pieuſes;
Ils ſont venus. Touchez de mes larmes piteuſes,
Soudain à ma priere, à la hâte, & ſans art,
D'arbres & d'échalas ils ont fait un brancard,
Puis paſſant au travers deux ou trois longues gaules,
Ils l'ont fort bravement chargé ſur leurs épaules
Pour l'apporter ici, je les ai devancez.
Pour... Mais je les entens, & leurs ſoins empreſſez
M'ont ſuivi de bien près. Vous allez voir paroître
Le malheureux défunt, votre fils, & mon maître.

Mad. JEROME.

Ha, ha, ha, Frontin, je ne le veux point voir
Le ſang à cet objet pourroit trop m'èmouvoir,
Je vais pour m'épargner ce douloureux ſpectacle,
En retraite.

SCENE IV.

FRONTIN, *seul.*

A Présent, nous n'avons plus d'obstacle.
Approchez notre mort, le péril est passé,
Quittez & l'équipage, & l'air d'un trépassé.
Renvoyez promptement ce Convoi mortuaire
Croyez-moi, l'attirail n'en est plus nécessaire.

SCENE V.

CLITANDRE, FRONTIN, CRISPIN.

CLITANDRE.

Puis-je entrer ?

FRONTIN.

Vous voilà, Monsieur, en liberté,
e voler votre pere en toute sûreté.

CLITANDRE.

ais...

FRONTIN.

: tems est trop cher pour le perdre en paroles,

Allez, forcez, brisez le dortoir aux pistoles
Et n'appréhendez point de troubler leur repos
Employez promptement limes sourdes, marteaux,
Crochets...

CLITANDRE.

Mais si mon pere apperçoit notre feinte...

FRONTIN.

Une belle action ne souffre point de crainte
Montez. Et toi Crispin, pour nous donner du tems,
Quand son pere viendra, fai lui tes complimens,
Pour l'amuser ici parle à perte vûë.

CRISPIN.

Je t'entens.

FRONTIN.

Va l'attendre au coin de cette rue
Tu reviendras ici quand il rentrera, moi
Je vais... Mais je l'entens. Le voici, cache-toi
Son retour va tout perdre, & je tremble de crainte.



SCENE VI.

Mr JEROME, FRONTIN, CRISPIN.

JEROME.

LE Commiſſaire abſent n'a point reçû ma plainte,
Tantôt à ſon retour il me la dreſſera,
Et s'il en eſt beſoin il l'antidatera.
C'eſt mon ami. Frontin attaqué dans les formes,
L'aſſaſſin pleurera la chûte de ſes ormes ?
Il n'aura pas pour rien verſé le ſang d'un fils,
Et chaque goute au moins me vaudra cent Loüis.
Voyons ſon corps. Ma femme en entrant m'a fait dire
Qu'il eſt ici.

FRONTIN.

Je crains qu'un douloureux martyre,
Le voyant, ne vous cauſe un aſſuré trépas.

JEROME.

Ne crains rien.

FRONTIN.

Non, Monſieur, vous ne le verrez pas

Eſt-ce que ce ſpectacle a pour vous quelques charmes ?

JEROME.

Oüi, Frontin, cette vûë excitera mes larmes,
J'en ai beſoin pour mieux marquer mon déſeſpoir.

FRONTIN.

à Criſpin. *à Jerome.*
Sors. On veut vous parler.

JEROME.

Quel eſt cet homme noir,
Il a l'air d'un porteur de Billets mortuaires.

FRONTIN.

à Jerome. *à Criſpin.*
Je vai m'enfermer ſeul. Songe pour nos affaires,
A l'arrêter long-tems.

JEROME.

Que voulez-vous de nous?
Monſieur.

CRISPIN.

Bon jour, Monſieur, comment vous portez-vous ?

JEROME.

Fort mal, Monſieur.

CRISPIN.

Fort mal, je le croi bien, ſans doute;
Car dans l'affliction la douleur ne voit goûte.

C'est ce qui fait aussi..Quand on veut s'attrister..

L'ame... Vous ne sçauriez, Monsieur, vous bien porter.

JEROME.

Que voulez-vous.

CRISPIN.

Courrier d'un funeste message,
Espérant le premier avoir cet avantage,
Dès le poitron-jaquet je me suis habillé;
Voyant le tems couvert de peur d'être moüillé,
J'ai pris mon manteau noir, & j'ai chaussé mes bottes,
Pour en marcher plus vîte & pour braver les crottes.
D'Argenteüil à Paris, toûjours courant enfin,
J'ai tout au plus été six heures en chemin.

JEROME.

C'est fort bien aller. Mais pour punir cet outrage,
Il me faut des Témoins. Si dans votre Village
Vous en pouviez trouver, vous m'obligerez.

CRISPIN.

Quoi?
Il vous en faut, allez, j'en veux servir.

JEROME.

Vous?

CRISPIN.

Moi.

JEROME.

Quoi! vous prendrez la peine...

CRISPIN.

Oüi, pour votre service,
Alors qu'il vous plaira, j'irai dire en Justice
Plus que je n'ai vû.

JEROME.

Mais étiez-vous présent?

CRISPIN.

Non.

FRONTIN.

Comment donc, s'il vous plaît, pouvez-vous sçavoir...

CRISPIN.

Bon.
J'en sçai plus qu'il ne faut, car n'est-il pas vrai, dites,
De votre fils; de qui les vertus, les mérites,
La sagesse... Il est mort. Etant mort, il s'ensuit,
Que... Car l'unique espoir d'un pere étant détruit;
Que ce soit par le feu, par le fer... Il n'importe
Or, il est très-certain, Monsieur, de cette sorte,
S'il faut faire en Justice un fidele rapport,
Je puis bien assurer que votre fils est mort.

JEROME.

Ce galimathias ne dit rien & m'assomme.
Adieu.

CRISPIN.

Monsieur, sçach z...

JEROME.

Hé bien?

CRISPIN.

Je connois l'homme...

JEROME.

Quel homme?

CRISPIN.

L'homme qui...Ne m'entendez-vous pas?

JEROME.

Celui, par qui mon fils a souffert le trépas?

CRISPIN.

Oüi, lui. Je le connois, & viens vous faire
entendre,
De sa part...

JEROME.

De sa part! qu'auriez-vous à m'apprendre?
Ah mon fils! mon cher fils, ne peut m'être
rendu,
Et je veux que l'auteur de sa mort soit pendu.

CRISPIN.

Ah! si pour défâcher votre douleur qui crie;

Vous pouviez concevoir la grande fâcherie,
Qu'eût mon maître, apprenant cet accident fâcheux,
Et comme il fût fâché contre ces malheureux
Qui portant en fâcheux ces nouvelles fâcheuses
Fâcherent jusqu'aux pleurs, ces larmes larmoyeuses,
Et se fâchant pour vous, comme il en fut touché.
Comme.... Ma foi, Monsieur, il en est bien fâché.

JEROME.

Comment fâché? Croit-il m'appaiser de la sorte?
Qu'est-ce?

SCENE VII.

Mr JEROME, Mad. JEROME. CRISPIN.

Mad. JEROME.

AH! je viens de voir à travers de la porte
L'Ombre de notre fils.

JEROME.

Son Ombre!

Mad. JEROME.

Oüi, mon cœur·
Je revenois, ayant surmonté ma douleur,
Pour la derniere fois l'embrasser, quand ma
vûë,
M'a présenté (dont j'ai l'ame encore tout
émûë)
Son Fantôme foüillant dant votre coffre fort.

JEROME.

Dans mon coffre?

Mad. JEROME.

Oüi, Frontin, pâle comme la mort
Au devant de mes pas est venu pour me dire
Que c'étoit son esprit qui revient pour l'ins-
truire...

JEROME.

Non, ma femme; ce sont des contes superflus,
Quand on est une fois mort, on ne revient plus,
Chimere.

Mad. JEROME.

Ce n'est point, mon fils, une chimere;
Je l'ai vû de cent pieds plus grand qu'à l'ordi-
naire.

JEROME.

J'ouvre les yeux, ma femme, ils veulent me
tromper.

SCENE VIII.

Mr JEROME, Mad. JEROME, FRONTIN, CRISPIN.

FRONTIN *à Clitandre, dans l'aisle.*

JE vais avec l'argent le premier décamper.
Vous me suivrez.

Mad. JEROME.

Frontin vient, qui peut vous apprendre...

JEROME.

Qu'est-ce Frontin, dis-moi, que m'a-t-on fait entendre?

FRONTIN.

L'esprit de votre fils, a paru devant moi,
Avec un air affreux qui m'a glacé d'effroi,
A l'oreille tout bas m'a fait une priere.
Je cours exécuter sa volonté derriere.

JEROME.

Mais qu'emporte-tu là? montre.

FRONTIN.

N'y touchez pas.
C'est l'ame de Monsieur votre fils.

Mad. JEROME.

L'ame? hélas!

JEROME.

Montre un peu. Je veux voir comment une
ame eſt faite.

FRONTIN.

Je n'ai pas le loiſir.

JEROME.

Comment : c'eſt ma caſſette ?

FRONTIN.

Oüi Monſieur votre fils ſe trouvant débiteur,
Des emprunts qu'il a faits, ainſi qu'un mort d'honneur,
De crainte que là-bas ſon ame en fût en peine,
Avec une puiſſance au-deſſus de l'humaine,
A briſé votre coffre, & m'a mis ces dépôts
En main, pour mettre enfin ſon eſprit en repos.
Donnez, je vais porter...

JEROME.

A d'autres, je te prie.
Va, je ne donne point dans cette fourberie,

Clitandre ſort & veut s'en aller.

Ah ! Voici notre mort. Arrête. Quoi ? Fripon.
Tu viens pour me voler...

FRONTIN.

Il faut changer de ton.
Puiſqu'il a la caſſette, il n'eſt plus neceſſaire...

CLITANDRE.

Non, je ne suis point mort, il est vrai. Mais
mon pere...

JEROME.

Tu n'es pas mort! d'où vient! Pourquoi cet
homme-là,
Est-il venu chez moi me confirmer cela?

CRISPIN.

Pour éclaircir l'erreur qui fait votre surprise,
Apprenez qu'avec eux, j'étois de l'entreprise.
Je suis un fourbe.

JEROME *lui donnant un soufflet.*

Un fourbe! Ha, ha, coquin.

CRISPIN.

Et trois.
Quand nous serons à dix, nous ferons une
Croix.
Crainte de pis encor, enfilons la nenelle,
Et courons au logis porter cette nouvelle.

Il s'en va.

JEROME.

Fripon! effrontement tu te mocques de moi;
Mais un cachot dans peu me vangera de toi.

Il s'en va.

Mad. JEROME.

Je vous renonce après ce que je viens d'entendre,
Et vous ne valez pas l'un & l'autre le pendre.

SCENE IX.

CLITANDRE, FRONTIN.

FRONTIN.

L'Astre qui présidoit à ce vol malheureux,
N'est pas assurément favorable à nos vœux.
Il nous a sottement envoyé votre mere.

CLITANDRE.

Ah Ciel! Géraste attend cet argent, comment faire?
De quel front lui conter ce malheureux succès.
Frontin, auprès de lui je n'aurai plus d'accès.
Si tu...

FRONTIN.

Je ne sçai plus de quel bois faire flêche;
Mon génie accablé n'est qu'un fusil sans méche:
Non qu'il ne soit encor riche en intentions,
Mais il est maintenant pauvre en invention.

SCENE X.

CLITANDRE, ELMIRE, LYSETTE, FRONTIN.

CLITANDRE.

AH! sçais-tu, Lysette...

LYSETTE.

Oüi, Crispin, vient de tout dire.
Pour vous en consoler voici venir Elmire.

ELMIRE.

Caro Cavaliero, se del vostro affanno entra à parte il mio cuor, velo dica amore. Le vostre pene sono tanto più mie quanto so che di esse son'jo la cagione, ma se le seppi causare, le voglio anch'jo comportare, prendere quest'annello, vendetelo, impegnatelo fate neal fin, come volete, altro avanzo non ho di ben paterno. La durezza del diamante, è la riton dezza dell'aureo cerchio vi mostrin l'amor mio è costante ed eter no.

CLITANDRE *à Lysette*

Que dit-elle, Lysette, & quel est son dessein?
Dy moi, quand elle met cette bague en ma main?

LYSETTE.

Le voici. Cette bague est de Monsieur son
pere,
Qui jadis la donna dans Rome à feu sa mere.
C'est l'unique bijoux qui nous soit resté d'eux ;
A son occasion, vous sçachant malheureux,
Elmire du destin veut réparer l'outrage,
Vous la donnant pour vendre, ou pour la mettre en gage.
Jusqu'à ce que le tems ait calmé le courroux
D'un pere trop avare, & trop méchant pour
vous.

CLITANDRE.

Qui moi ! j'accepterois cela de ta maîtresse ?
Non, non, je veux lui rendre...

FRONTIN.

Attendez, rien ne presse.
Quel diamant ! mes yeux en sont tous éblouïs.
Combien l'estime-t-on ?

LYSETTE.

Quatre ou cinq cens Louïs.

FRONTIN.

Son prix sera connu de Monsieur votre pere,
Etant comme on le sçait le fils d'un Lapidaire.
Avec cette bague, en dépit du destin,

De le tromper encor j'imagine un dessein.
Oüi. Ç'en est fait, par-là je prétens le séduire.

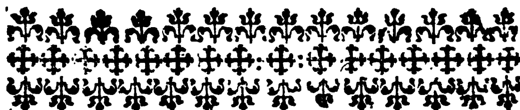
CLITANDRE.

Comment, Frontin?

FRONTIN.

Montons, je vais vous en instruire.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, GERASTE, FRONTIN, CRISPIN, LYSETTE.

FRONTIN.

AYant que d'entreprendre, examinez-vous bien.
Le dessein est gaillard, vous dis-je.

CLITANDRE.

Ne crains rien,
J'en voi la conséquence. Il est vrai c'est mon pere.
C'est perdre le respect, mais pour moi trop févere,
Pourquoi me réduit-il à cette extrêmité?
Oüi, je me veux vanger de cette dureté,
Après tout, mon dessein ne fait tort à personne,
Sur un bien que de droit ma naissance me donne.
Par avance voler ma légitime part.
C'est prendre un peu plûtôt ce que j'aurois plus tard.

FRONTIN, *à Géraste.*

D'accord, rien n'est plus clair. Mais vous dont la naissance
N'a point de droit de voler cette part par avance,
Vous sentez-vous assez de résolution,
Pour faire ce qu'il faut dans cette occasion?

GERASTE.

Moi? je sçai ce que c'est que de voler un pere
A quatorze ans je fis même chose à ma mere.
Dans le trafic mon pere espérant m'élever,
Me mandoit qu'au plûtôt j'alasse le trouver,

Pour aller avec lui faire un voyage en Perse.
Mais moi, qui n'avoit point de penchant au
commerce,
Je formai le dessein de quitter mes parens.
Ayant pris à ma mere environ mille francs,
Le sort me conduisit du côté de la guerre,
Où bravant ce que craint le reste de la Terre,
En cent occasions, j'ai grace au Ciel appris,
A n'appréhender rien pour servir mes amis.

FRONTIN.

Peste! en beaux sentimens la guerre est instructive.
Orça, nous allons donc agir quoiqu'il arrive,
Car, pour Lysette, ardente à tout exécuter,
Nous n'avons pas besoin de la solliciter.
A cet air résolu que son front fait paroître,
A cette ardeur d'agir, elle nous fait connoître
Que dans l'occasion prompte à se signaler,
Elle n'est ni d'humeur, ni fille à reculer.

LYSETTE.

N'en pense point railler.

FRONTIN.

Non, je te rends justice,
Depuis que dans ce siécle où regne l'artifice,
Les femmes à fourber ont trouvé des appas

J'en ai vû punir cent qui ne te valoient pas.

LYSETTE.

C'est toi, qui le premier m'en as montré l'usage.
Aussi pour te payer de cet apprentissage,
J'espere que le Ciel favorable à ma voix,
Fera publiquement couronner tes exploits.

CLITANDRE.

Ne perdons point le tems en discours inutiles.

FRONTIN.

C'est bien dit. Employon-le à des soins plus fertiles.
Allez vous préparer, & revenez ici.
à Crispin.
Tu demeures. Va donc te préparer aussi.

CRISPIN.

Avant que de partir, apprens moi je te prie;
Frontin, si dans le cours de cette fourberie;
Quelque soufflet m'attend?

FRONTIN.

Oh pour des soufflets non;
Va nous prenons la chose un peu plus haut d'un ton.
Une passe au colet en est le prix.

CRISPIN.

Oh passe;

Car de tant de soufflets, tout-franc ma joüe est
lasse.

Il s'en va.

FRONTIN.

J'ai l'air sous cet habit d'un Mars en racourci.
Avec ce front soldat, rodons autour d'ici,
Une seconde fois du bon-homme de pere,
Nous aurons la cassette, &c.... Mais avec son
frere
Je l'apperçoi qui vient. Sortons.

SCENE II.

Mr GUIGNON, Mr JEROME

Mr GUIGNON.

Sans complimens
Vous me voyez ici porteur des sentimens
De Monsieur des Moulins, pour fuir la pro-
cedure:
Je viens sçavoir de vous si vous voulez con-
clure
Un accord avec lui, pour rompre le dédit
De quatre mille écus portez dans le susdit,
Il vous en donne deux payables dans une heure
Moyennant

Moyennant quoi vers vous, franc & quitte à demeure ;
Et dans un bon Ecrit que vous lui passerez,
De vos prétentions vous vous désisterez.
De faire cet effort vous sentez-vous capable ?

JEROME.

La somme, dites-vous, dans une heure est comptable ?
Des douze mille francs, ce n'est que la moitié.
Mais, n'importe, en faveur de la bonne amitié
Que j'ai toujours pour lui, quoi qu'il ait pû me faire,
Je n'ai de volonté que la sienne, mon frere.
Le Ciel m'en est témoin ; oüi, charitablement
J'accepte le parti.

GUIGNON.

L'effort est grand vraîment.
Il viendra vous querir lui-même pour vous rendre
Tous deux dans mon Etude, où je vais vous attendre.
Adieu. *Il s'en va.*

JEROME.

Deux mille écus. Bon, c'est autant de pris.
Pour appaiser le trouble où flotent mes esprits,

Cet argent à propos... Mais que vois-je paroitre?
Que viens-tu faire ici?

SCENE III.

Mr JEROME, FRONTIN.

FRONTIN.

De la part de mon maître
Et de la mienne aussi, je viens vous annoncer
Une guerre éternelle à ne jamais cesser,

JEROME.

Quoi? Coquin...

FRONTIN.

Apprenez, chétive créature;
Avant que d'en venir brusquement à l'injure,
A connoître les gens devant qui vous parlez.
Sous l'étendart de Mars nous sommes enrôlez,
Mon maître & moi. Soldats des pieds jusqu'à la tête,
Venez, petit bourgeois, venez d'un air honnête
Rendre pavillon bas, ce que vous devez tous;
Vous autres Casanniers, aux Soldats comme nous.

JEROME.

Toi Soldat. Ah vraîment le changement est
drôle.
Pour épouster un peu cet Amadis de gaule,
Un bâton, un bâton.

FRONTIN.

Ah ventre, ah tête, ah mort;
Bâtonner un Soldat! Lâche, arrête, ou ton sort,
Contre qui vieux Penard déja ma bile gronde,
Pourroit bien sans Trompette aller en l'autre
monde.

JEROME.

Je te crains bien. Approche. Il faut qu'à tours
de bras
Je te donne cent coups.

FRONTIN.

Ne vous y frotez pas,

JEROME.

Que n'ai-je quelque outil pour te casser la tête!
Mais n'importe, ces poings...

FRONTIN.

Ne soyez pas si bête.

JEROME.

Tu fuis; lâche, attens-moi, cette main que
voilà;
De soufflets...

FRONTIN.

N'allez pas vous joüer à cela.

JEROME.

Poltron!

FRONTIN.

Pauvre homme, allez je vous donne la vie.

JEROME.

Le vaillant Champion!

FRONTIN.

Mais je vous signifie;

Qu'avant qu'il soit demain vous sçaurez qui je süis.

JEROME

Et que me feras-tu?

FRONTIN.

Craignez ce que je puis.

JEROME.

Qui moi te craindre?

FRONTIN.

Oüi, vous. D'un danger manifeste

Vous êtes menacé. Je vous l'annonce.

JEROME.

Zeste.

FRONTIN.

Pour vous porter au cœur les coups les plus profonds,

Vous serez attrapé par moi.

JEROME.

Je t'en répons.

FRONTIN.

Oüi, oüi, pour nous vanger de votre humeur avare,
Nous aurons la cassette encore un coup.

JEROME.

Tarare;

FRONTIN.

Ou demain, ou tantôt, ou ce soir, jour ou non,
Nous vivrons à gogo de votre argent.

JEROME.

Bon, bon.

FRONTIN.

Oüi, malgré vos bons bons, vos zestes, vos tarares,
Et vos je t'en répons, inhumains & barbares,
Mon maître, & moi, nous vous volerons, & ceci,
Est plus vrai, qu'il n'est vrai que vous êtes ici.

JEROME.

Oüi, malgré tes projets, tes soins & ta menace,
Je me moque de toi. Pour vous le cœur de glace,
Je vous ferai, ton maître & toi, pendre, & cela
Est plus vrai, qu'il n'est vrai, coquin, que te voilà.

FRONTIN.

Nous verrons qui de nous sera plus veritabl

JEROME.

C'est trop long-tems souffrir ta présence cou
pable,
Ote-toi de mes yeux, sors, Traître, ou m
fureur
Déchargera sur toi les chagrins de mon cœu
Voyez comme de moi cet insolent se joüe;
Mais si je le tenois...

SCENE IV.

JEROME, LYSETTE,

LYSETTE.

MOnsieur...

JEROME *lui donnant un soufflet.*

Coquin!

LYSETTE.

La joüe

JEROME.

Quoi! ce n'est pas Frontin qui se présente
moi?
Et qui donc a reçû ce soufflet? ah! c'est toi.

N'importe, il n'eſt pas mal donné. Tu le mérites
Autant que lui du moins, à tes tours illicites.
Ma main devoit cela.

LYSETTE, *Bas.*

Va, tu me le payras.

JEROME.

Qui te fait, inſolente, ici porter tes pas?
Oſe-tu bien encor y paroître effrontée?

LYSETTE.

J'y viens pour faire voir que je ſuis inſultée
A tort, & que ce nom ne m'eſt nullement dû,
Vous apprendre, Monſieur, que vous êtes perdu.

JEROME.

Moi?

LYSETTE.

Vous-même. Il ſe dreſſe un projet effroyable,
Un coup pernicieux, un complot déteſtable,
Contre vous.

JEROME.

Contre moi, Qu'eſt-ce donc?

LYSETTE.

Votre fils,
Avec Frontin le traître, & cinq ou ſix amis,
Veut cette nuit, pouſſé du Démon qui l'inſpire...
J'ai frémi de l'entendre, & je tremble à le dire.

JEROME.

Parle, ne me tiens point davantage en suspens.

LYSETTE

Vous sçaurez donc, Monsieur... Ah qu'est-ce que j'entens ?

JEROME.

Ce n'est rien.

LYSETTE

Avec vous, s'il falloit qu'on m'eût vûë,
Ah, Monsieur, je serois une fille perduë.

JEROME.

Ne crains rien.

LYSETTE.

Il faut voir, pour m'ôter de souci,
Si quelqu'un n'est point là.

JEROME.

Non.

LYSETTE.

En cet endroit-c
N'y voyez-vous rien ?

JEROME.

Non, on ne peut nous entendr
Parle vîte.

LYSETTE.

Et de là ne peut-on nous surprendre?

JEROME.

Encor moins.

LYSETTE.

Votre fils s'est enrollé Soldat,
Pour commettre sur vous un horrible attentat,
Ayant de scélerats une infâme cohorte,
Il prétend cette nuit enfoncer votre porte;
Se montrer enyvré de la rage & du vin,
Dans votre appartement, les armes à sa main;
Sans pitié vous lier aux pieds de votre couche,
Vous mettre sans respect un bâillon dans la bouche,
Et d'une main impie, enlever à vos yeux
Ce qui se trouvera chez vous de prétieux.

JEROME.

L'exécrable coquin! quel œil, & quelle oreille!
Ciel! entendit jamais, ou vit chose pareille?
Scélerat! à ce point peut-on être insensé?
Voilà dequoi Frontin m'a tantôt menacé.
Mais d'où sçais-tu cela? dis. Par quelle tendresse.
Qui t'oblige à venir m'avertir?

LYSETTE.

Ma maîtresse.
Votre fils devant elle a tantôt résolu
Ce malheureux projet. Le pouvoir absolu,
Que tiranniquement il s'est aquis sur elle,
L'oblige à ne lui rien répliquer; mais son zele,
Et l'horreur que lui cause une telle action,
Font qu'elle a pris pour vous de la compassion;

Voulant vous avertir de ce deſſein infâme ;
Elle m'a commandé d'y venir.

JEROME.

La bonne ame !
Je ne l'aurois pas crû. Mais il faut promptement
M'oppoſer aux deſſeins de ce franc garnement.
Par un peu de prudence empêchons ce déſordre
Et ſans perdre de tems, allons-y donner ordre.

LYSETTE.

Où courez-vous ?

JEROME.

Je vais, avant qu'il ſoit plus tard,
Chercher un Commiſſaire, il ſçaura de ma part,
Pour empêcher mon fils & ſon deſſein d'éclore,
Le mettre à ſaint Lazare.

LYSETTE.

Ignorez-vous encore.
Que ſes amis & lui, ſont comme en garniſon ;
Et n'abandonnent pas de l'œil cette maiſon.
A peine ſuis-je entrée ici ſans être vûe,
En divers pelotons ils occupent la ruë :
Deux ici. Quatre là. Huit autour du logis ;
Rodent le nez couvert chacun d'un manteau gris.
S'ils vous voyent ſortir à préſent, choſe ſûre,
Ils ne feroient non plus de façon, je vous jure,

De vous percer le test d'un coup de pistolet,
Qu'un Rotisseur en fait de tuer un poulet.

JEROME.

Que faire ? où donc aller ? helas ! que deviendrai-je ?

LYSETTE.

Nous n'avons qu'un moyen pour détourner ce piége,
Le voici. Ma maitresse & moi, de mon avis,
Voulons absolument rompre avec votre fils.
Pour cela, dès tantôt sans tarder davantage,
Prenant l'occasion de ce remuëmenage,
Nous nous absenterons toutes deux du logis,
Pour reprendre demain le chemin du païs.
Comme votre fils l'aime avec grande tendresse,
Appliquant tout son soin à chercher ma maitresse,
Il abandonnera celui de vous voler.
A la Justice alors vous pourrez seul aller.
Monsieur, & prudemment le faisant mettre en cage.
Nous pourrons en repos achever le voyage.

JEROME.

C'est bien dit. Que le Ciel daigne allonger vos jours ;
Sans vous, je me voyois hors d'espoir, de secours.
Les bonnes gens !

LYSETTE.

Je vais sans davantage attendre;
Diligemment porter chez un Orfévre & vendre
Cet Anneau, pour partir & prendre les devans.
Au premier qui voudra l'acheter je le vends
A bon marché,

JEROME.

Voyons cet Anneau.

LYSETTE.

Ma Maîtresse
Dit qu'il est d'un grand prix; mais comme le tems presse,
Je voudrois en trouver quatre ou cinq cens écus.

JEROME *bas*.

Quatre ou cinq cens écus: il en vaut mille & plus,
Achetons-le.

LYSETTE.

Donnez que j'aille au Lapidaire;

JEROME.

Non n'allez pas plus loin, je ferai votre affaire.

LYSETTE.

Qui, vous?

JEROME.

Oüi, le plaisir que vous m'avez rendu

N'a point été semé dans un païs perdu.
J'ai de l'honneur.

LYSETTE.

Hélas! on le voit sans rabattre.
Donner cinq cens écus..

JEROME.

Non les cinq, mais les quatre;
Je vais vous les compter.

LYSETTE.

Ah que vous êtes bon!
Mais qu'est-ce que j'entens? c'est votre fils.

JEROME.

Non, non.

LYSETTE.

Cachez-moi, s'il vous plaît, ou bien je suis perduë.

SCENE V.

GE'RASTE, *en Commissaire*; CLITANDRE, *en Clerc*, FRONTIN & CRISPIN *en Sergens*, JEROME, LYSETTE..

GE'RASTE *à Jerome.*

MOnsieur, si sans respect je m'offre à votre vûë;
Pardonnez-moi, j'y suis forcé par mon devoir,

GE'RASTE.

Non. A dire le vrai, l'action eſt ſi noire,
A votre air vénérable elle convient ſi peu,
Que mon cœur en ſecret rejette ſon aveu,
Et je ne vous croi point l'ame ſi criminelle;
Mais comme cependant l'apparence eſt pour elle,
Je ne puis au récit qu'elle vient de conter,
Me diſpenſer, Monſieur, de vous faire arrêter.
Hola, Sergens, à moi.

JEROME.

Monſieur, je vous proteſte
Que je puis devant vous confondre cette peſte.
Ecoûtez.

GE'RASTE.

Je ne puis.

JEROME.

Comment donc? on la croit.
Quand...

GE'RASTE.

La Juſtice eſt juſte, elle vous fera droit;
Mais la formalité, quoi qu'on s'en formaliſe,
Veut avant, qu'en priſon, Monſieur, je vous conduiſe,
Que dans votre maiſon je faſſe tout ſceler,
Ma charge me l'ordonne, & je vais y voler.

Vous

Vous, Sergent & Recors, dont la foi m'est connuë,
Prenez vos prisonniers, & gardez-les à vûë,
Jusques à mon retour. Vous, suivez-moi, mon Clerc,

Il s'en va avec Clitandre qui est déguisé en Clerc.

JEROME.

Sorciere, ame damnée, infâme qui me perd,
Qui t'oblige à cracher ton venin sur ma vie,
Souffrez que je la tuë, ou que je l'estropie.
Hé, Monsieur le Sergent, permettez qu'à mon choix.
Je vous lui...

CRISPIN.

Je n'entens point du tout le François.

JEROME.

Vous le parlez pourtant.

CRISPIN.

J'en sçai bien le langage;
Mais je ne l'entens point.

JEROME.

Ah quel tourment! j'enrage,
Monseigneur le Recors entendez-vous ma voix?

FROTIN *baragoüine.*

JEROME.

Plaît-il?

FRONTIN. *Continuë son baragoüin.*

JEROME.

J'aimerois mieux avoir deux Iroquois
Hélas! qui me pourra tirer de cette peine?
Mais voici du secours que mon bonheur m'amene.
Ah Monsieur, qu'à propos vous venez dans ces lieux,
On me charge, on m'impute un forfait odieux.

SCENE DERNIERE.

Mr DES MOULINS, Mr JEROME, LYSETTE, FRONTIN, CRISPIN.

DES MOULINS.

Comment?

LYSETTE *bas.*

Cet homme ici vient mal.

JEROME.

Cette Mégere,
Après avoir tué une fille étrangere,

Sous l'ombre de venir me vendre cet Anneau,
M'accuse de son crime, & m'en fait le boureau.

DES MOULINS.

Que vois-je? quel Anneau se présente à ma vûë?

LYSETTE *bas.*

Ne nous effrayons point, montrons-nous résoluë.

DES MOULINS *à Jerome.*

Par quel sort cette bague est-elle dans vos mains?

JEROME.

Demandez-lui, pour moi j'ignore ses desseins.

LYSETTE *bas.*

Soûtenons jusqu'au bout ce tragique mystere.

DES MOULINS *à Lysette.*

D'où te vient cet Anneau?

LYSETTE.

D'une fille étrangere.

DES MOULINS.

Comment s'appelle-t-elle?

LYSETTE.

Elmire.

DES MOULINS.

Justes Cieux!
Hé, dis-moi, cette fille est-elle dans ces lieux?

LYSETTE.

Oüi.

DES MOULINS.

D'où vient?

LYSETTE.

Elle & moi venions avec sa mere,
Nous rendre dans Paris par l'ordre de son pere,
Contre un écüeil sur mer le Navire échoüa,
Nous gagnâmes le bord, la mere se noya.
Toutes deux à Paris nous avions sçû nous rendre.
Le hazard nous fit voir son fils, nommé Clitandre,
Il aima ma maîtresse, elle à son tour l'aima.
Contre ces feux naissans ce fou ce gendarma,
Il me gagna sous main pour leur être contraire,
Et je l'ai fait mourir enfin pour lui complaire.

DES MOULINS.

La pauvre fille est morte!

LYSETTE.

Elle est morte, & voilà
Le crime que m'a fait commettre ce chien-là.

DES MOULINS *à Jerome.*

Monstre issu de l'enfer, assassin, parricide,
Sçai-tu de qui, méchant, tu t'es fait l'homicide.
Aprens que cette fille, ô Ciel! qui l'auroit crû,
Immolée à ta rage, est ma fille, ta bru.

LYSETTE.

Votre fille !

DES MOULINS.

Oüi ma fille.

LYSETTE.

Et vous êtes son pere ?

DES MOULINS.

Oüi. C'est moi qui donna cette bague à sa mere,
Lors que je l'épousai dans Rome, où mon malheur
M'avoit pour trafiquer fait suivre un grand Seigneur,
Desirant voir ma femme & mes enfans en France,
De cet homme maudit je cherchai l'alliance.
Mais, malheureux, il faut...

FRONTIN *ôtant sa barbe.*

Doucement, doucement ;
Ne portez pas plus loin votre ressentiment,
Votre fille est vivante.

DES MOULINS.

Elle vit ?

FRONTIN.

Chose sûre.

DES MOULINS.

Pourquoi feindre sa mort, dis ?

FRONTIN.

Pour une avanture

Que vous allez sçavoir.

JEROME.

Le Recors est Frontin

FRONTIN.

Oüi, pour vous détromper, je me démasque enfin,

Nous voulions vous voler, c'étoit là le mistere.

JEROME.

Comment?

FRONTIN.

Votre fils fait le Clerc du Commissaire;

Le Commissaire même est Géraste.

DES MOULINS.

Mon fils!

FRONTIN.

Oüi lui. Pour être tous ensemble réunis.

Va querir promptement ta Maîtresse, Lysette

LYSETTE.

J'y cours.

JEROME.

Montons là-haut pour sauver ma cassette

FRONTIN.

Allons. Là mieux qu'ici vous pourrez tout sçavoir;

Et puis de nos amans vous remplirez l'espoir

FIN.

LES
FRAGMENS
DE
MOLIERE,
COMEDIE.

PERSONNAGES.

LIGNON.

JOURDAIN.

PIERROT.

CHARLOTE.

GUSMAN.

LE JUGE.

SILVESTRE.

D. JOUAN.

Mr DIMANCHE.

LES



LES FRAGMENS DE MOLIERE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JOURDAIN, LIGNON.

LIGNON.



O Amour, que tu agites mon esprit de diverses inquiétudes!

JOURDAIN.

Charlote, belle Charlote?

LIGNON.

Pourquoi, cruel Amour...

JOURDAIN.

Si l'ardeur de la flâme...

LIGNON.

Faut-il que tu mettes la joie...

JOURDAIN.

Que de tes beaux yeux par leurs lumieres...

LIGNON.

A tourmenter les cœurs...

JOURDAIN.

Ont jetté dans mon ame...

LIGNON.

Que tu soûmets à ton empire...

JOURDAIN.

Peut-être assez heureuse...

LIGNON.

Si...

JOURDAIN.

Pour...

LIGNON.

Si tu veux montrer ton pouvoir...

JOURDAIN.

Pour obtenir de tes bontez...

LIGNON.

En nous forçant d'aimer...

JOURDAIN.

Le bonheur où j'aspire....

LIGNON.

Pourquoi ne fais-tu pas...

JOURDAIN.

Les plus heureuses destinées...

LIGNON.

Qu'on aime avec plaisir...

JOURDAIN.

N'égaleront point ma fortune...

LIGNON.

Et par quelle...

JOURDAIN.

Mais si toute...

LIGNON.

Et par quelle raison, dy moi...

JOURDAIN.

Mais si toute mon ardeur.

LIGNON.

Veux-tu que tes moindres plaisirs...

JOURDAIN.

Tous mes soins & tous mes respects..

LIGNON.

Soient achetez de tant de peine...

JOURDAIN.

Ne peuvent te fléchir....

LIGNON.

Que les douc...

JOURDAIN.

Ote-toi de là, ne vois-tu pas bien que l'interromps?

LIGNON.

Je voi que tu m'interromps de même.

JOURDAIN.

Oüi; mais je suis un amant qui ai be de cette place pour soûpirer.

LIGNON.

Je suis aussi un amant qui ai affaire de ce ci pour rêver à mon amour.

JOURDAIN.

Vous êtes amant?

LIGNON.

Oüi?

JOURDAIN.

Peut-on vous demander, Pasteur, qui Bergere que vous aimez?

LIGNON.

Helas! Pasteur, la personne la plus ai e qui soit en ce Païs.

JOURDAIN.

Vous l'appellez?

LIGNON.

La Nimphe Charlote.

JOURDAIN.

Eh?

LIGNON.

Comment?

JOURDAIN.

Vous vous moquez.

LIGNON.

Moi!

JOURDAIN.

Oüi.

LIGNON.

Plût au Ciel que je me moquasse, & q
cela ne fût point vrai!

JOURDAIN.

Vous aimez la Nymphe Charlote, fille
Notaire du Village?

LIGNON.

Fille du Juge du Village.

JOURDAIN.

Promise au Marinier Pierrot?

LIGNON.

Au Marinier Pierrot.

JOURDAIN.

Ah!

LIGNON.

Quoi?

JOURDAIN.

Je l'aime aussi.

LIGNON.

Vous l'aimez aussi, Pasteur?

JOURDAIN.

Oüi, Pasteur; mais puis-je sçavoir le nom le mon rival?

LIGNON.

Je m'appelle Lignon.

JOURDAIN.

Et moi, Pasteur, je m'appelle Jourdain.

LIGNON.

Hélas, faut-il que deux fleuves soient réduits à se couper la gorge ensemble?

JOURDAIN.

Et pourquoi cela?

LIGNON.

Pour voir qui de nous deux demeurera on amant.

JOURDAIN

Il y a des remedes plus humains que cela, nous voulons nous en servir.

LIGNON.

Et quels?

JOURDAIN.

Oüi, avez-vous déclaré votre amour?

LIGNON.

Non.

JOURDAIN.

Allons chercher ce rare objet, pour le rier de choisir de nous deux; & celui qui sera efusé, pourra se pendre après, s'il le veut.

LIGNON.

Je consens à cela. Mais la voici.



SCENE II.

LIGNON, JOURDAIN CHARLOTE.

JOURDAIN.

BElle Nymphe, vous voyez ici deux Fle ves, tous deux amoureux de vous.

LIGNON.

Oüi, nous sommes deux pauvres aman nécessiteux. qui viennent à votre porte vou demander l'aumône de vos bonnes graces.

JOURDAIN.

Nous venons mettre entre vos main notre different amoureux.

LIGNON.

Vous pouvez regarder, Bergere, qui d moi ou de lui vous voulez accepter.

CHARLOTE.

N'avez vous point vû Pierrot ? Je ne sç où il est depuis ce matin qu'il s'est mis en m avec la chaloupe.

JOURDAIN.

Ah, trois & quatre fois belle & trop bel Beauté, uous n'avons rien vû ici que le mér des perfections de vos avantages.

LIGNON.

Cela est vrai, belle Nymphe.

CHARLOTE.

Pierre ne veut point que j'entende to cela, & il m'a dit qu'il battra tous ceux q m'en parleront.

JOURDAIN.

Cela seroit bien crüel, belle Nymphe, que nous fussions battus pour vos beaux yeux.

LIGNON.

Cela est vrai, belle Nymphe.

JOURDAIN.

Pasteur, pour ne point faire de jalousie entre nous, baisons lui chacun une main.

CHARLOTE.

Pour ne point faire de jalousie entre vous, voilà chacun un soufflet.

LIGNON.

Ah, Bergere, le Ciel vous a-t-il faite si charmante pour être si crüelle?

JOURDAIN.

Ah, mon pauvre Lignon!

LIGNON.

Ah, mon pauvre Jourdain!

JOURDAIN.

Pauvres Fleuves méprisez!

LIGNON.

Il se faut pendre après cela.

JOURDAIN.

Tu as raison, mon pauvre Fleuve, vien que je te pende le premier, & tu me pendras après.

LIGNON.

Non, ne nous pendons point. Je trouve que pour notre disgrace ce n'est pas assez de se pendre.

JOURDAIN.

Ah! voici nôtre rival; retirons-nous, Pasteur, de peur de quelques démêléz.

LIGNON.

Cela est vrai, Pasteur.

SCENE III.

CHARLOTE, PIERROT.

CHARLOTE.

PArgué, Pierrot, tu t'es donc trouvé là bien à point?

PIERROT.

Parguenne il ne s'en est pas fallu l'époisseur d'une épingle qu'ils ne se sayent nayez tous deux.

CHARLOTE.

C'est donc le coup de vent damatin qui les a renvarsez dans la Mar.

PIERROT.

Aga quien, Charlote, je m'en vas te conter tout fin droit comme cela est venu. Car, comme dit l'autre, je les ai le premier avisez, avisez le premier je les ai: Enfin j'estions sur le bord de la mar moi & le gros Lucas, & je nous amusions à batifoler avec des motes de tarre, que je nous jequions à la teste; car comme tu sçais bian, le gros Lucas aime à batifoler, & moi par foüas je batifole itou; en batifolant donc, pisque batifoler y a; j'ai aparçû de tout loin queuque chose qui groüilloit dans liau, & qui venoit comme envars nous par secousse. Je voyais ça fixiblement, & pis tout d'un coup je voyais que je ne voyais plus rian. Ah Lucas, çai-je fait, je pense qua ula des hommes qui n'ageant là bas

Voire, ce m'a-t-il fait, t'as éte au trépassement d'un chat, tas la vûe trouble. Pasanguenne çai-jé fait, je n'ai point la vûe trouble, ce sont des hommes, point du tout, ce m'a-t'il fait, tas la barliie; veux-tu gager, çai-je fait, que je n'ai point la barlüe, ç'ai-je fait, & que ce sont deux hommes, çai-je fait, qui nageant droit ici; çai-je fait morguenne, ce m'a-t'il fait, je gage que non; oça, çai-je fait, veux-tu gager dix sols, que, si je le veux bian ce m'a-t'il fait, & pour te montrer, vela argent sur jeu, ce m'a t'il fait; moi je n'ai été ni fou ni étourdi, j'ai bravement bouté à tarre quatre pieces tapées, & cinq sols en double, jarniguenne aussi hardiment que si j'avois avalé un varre de vin; car je sis hazardeux, moi, & je vas à la débandade, je sçavas bien ce que je faisais pourtant, queuque gniais. Enfin donc je n'avons pas pû tôt eu gagé, que j'avons vû les deux hommes tout à plein qui nous faisians signe de les aller querir, & moi de tirer auparavant les enjeux. Allons Lucas, çai-je dit, tu vois bien qu'ils nous appellons, allons vîte à leurs secours. Non, ce m'a-t'il dit, ils m'ont fait pardre, adonc tant y a qu'à la parfin, pour faire court, je l'ai tant sarmonné que je nous sommes bouté dans une barque, & pis j'avont tant fait cahin caha, que je les avons tiré de liau, & pis je les avons mené cheu nous auprès du feu, & pis ils se sont dépoüillez tous nuds pour se sécher, & pis il en est venu encore deux de la même bande, qui s'étians sauvez tous seuls. Vela justement Charlote comme tout ça s'est fait.

CHARLOTE.

Il y en a donc un, Pierrot, mieux fait que les autres.

PIERROT.

Oüi, c'eſt le maître. Il faut que ce ſoit queuque gros Monſieu; car il a du dor à ſon habit, tout dépis le haut juſqu'en bas, & ceux qui le ſervons ſont des Monſieux eux-mêmes, & ſtanpandant tout gros Monſieu qu'il eſt, il ſe ſeroit ma figue noyé, ſi je n'avieme été là.

CHARLOTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

Oh, parguenne ſans nous il en avoit pour ſa mene de ſeuve.

CHARLOTE.

Eſt-ce qu'il eſt encore tout nud, Pierrot?

PIERROT.

Nanain, ils l'avon r'habillé devant nou. Mon Dieu, je n'en avois jamais vû s'habiller, que d'hiſtoire & d'angin gorniaux ils boutons, ces Meſſieus-là: Je me pardrois là-dedans, pour moi, & j'étois tout ébaubi de voir ça: Tien Charlote, ils avons des cheveux qui ne tenans point à leurs têtes, & ils boutons ça après tout, comme un gros bonnet de filace. Ils ant des chemiſes qui ant des manches où j'entrerien tout brandi toi & moi. En lieu d'audechauſſe ils portons un garderobe auſſi large que d'ici à Pâques. En lieu de pourpoint, de petites braſſiéres qui ne leur venons pas juſqu'au brichet; & en lieu de rabat, un grand mouchoir de cou à riſiau, avec quatre groſſes houpes de linge qui leur pendon ſur l'eſtomac.

Ils avon itou d'autres petits rabats au bout des bras, & parmi tout ça tant de riban que c'est grande piquié. Il n'y a pas jusqu'aux souliez qui n'en soiont tous farci, tout depuis un bout jusqu'à l'autre; & ils sont faits d'une façon que je me romprois le cou aveuc.

CHARLOTE.

Il faut que j'aille voir un peu ça.

PIERROT.

Oh, écoute un peu auparavant, Charlote, j'ai queuque chose à te dire moi.

CHARLOTE.

Qu'est-ce que c'est?

PIERROT.

Vois-tu Charlote, il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur, je t'aime tu le sçais bian, & je somme pour être mariez ensemble; mais mordienne je ne suis point satisfait de toi.

CHARLOTE.

Qu'est-ce donc qu'il y a?

PIERROT.

Il y a que tu me chagrines l'esprit, franchement.

CHRLOTE.

Comment donc?

PIERROT.

Testedienne, tu ne m'aime point.

CHARLOTE.

N'est-ce que ça?

PIERROT.

Oüi, ce n'est que ça, & c'est bian assez.

CHARLOTE.

Mais tu me dis toûjours la même chose.

PIERROY.

Je te dis toûjours la même chose, parce que c'est toûjours la même chose, & si ce n'étoit pas toûjours la même chose, je ne te dirois pas toûjours la même chose.

CHARLOTE.

Que veux-tu?

PIERROT.

Jernidienne je veux que tu m'aimes.

CHARLOTE.

Est-ce que je ne t'aime pas?

PIERROT.

Non, tu ne m'aime pas, & si je fais tout ce que je pis pour ça. Je t'achette sans reproche des ribans à tous les maciez qui passon. Je me romps le cou à t'allé dénicher des marles. Je fais joüer pour toi les Vieilleux quand se vient ta Fête, & tout ça comme si je me frapois la tête contre un mur. Vois-tu, ça n'est ni bian ni honnête de n'aimer pas les gens qui nous aimon.

CHARLOTE.

Mais je t'aime aussi.

PIERROT.

Oüi, tu m'aime d'une belle dégaine.

CHARLOTE.

Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse?

PIERROT.

Je veux que l'on fasse comme on fait quand on aime comme il faut.

CHARLOTE.

Mais je t'aime comme il faut.

PIERROT.

Non, quand ça est, ça se voit, & l'an fait mille petites singeries, quand on les aime du

bon cœur. Regarde la grosse Thomase, comme alle est assotée du jeune Robain, alle est toujours entour de lui à l'agasser, & ne le laisse jamais en repos, toûjours alle lui fait queuque niche, ou ly baille quelque taloche en passant; & l'autre jour qu'il étoit assis sur un escabeau alle fut le tirer de dessous ly, & le fit choir tout de son long par tarre. Jarny vela où on voit les gens qui aimon; mais toi tu ne me dis jamais mot; tés toûjours là comme une vrai souche de bois, & je passerois vingt fois devant toi que tu ne te groüillerois pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre chose. Ventrediehne ça n'est pas bian après tout, & tés trop froide pour les gens.

CHARLOTE.

Dame c'est mon hymeur, on ne peut pas me refondre.

PIERROT.

Il n'y a hymeur qui tienne, quand l'an a de l'amitié pour les parsonnes, on en donne toûjours queuque petite signifiance.

CHARLOTE.

Hé bien, laisse-moi en repos, & vas en chercher quelque autre.

PIERROT.

Hé bian, vela pas mon conte; testigué si tu m'aimois me dirois-tu ça?

CHARLOTE.

Qu'est-ce que tu viens aussi me tarabuster l'esprit?

PIERROT.

Morgué, queu mal te fais-je? je ne te demande qu'un peu plus d'amiquié.

CHARLOTE.

Et bien va, ça viendra sans y songer.

PIERROT.

Touche donc là Charlote.

CHARLOTE.

Et bien tien.

PIERROT.

Promets-moi que tu tâcheras de m'aimer davantage.

CHARLOTE.

Hé, Pierrot, est-ce-là ce Monsieu?

PIERROT.

Oüi, le vela.

CHARLOTE.

Helas ç'eût été dommage qu'il eût été noyé.

PIEERROT.

Je revian toute à l'heure, je m'en vai boire chopine, pour me rebouter tant soit peu de la fatigue que j'ai eüe.

SCENE IV.

D, JUAN, GUSMAN, CHARLOTE.

GUSMAN.

PAr ma foi il semble que nous n'ayons jamais bû que du vin, & nous voilà aussi bien remis que si de rien n'avoit été; mais, Monsieur, dites-moi un peu, s'il vous plaît, tous ces vœux que nous avons faits avec tant d'ardeur dans le péril sur la Mer, seront-ils exécutez avec la même?

D. JUAN.

Tais-toi. Ah la jolie Personne, Gusman.

GUSMAN.

La peste le joly tendron.

D. JUAN.

Il faut l'aborder. Comment ma belle, n lieu si sauvage produire une personne comme vous ? Ah, vous n'êtes point pour habiter s deserts. Regarde Gusman qu'elle est bien rise.

GUSMAN.

Est-ce que vous voudriez, ma belle, demeurer toute votre vie dans un lieu pauvre & habité comme celui-ci ?

CHARLOTE.

Ho, Monsieur, il y a bien des filles & es garçons dans nôtre hameau.

D. JUAN.

Il faut que vous quittiez une si triste deneure.

CHARLOTE.

Oh, Monsieur, mon pere me vouloit narier au gros Lucas, mais ma mere n'a pas oulu, à cause qu'il me falloit aller demeurer trois lieuës d'ici avec lui.

D. JUAN.

Sa simplicité me charme : Et qui est-il otre pere ?

CHARLOTE.

Il est Juge d'ici.

D. JUAN.

Vous êtes fille asseurément à votre âge.

CHARLOTE.

On me va marier.

D. JUAN.

Et à qui, ma belle?

CHARLOTE.

A Pierrot qui demeure auprès de cheux nous.

D. JUAN.

Quoi, Pierrot aura ce bonheur-là: Pierrot possedera ce trésor? non, non, vous n'êtes point destinée pour Pierrot, un rustique, un vilain; il vous faut un homme comme moi qui vous fasse brave, qui... comment vous appellez-vous?

CHARLOTE.

Charlote, Monsieur.

D. JUAN.

Fi, il faut qu'on ne parle à vous qu'avec respect, & qu'on vous appelle Madame; n'aimeriez-vous pas mieux être avec moi? car, belle Charlote, je vous aime passionnément.

CHARLOTE.

O Monsieur, vous ne voudriez pas aimer une petite fille comme moi.

GUSMAN.

Si fait, si fait, je vous en-répons.

CHARLOTE.

Mais, Monsieur, il faut demander à ma mere.

GUSMAN.

Il est homme d'ordre, & fera les choses dans les formes.

CHARLOTE.

Et si il ne faut pas que Pierrot le sçache, car il se fâcheroit.

GUSMAN.

Mon Maître est secret.

D.

D. JUAN.

Pour moi je suis enchanté, quelle taille! tournez-vous un peu, elle est charmante.

CHARLOTE.

O Monsieur, quand j'ai mes habits des Dimanches.

D. JUAN.

Ah les belles dents, montrez-les-moi encore de grace; quel rang de perles, quelles mains, elles sont faites au tour; quelle blancheur!

CHARLOTE.

O Monsieur, si j'avois sçû ça, je les aurois lavées ce matin avec du son, elle seroient bien plus blanches.

D. JUAN.

Ma belle enfant souffrez qu'un baiser...

CHARLOTE.

O Monsieur, ma mere m'a dit qu'il ne falloit pas baiser les hommes, je ne baise pas seulement Pierrot.

D. JUAN.

Tant mieux, ma belle, tant mieux, abandonnez-moi seulement votre main; je ne me sens pas de joye, & rien n'égale le ravissement où je suis.



SCENE V.

D. JUAN, GUSMAN, PIERROT, CHARLOTE.

PIERROT.

TOut doucement, Monsieur, tenez-vous, s'il vous plaît, vous vous échauffez trop, & vous pourriais gagner !la puresie.

D. JUAN.

Qui m'amenne ici cet impertinent?

PIERROT.

Je vous dis qu'où vous tenjais, & que vous ne caressiais pas nos accordées.

D. JUAN.

Ah que de bruit.

PIERROT.

Jarnidienne, ce n'est pas comme ça qu'il faut pousser les gens.

CHARLOTE.

Laisse-le faire aussi, Pierrot.

PIERROT.

Comment, que je le laisse faire; je ne veux pas moi.

D. JUAN.

Ah....

PIERROT.

Testedienne, parce que vous êtes Monsieu, vous viendrez caresser nos femmes à nostre barbe; allez-vous-en caresser les vôtres.

D. JUAN.

Hen.

PIERROT.

Hén ? Taſtigué ne me frappez pas; Oh, jarnigué, ventregué, palſangué, mordienne, ça n'eſt pas bien de battre les gens, & ce n'eſt pas là la récompenſe de vous avoir ſauvé d'être noyé.

CHARLOTE.

Pierrot ne te fâche point.

PIERROT.

Je me veux fâcher, & t'eſt une vilaine; toi, d'endurer qu'on te cajolle.

CHARLOTE.

Il n'y a pas de quoi te bouter en colere.

PIERROT

Quement, jarny, tu m'es promiſe.

CHARLOTE.

Eſt-ce que tu és fâché, Pierrot, que je devienne Madame?

PIERROT.

Jarnigué, oüi, j'aime mieux te voir creſver que de te voir à un autre.

CHARLOTE.

Va, va, Pierrot, tu porteras des fromages cheux-nous.

PIERROT.

Ventredïenne je n'y en porterai jamais; quand tu m'en poirois deux fois autant qu'un autre; eſt-ce donc comme ça que t'écoute ce qu'il te dit ? morguienne, ſi j'avois ſçû ça tantôt, je me ſerois bien gardé de le tirer de liau, & je lui aurois baillé un bon coup d'aviron ſur la tête.

D. JUAN.

Qu'eſt-ce que vous dites?

PIERROT.

Jarniguienne, je ne crains parſonne.

D. JUAN.

Attendez-moi un peu.

PIERROT.

Je me mocque de tout, moi.

D. JUAN.

Voyons cela.

PIERROT.

J'en avons bian vû d'autres

GUSMAN.

Eh ! laissez-le faire, mon pauvre garçon, & ne lui dites rien.

PIERROT *lui donnant un soufflet.*

Je veux lui dire, moi.

D. JUAN.

Te voilà payé de ta charité.

PIERROT.

Jarny, je vas dire à ton pere tout ce ménage-ci.

D. JUAN.

Ah, Gusman, je suis épris de cet aimable enfant; mais que je crains qu'elle ne reçoive quelque rude réprimande pour moi.

GUSMAM.

Tout de bon, vous tient-elle au cœur?

D. JUAN,

Oüi, Gusman, & je craindrois plus que la mort qu'elle fût querellée de son pere.

GUSMAN.

Ecoûtez, pour servir votre passion, vous sçavez que j'ai accoûtumé d'entreprendre bien des choses; laissez-moi faire, j'ai déja bû avec son pere, & ce sont de ces bonnes gens qui font connoissance en deux verres de vin. J'imagine une piece assez plaisante pour l'intimider & l'empêcher de quereller sa fille.

Reposez-vous sur moi ; je lui vai mettre mon camarade en tête, & de la façon dont je conduirai la chose, je vous promets de servir votre amour. Allons seulement faire un doigt de collation.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE JUGE, CHARLOTE.

CHARLOTE.

MOn pere, pourquoi me tourmentez-vous ? Est-ce ma faute si j'aime mieux ce Monsieur que ce gros vilain Pierrot que vous me voulez donner.

LE JUGE.

Allons, petite baboüine, allons, vous aimez donc les Monsieur : oh je vous apprendrai que les Monsieur ne sont pas pour vous, & que vous n'êtes pas pour eux. Rentrez au logis, & qu'il ne vous arrive plus de songer à d'autres qu'à Pierrot, c'est lui qui sera mon gendre, il a bon mestier, & vous ne sçauriez mourir de faim avec lui. Adieu, qu'on ne m'en souffle pas seulement un petit mot. Voyez-

vous il leur faut des godeluriaux, de ces petits muguets bâtis comme des poupées, avec leurs grands cheveux & leurs petites épées; non fera, non fera, votre Monsieur, le Monsieur ne sera pas pour vous, ma fille. Ah voici son valet de chambre, c'est le plus honnête de tous, celui-là, car dès le matin nous avons bû ensemble.

SCENE II.

GUSMAN, LE JUGE.

LE JUGE.

MOnsieur Gusman, je suis le vôtre; comment vous va?

GUSMAN.

Fort bien, Monsieur; je vous cherchois.

LE JUGE.

Qui a-t-il pour votre service? Vous êtes un brave homme, vous? & de toute vôtre bande, vous êtes celui que j'aime le mieux.

GUSMAN.

Monsieur, je vous suis bien obligé, & aussi en récompense je vous viens avertir de quelque petite chose qui vous touche.

LE JUGE.

Moi?

GUSMAN.

Vous-même.

LE JUGE.

Et qu'est-ce que ce seroit?

GUSMAN,

Et ce n'est qu'une bagatelle ; mais il est toûjours bon d'y prendre garde.

LE JUGE.

Dites-moi donc, je vous prie, ce que c'est ?

GUSMAN.

C'est que l'on vous veut tuer ;

LE JUGE.

Me tuer !

GUSMAM.

Oüi ; mais cela ne sera rien : c'est un drôle qui prend avec un peu trop de chaleur les interests de mon Maître contre vous, touchant votre fille ; mais je lui ai bien dit son fait : ce n'est pas qu'il est méchant comme un diable, & quand il a résolu quelque chose, il faut que cela soit ; mais je lui ai bien juré que s'il més-arrivoit de votre personne, je sçaurois bien vous en venger tôt ou tard ; c'est pourquoi vous n'avez que faire de craindre.

LE JUGE.

Et oüi da ; mais s'il m'alloit tuer sans vous avertir, je ne laisserois pas que d'être mort.



SCENE III.

LE JUGE, SILVESTRE, GUSMAN.

GUSMAN.

CHut, ne faites point semblant de rien, & vous tenez un peu à l'écart, le voici; vous allez entendre comme je lui vai parler.

SILVESTRE.

Gusman, fai-moi connoître un peu le Juge de ce lieu, qui est le pere de cette jolie Charlote.

GUSMAN.

Pourquoi, Monsieur?

SILVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut empêcher que mon Maître l'épouse, & qu'il se vante de le poursuivre par Justice.

GUSMAN.

Il est vrai qu'il ne veut pas consentir à ce mariage, parce que sa parole est engagée à un autre.

SILVESTRE.

Par la mort, par la tête, par la ventre, si je le trouve je le veux échigner, deussai-je être roué vif.

GUSMAN.

Hé, Monsieur, c'est un honnête homme, peut-être ne vous craindra-t'il point.

SILVESTRE

SILVESTRE.

Lui, lui ? Par la sang, par la tête, s'il étoit-là, je lui donnerois de l'épée dans le ventre. Qui est cet homme-là ?

GUSMAN.

Ha, Monsieur, ce n'est pas lui.

SILVESTRE.

N'est-ce point quelqu'un de ses amis ?

GUSMAN.

Au contraire, c'est son ennemi capital.

SILVESTRE.

Son ennemi capital ?

GUSMAN.

Oüi.

SILVESTRE.

Ah ! parbleu j'en suis ravi. Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce faquin de Juge. Eh ?

GUSMAN.

Oüi, oüi, je vous en réponds.

SILVESTRE.

Touchez-là, touchez ; je vous donne ma parole, & vous jure sur mon honneur par l'épée que je porte, par tous les sermens que je sçais faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraut fiéfé, de ce faquin de Juge ; reposez-vous sur moi.

GUSMAN.

Monsieur, ces sortes de choses ne sont gueres souffertes, & il y a bonne Justice en cas...

SILVESTRE.

Je me mocque de tout, & je n'ai rien à perdre.

GUSMAN.

Monsieur, ce n'est pas un homme sans

amis, & il pourroit trouver quelque appuy contre votre ressentiment.

SILVESTRE.

C'est ce que je demande, morbleu; c'est ce que je demande : ah, tête; ah, ventre; que ne le trouvai-je à cette heure, avec tout son secours; que ne paroît-il ici à mes yeux au milieu de trente personnes; que ne le vois-je fondre sur moi les armes à la main ? Comment marauts, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi ? * Allons, morbleu; tuë, point de quartier; donnons ferme; poussons; bon pied, bon œil. Ah ! canaille, vous en voulez par-là, je vous en ferai tâter vôtre saoul. Soûtenez Marauts, soûtenez. Allons, à cette botte, à cette autre, à celle-ci, à celle-là; comment, vous reculez? pied ferme, morbleu, pied ferme.

GUSMAN.

Nous n'en sommes pas.

SILVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oser joüer à moi.

GUSMAN.

Voilà bien du sang répandu pour une bagatelle. Et bien, Monsieur, vous voyez quel diable d'homme c'est-là.

LE JUGE, *bas.*

Oüi, oh je me mocque de toutes ses menaces.

SILVESTRE.

Ah ventre, jarny, que ne le puis-je trouver ?

* *Il met l'épée à la main, & pousse des bottes de tous côtez, & devant les yeux du Juge.*

LE JUGE.

N'y eſt-il plus ?

GUSMAN.

Non, non, il eſt parti tout-à-fait, ne craignez plus rien.

LE JUGE.

Qui, moi ? Oh, en bien faiſant on ne craint rien ; & on lui montrera bien les dents quand il le faudra.

GUSMAN.

Oh, je n'en doute pas ; on voit bien que vous êtes un homme ferme.

LE JUGE.

Je m'en vais un peu conſulter ce que j'ai à faire, & ſi on ne me conſeille rien de bon là-deſſus. J'irai aſſembler le Village, & on ſonnera le toxin ſur votre Meître & ſur vous.

GUSMAN.

La peſte ſoit le vieux fou : il nous va attirer ici quelque défluxion ſur les épaules.

SCENE IV.

D. JUAN, GUSMAN.

D. JUAN.

ET bien, Guſman, qu'as-tu fait ?

GUSMAN.

Ma foi, Monſieur, rien qui vaille ; notre vieillard s'eſt mutiné, il nous menace du toxin, & cela ne ſent rien de bon. Si tous ces diables de Mariniers ſe mettoient une fois ſur nous,

garre les coups d'aviron. Si vous m'en croyez, Monſieur, évitons ce déſordre, nous ne ſerions pas les plus forts ici ; rengainez vos amours pour quelque tems ; & à la premiere occaſion d'une Barque qui partira, nous enleverons vôtre jeune Charlote ſous un habit d'homme, ou quelqu'autre déguiſement ; franchement il n'y a point de jeu avec ces canailles-ci, ils ſeront toujours les plus forts ; & quelque grandeur que vous ayez au-deſſus d'eux, la quantité l'emportera ſur la qualité. Laiſſez-moi racommoder tout ceci, & vous retirez ſeulement, je vai tâcher de rejoindre nôtre vieux Juge, & faire en ſorte de le ramadoüer un peu.

D. JUAN.

Va donc, j'abandonne tout à ta conduite; mais tu ne ſçais pas, Guſman, le malheur qui nous accompagne?

GUSMAN.

Et qu'y auroit-il de nouveau ?

D. JUAN.

Une Barque marchande vien de mouiller ici, & comme la curioſité m'a porté à voir quelles gens étoient dedans. Le premier homhomme qui s'eſt préſenté à mes yeux, devine qui c'eſt ?

GUSMAN.

Ma foi, Monſieur, je ne ſuis point ſorcier.

D. JUAN.

Monſieur Dimanche.

GUSMAN.

Monſieur Dimanche ! Quoi ? ce perſécuteur de Chrétiens ; ce maudit Marchand qui ne ſçauroit laiſſer vivre en repos ceux qui lui doivent?

D. JUAN.

Lui-même.

GUSMAN.

Par ma foi, Monſieur, il vaudroit preſque autant nous être noyé, que d'avoir encore retrouvé cet homme-là ; & l'avez-vous accueilly à votre ordinaire, par de grands complimens & de belles paroles, que vous lui faites paſſer pour argent comptant ?

D. JUAN.

Je ne l'ai point abordé, je n'ai pas voulu qu'il me parlât devant d'autres Marchands qui étoient là avec lui ; mais je ne crois pas être long-tems ſans le voir ; il m'a vû : & comme je m'eſquivois, j'ai bien oüi qu'il s'eſt informé de moi, en me demandant par mon nom à quelques habitans d'ici.

GUSMAN.

Quel diable d'embarras ! On dit bien vrai, qu'un malheur ne vient jamais ſans l'autre. Nous partons joyeux d'un païs où nous ſommes endettez, pour aller employer notre crédit ailleurs ; un maudit banc de Sable nous fait faire naufrage ; l'amourette vous prend pour une fille promiſe à une autre ; on nous menace d'ameuter tout le Village ſur nous ; & pour comble de maux nous trouvons Monſieur Dimanche ; mais ma foi, Monſieur, bon pied, bon œil ; le voici, je le reconnois, vous n'avez qu'à vous bien tenir.

D. JUAN.

Paix, paix, ne dit mot, écoute ſeulement, je vai payer d'une monoye toute nouvelle.

SCENE V.

D. JUAN, GUSMAN, Mr DIMANCHE.

D. JUAN.

AH, que vois-je ? Mr Dimanche ici ! quelle heureuse rencontre !

Mr DIMANCHE.

Monsieur....

D. JUAN.

Que je vous embrasse, Mr Dimanche.

Mr DIMANCHE.

En vérité c'est moi, Monsieur, qui suis trop heureux de vous trouver ici, & j'ai bien de la joye que cela serve d'occasion à vuider.

D. JUAN.

Vraîment j'ai bien du plaisir à vous voir.

Mr DIMANCHE.

Monsieur, c'est beaucoup d'honneur que vous me faites ; mais si vous y vouliez joindre une grace, je me trouve ici dans quelque besoin, &...

D. JUAN.

Comment se porte Madame Dimanche votre femme ?

Mr DIMANCHE.

Fort à votre service, Monsieur. Je voudrois donc vous prier....

D. JUAN.

Je suis son serviteur.

Mr DIMANCHE.

Monſieur, je diſois donc que ſi vous aviez la commodité...

D. JUAN.

Et votre fille Mademoiſelle Marion?

Mr DIMANCHE.

Elle eſt en bonne ſanté auſſi, Monſieur; mais...

D. JUAN.

C'eſt une aimable enfant.

Mr DIMANCHE.

Elle eſt bien votre petite ſervante, Monſieur; je...

D. JUAN.

Et qui eſt vraiment bien ſage.

Mr DIMANCHE.

Oh, Monſieur, vous vous mocquez d'elle. J'oſe prendre la liberté de vous dire, Monſieur, qu'une certaine Lettre de Change que je dois acquitter dans peu m'oblige...

D. JUAN.

Et votre petit garçon, fait-il toujours bien du bruit avec ſon tambour?

Mr DIMANCHE.

Oh, Monſieur, il eſt aſſez ſemillant. Or ça, ſi vous vouliez que nous parlaſſions un peu...

D. JUAN.

Il vous reſſemble comme deux goutes d'eau.

Mr DIMANCHE.

Voyez-vous, Monſieur, dans le négoce ſi nous ne payons à jour nommé, on proteſte d'abord contre nous; c'eſt ce qui fait, Monſieur, que nous importunons quelquefois nos

débiteurs; & comme vous m'avez fait l'honneur de prendre...

D. JUAN.

A propos, votre petit Chien est-il encore en vie?

GUSMAN.

Il s'interesse pour toute la famille.

Mr DIMAMCHE.

Monsieur, tout se porte bien.

D. JUAN.

En verité j'en suis fort joyeux, & je vous veux prier de les embrasser tous deux pour l'amour de moi, quand vous retournerez chez vous.

Mr DIMANCHE.

Monsieur, si auparavant vous trouvez bon que nous...

D. JUAN *repousse insensiblement Mr Dimanche, jusques à ce qu'il soit contre la porte, & puis s'en va.*

Adieu Mr Dimanche, que je vous embrasse.

Mr DIMANCHE.

Monsieur...

D. JUAN.

Je ne vous laisserai point là.

Mr DIMANCHE.

Mais Monsieur...

D JUAN.

Je sçai trop ce que je vous dois.

Mr DIMANCHE.

Et oüi Monsieur, d'accord, mais le besoin....

D. JUAN.

Allons, allons, permettez-moi de vous conduire.

Mr DIMANCHE.

Monſieur, la néceſſité de payer...

D. JUAN.

Je ne vous laiſſerai point là, vous dis-je.

Mr DIMANCHE.

Maïs ſi...

D. JUAN.

C'eſt perdre le tems.

Mr DIMANCHE.

Je...

D. JUAN.

Vous vous moquez.

Mr DIMANCHE.

Point du tout.

D. JUAN.

Hola hé? des flambeaux, & reconduiſez Mr Dimanche.

Mr DIMANCHE.

Quel diable d'homme eſt-ce ceci? Orça, me payerez-vous de la même monnoye, vous Mr Guſman.

GUSMAN.

Plaît-il, Monſieur?

Mr DIMANCHE.

Je vous demande s'il vous ſouvient bien que vous me devez en votre particulier pour quarante écus d'étoffe que je vous ai livré.

GUSMAN.

Comment ſe porte Madame Dimanche?

Mr DIMANCHE.

Oh, je n'entens pas raillerie, &...

GUSMAN.

Et votre petit Chien? Il vous reſſemble comme deux goutes d'eau. Allons donc, je ne vous laiſſerai point là. Je vous reconduirai, je

ſçai trop mon devoir. Vous vous mocquez. Sortez donc, s'il vous plaît, ou que le Diable vous emporte. Bon ſoir & bonnenuit. Belle maniere de payer ſes Créanciers. On ne nous rapporte ni argent faux, ni piſtoles legeres. Mais voici mon vieux Juge avec ſon Gendre prétendu; tâchons de détourner l'orage qu'ils nous apprêtent.

SCENE VI.

LE JUGE, PIERROT.

PIERROT.

POur moi je ne trouve rien de meilleur pour nos affaires que de crier haro ſur ce diable de Monſieur qui veut tuer les Hommes, & prendre les Femmes. Palſangué faites comme moi, je crierons l'alarme. *Le Juge & Pierrot ſe mettent à crier allarme & au feu tous deux enſemble.*



SCENE VII.

LE JUGE, PIERROT, GUSMAN.

GUSMAN *leur parlant.*

ET qui a-t'il, Messieurs ? à quoi bon tout ce vacarme ? Vous inquiétez-vous ? J'ai tourné l'esprit de mon Maître tout comme vous le souhaitez ; il ne s'oppose plus à votre mariage, au contraire il prétend être de la nôce. Il en payera le festin, & même il se retient pour être le Compere au premier enfant que vous aurez.

PIERROT.

Oh pargué vela un honnête homme cela. Oh bian vous ly diré pour lamour de cela que je sommes son sarviteur, & que jallons décrier lallarme & boire à sa santé. Venez payer chopaine.

FIN.




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA